

686 JANVIER-MARS 2018

choisir

REVUE CULTURELLE D'INFORMATION ET DE RÉFLEXION

Effleurer l'invisible

Musique,
des notes pour liens



Illustration de la couverture

Ondes sonores

© Soul Wind/FOLTOLIA

Illustrations pleine page

p. 4 : Miroir et silhouette, 2017

© Philippe Pache, www.philippepache.com

p. 44 : Mai 2005, festival Music to rock the Nation, Paris

© Nicolas Messyas/CIRIC

p. 64 : Septembre 2002, répétition de
« Mère Teresa et les enfants du monde »,
ballet de Maurice Béjart, Lausanne 2002

© Stéphane Ouzounoff/CIRIC

p. 70 : © Illustration, Nicolas Fossati

Sommaire

choisir

REVUE CULTURELLE JÉSUIE D'INFORMATION
ET DE RÉFLEXION FONDÉE EN 1959

Direction

Pierre Emonet sj

Rédaction

Lucienne Bittar, rédactrice en chef
Céline Fossati, journaliste
Av. du Mail 14B – 1205 Genève
redaction@choisir.ch
tél. +41 22 827 46 75; fax +41 22 827 46 70

Conseil de rédaction

Raphaël Broquet, Bruno Fuglistaller sj,
Stjepan Kusar, Étienne Perrot sj, Luc Ruedin sj

Administration et Abonnements

Geneviève Rosset-Joye
rue Jacques-Dalphin 18 – 1227 Carouge (Suisse)
administration@choisir.ch
tél. +41 22 827 46 76

Tarifs

Édition papier + web 1 an
Tarif normal : Frs 55.–
Tarif réduit (étudiants, apprentis, AVS, AI) : Frs 48.–
Europe : Frs 60.–
Autres pays : Frs 65.–
Abonnement de soutien : Frs 80.–
Prix au numéro : Frs 13,50 (+ port)

Site Web

www.choisir.ch

Maquette

GRAFIX Communication visuelle
rue Hans-Geiler 2a, 1700 Fribourg

Mise en page et impression

Imprimerie Fiorina
rue de Scex 34, 1950 Sion



ÉDITORIAL

Le dévoilement, un don par Lucienne Bittar 3

INVISIBLE

ÉCLAIRAGE

L'alchimie du clair-obscur par Étienne Perrot sj 5

SCIENCES

Voir le monde au-delà de l'horizon par François Euvé sj 9

INVISIBLE

La poésie de la physique

Un entretien avec Michel Mayor par Céline Fossati 13

PSYCHANALYSE

L'inconscient, fenêtre sur la Source par Raphaël Broquet 18

PHYLOSOPHIE

Exister par Stjepan Kusar 21

THÉOLOGIE

Jésus, premier sacrement par Bernard Sesboüé sj 24

RELIGIONS

L'hébreu, langue initiatique par Élisabeth Smadja 29

SOCIÉTÉ

L'intelligence du vivant

Entretien avec l'anthropologue Jeremy Narby
par Lucienne Bittar 32

TROMPE-L'ŒIL

Du sacré au séculier par Céline Fossati 36

ARTS

Représenter l'irreprésentable par Geneviève Nevejan 41

MUSIQUE ET IDENTITÉ

ÉGLISES

La prière chantée par Frère Jean-Marie 45

PHILOSOPHIE

Des émois contagieux par Federico Lauria 49

REGARD

Les lacs du Connemara par Eugène 52

SOCIÉTÉ

Le reggae et le rap

langages communautaires par Amélie Dalmazzo 55

CINÉMA

Chœurs ou duels par Patrick Bittar 60

CULTURE

ARTS

Ce faux qui fait si vrai par Annick Chevillot 65

LETTRES

La folie helvétique (inédit) par Max Lobe 68

LIVRES OUVERTS

71

Ô Toi l'au-delà de tout,
comment t'appeler d'un autre nom ?

Quelle hymne peut te chanter ? Aucun mot ne t'exprime.
Quel esprit te saisir ? Nulle intelligence ne te conçoit.
Seul, tu es ineffable ; tout ce qui se dit est sorti de toi.
Seul, tu es inconnaissable ; tout ce qui se pense est sorti de toi.

Tous les êtres te célèbrent,
ceux qui parlent et ceux qui sont muets.
Tous les êtres te rendent hommage,
ceux qui pensent comme ceux qui ne pensent pas.
L'universel désir, le gémissement de tous aspire vers toi.
Tout ce qui existe te prie
et vers toi tout être qui sait lire ton univers
fait monter un hymne de silence.

Tout ce qui demeure, demeure en toi seul.
Le mouvement de l'univers déferle en toi.
De tous les êtres tu es la fin, tu es unique.
Tu es chacun et tu n'es aucun.
Tu n'es pas un être seul, tu n'es pas l'ensemble.
Tu as tous les noms, comment t'appellerai-je,
Toi le seul qu'on ne peut nommer ?
Quel esprit céleste pourra pénétrer les nuées
qui voilent le ciel lui-même ?
Aie pitié, ô Toi, l'au-delà de tout ;
comment t'appeler d'un autre nom ?

Grégoire de Nazianze
(IV^e s.)

Éditorial

Le dévoilement, un don

Lucienne Bittar
rédactrice en chef

Explorer le thème *Musique et identité* révèle des surprises. Je fais partie des personnes pour lesquelles le lien avec la musique est compliqué. Dépourvue d'oreille et de mémoire musicales, chantant faux, je suis en outre tétanisée dès que l'on me demande de citer un morceau aimé ou de choisir un disque. Je préfère laisser les animateurs radio ou les bandes aléatoires d'iTunes décider pour moi.

Osons un peu de psychologie de *café du commerce*: on est ce qu'on écoute, comme on est ceux que l'on fréquente ! Se profiler via ses préférences musicales peut être perçu comme un acte très intime, comme une manière de se définir, de se positionner socialement (Eugène et A. Dalmazzo, pp. 52-59); et choisir soi-même un morceau, comme une acceptation de se laisser contaminer par une atmosphère extérieure à soi ou d'exacerber son propre état émotionnel (F. Lauria, pp. 49-51). Écouter de la musique n'est donc pas un acte anodin, contrairement à ce que pourrait laisser croire le nombre de gens se baladant dans la rue avec des écouteurs dans les

oreilles ou qui, accompagnent leur vie quotidienne de mélodies.

Immatérielle, invisible, la musique a des effets bien réels, physiques, psychologiques et spirituels. «Le chant rejoint d'une manière toute particulière les profondeurs de l'être humain et aide chacun à se construire au-dedans. Il contribue à nous unifier, corps et esprit», écrit frère Jean-Marie de Taizé (p. 45). Ce n'est guère étonnant si le chant est utilisé comme une porte d'entrée sur l'invisible par presque tous les courants spirituels et religieux, des chamans amazoniens (J. Narby, pp. 32-35) aux liturgies grégoriennes. Ni qu'il soit banni par les plus fondamentalistes qui cherchent à contrôler les voies d'accès à Dieu, comme les Talibans d'Afghanistan qui punissent les musiciens et brûlent les enregistrements.

Pour que l'Esprit divin ne reste pas un extrême lointain et invisible, nous devons l'expérimenter, et pour cela recourir à des médiateurs, des symboles, qu'ils soient lettres (E. Smadja, pp. 29-31), musiques, icônes (G. Nevejan, pp. 41-43) ou sacrements (B. Sesboüe, pp. 24-28). Notre imagination créatrice peut être un instrument de la contemplation, enseignait saint Ignace.

Le désir existentiel d'aller au-delà du monde matériel et visible, de faire reculer notre horizon (Fr. Euvé, M. Mayor), de sortir de nous-mêmes pour s'ouvrir à notre environnement, aux autres et à l'Autre (St. Kusar) habite l'humanité. Mais ce désir ne peut être comblé sans qu'il soit partagé par notre vis-à-vis. Une réciprocité de l'ordre du dévoilement. «À quoi penses-tu», demande l'amoureuse à son amant. Cette question touche à la part ineffable en chacun. Un mystère permanent, qui ne peut être levé sans un acte d'abandon posé par amour... Il n'y a pas d'accès à l'Invisible sans Sa grâce qui précède tous nos actes, et sans ouverture et confiance de notre part. ■



INVISIBLE



Invisible

L'alchimie du clair-obscur

Étienne Perrot sj, Lyon
économiste, professeur émérite à l'Université catholique de Paris

« L'essentiel est invisible pour les yeux », dit le poète, comme la beauté divine dont parle Augustin : « Tu étais au-dedans ; et moi au dehors ; et c'est là que je te cherchais. » Tout le rapport de l'invisible et du visible se coule dans la relation entre l'intérieur, non maîtrisable, la source de ce que je suis, et l'extérieur que je peux voir, toucher. Cet invisible intérieur, c'est l'âme, disent les théologiens. Le curieux que je suis s'en trouve interpellé.

Expérience de tous les jours, les illusions d'optique me font voir courbe ce qui est droit, virevoltant ce qui est fixe, solide ce qui n'est que la juxtaposition de tiges flottantes. Le mime donne l'impression d'être assis sur un banc ou appuyé contre un mur, alors qu'il n'y a ni banc ni mur. Les trompe-l'œil fleurissent, me faisant voir une dame assise au bord de son balcon alors qu'il ne s'agit que d'un crépi peint avec adresse. Et pendant des millénaires, les humains ont cru ce que leurs yeux voyaient : le soleil tourne autour de la terre... jusqu'au moment où les scientifiques ont administré la preuve que la terre tourne sur elle-

même, phénomène invisible au premier regard.

L'invisible provisoire

La science ouvre donc un chemin. Elle fait apparaître ce qui est caché. Penchés sur leurs microscopes, manipulant les éléments chimiques ou l'électronique, les scientifiques découvrent, en inventant des théories, les causes invisibles des phénomènes visibles.

Mais cet invisible caché est provisoire. Les théories se succèdent, car la précision croissante des expériences fait apparaître leurs lacunes. Lorsque l'expérience n'est pas renouvelable (comme en économie ou dans les sciences humaines), on se contente d'un principe explicatif qui permet de ranger ce qui est visible dans les casiers d'une théorie qui est la face cachée des phénomènes. Ainsi la « loi de Gresham » permet de donner un nom à ma tendance à payer avec les billets les plus crasseux que j'ai dans mon porte-monnaie, et non pas avec des billets tout neufs de même valeur. La « loi Matthieu » (tirée de l'Évangile selon saint Matthieu 25,29) traduit, sans ajouter d'explication, un fait social bien connu : ceux qui sont riches s'enrichissent plus vite que les autres. Mais le principe, pas plus que les lois générales qui étayent les théories, ne sont capables d'expliquer les phénomènes particuliers qui apparaissent lorsque les outils d'investigation deviennent plus précis.

Cette manière d'accrocher des phénomènes visibles à des causes cachées est commune à toutes les sciences. Même la physique, en son niveau fondamental, s'affronte aux causes cachées. Les physiciens cherchent encore la loi unique qui permettrait d'unifier les quatre forces fondamentales de notre univers (gravitation qui préside aux mouvements des étoiles et des galaxies, électromagnétisme utilisé sur terre dans tous les moteurs électriques, interaction forte et interaction faible qui régissent

Étienne Perrot axe ses recherches sur la dimension sociale de l'argent, la gestion du risque et le discernement dans la vie professionnelle. Il a abordé ces thèmes dans de nombreux ouvrages, dont *Exercices spirituels pour managers* (Paris, Desclée de Brouwer 2014).

Invisible

L'alchimie du clair-obscur

le fonctionnement des atomes). L'origine de notre univers reste encore insaisissable. S'agit-il d'un point singulier, une force infinie surgie de nulle part ? S'agit-il de l'explosion d'un univers précédent, qui s'est concentré jusqu'à une taille limite avant de rebondir ? Du fruit énigmatique d'un vide primordial, vide paradoxal puisque rempli d'oscillations quantiques ? Du résultat improbable mais vrai d'une multitude d'univers parallèles dont notre monde ne serait qu'une heureuse exception ? L'univers est-il sans commencement ?

Ces hypothèses ne font que révéler mon ignorance de ce que je ne vois pas. Mais le propre de mon esprit curieux (scientifique ?) est qu'il fait le pari que cette cause invisible aujourd'hui sera un jour mise au jour. Dans la même logique, « Dieu ne joue pas aux dés », disait Einstein. Les physiciens en sont moins sûrs aujourd'hui. Ils font l'hypothèse d'une incertitude fondamentale, mais qui demeure objectivable, cernée par les progrès des techniques scientifiques et par le calcul des probabilités. C'est l'invisible provisoire des scientifiques, celui que l'on peut espérer rendre moins opaque par des moyens humains.

L'invisible au quotidien

Cet invisible des scientifiques et des curieux, je l'expérimente chaque jour lorsque je fais des projets. J'ai des objectifs (réussir une bonne tarte aux pommes ou un examen, devenir propriétaire de mon logement, acquérir une voiture, devenir chef de service,

trouver un travail plus proche de chez moi). Comme son nom l'indique, cet objectif a quelque chose d'objectif, à la manière de la science : tout le monde voit ce qu'est une tarte aux pommes, un logement, un travail de proximité. En regard de ce but, je mets des moyens, un certain type de farine et de beurre, des pommes d'une certaine qualité, un travail particulier, un coup de main. Tout cela est bien visible.

Cependant, lorsque je suis lucide, je sens bien que je ne maîtrise pas tout. Le hasard ou la malchance, une farine trompeuse, un four mal réglé, un voisin qui vient me déranger peuvent me faire manquer mon objectif. Ces causes sont prévisibles, mais elles ne se manifestent qu'après coup, dans le constat bien visible de l'échec ; elles ne m'apparaîtront que demain, lorsque je réfléchirai sur mon expérience malheureuse et sur les moyens à mettre en œuvre pour l'éviter à l'avenir.

Lorsque je fais le pari de comprendre un jour l'origine de ce que je ne m'explique pas aujourd'hui, subrepticement, je me substitue à Dieu, à l'Histoire ou à la Nature. Je me pose en instance anonyme, qui pourra juger demain les hypothèses que je ne peux pas encore trancher aujourd'hui.

Piégé par les mots

Poussons cette logique jusqu'au bout. L'intérieur invisible résistera-t-il ? Vais-je le saisir par l'introspection ? Depuis longtemps, les psychologues se méfient de l'introspection, cet exercice qui consiste à s'observer comme si nous étions un objet extérieur à nous-mêmes. Car les psychologues soupçonnent, avec raison, que ce regard manque d'objectivité. Le sujet qui voudrait se saisir soi-même pour se voir « objectivement » serait aussi ridicule que le baron de Münchhausen qui voulait sortir du bourbier en se tirant par les cheveux.

À défaut d'introspection, je cherche, sinon à investir ma forteresse intérieure, du moins à la cerner par ce vieux mot venu du Moyen-Âge, la *libido*. L'invisible intérieur, matrice de tout ce qui me concerne, centre de mes perceptions, de mes évaluations et de mes actions, ne serait que le plaisir du corps qui se révèle dans la relation amoureuse, le plaisir de maîtriser la nature qui est la satisfaction d'être « maître de moi comme de l'univers », le plaisir enfin de savoir. On parle aussi d'*appétit*, de *propension*, de *tendance* ou de *désir*. Ce n'est jamais que placer un mot

Ma quête de l'invisible intérieur rejoint ici l'expérience des alchimistes qui constataient que le savoir avance en éclairant l'obscur par le plus obscur.

sur mon ignorance de mon origine invisible. Aux confins des XIII^e et XIV^e siècles, Maître Eckhart prétendait que, dans cette aspiration à la vie que chacun ressent en soi-même, « nul ne peut désirer même un verre d'eau, sans que Dieu ne soit à la source de son désir ».

Remplacer le mot *désir* par le mot *Dieu*, par des instances transcendantes comme l'Histoire, la Nature, la Société, ou encore par quelque vertu théologique

(Foi, Amour, Espérance) ne rend guère plus visible le fondement de mon être. Car « Dieu, personne ne l'a jamais vu », rappelle l'évangéliste Jean. Dans la prière du *Notre Père*, je dis la même chose en précisant qu'il est « au ciel », c'est-à-dire parmi les êtres invisibles. Ma quête de l'invisible intérieur rejoint ici l'expérience des alchimistes qui constataient que le savoir avance en éclairant l'obscur par le plus obscur. L'explication du visible se paie au prix d'un invisible qui s'éloigne comme un horizon fuyant.

Désigner la source de ma motivation par les mots *valeurs*, *sentiments*, *imaginaire* permet de soulever légèrement le voile de mon ignorance, mais m'enfoncé encore plus dans la nuit de mon invisible origine. Certes, en invoquant *valeurs*, *sentiments*, *imaginaire*, je situe mieux les lieux d'émergence de mes actions les plus intimes. Les valeurs me permettent de justifier mes comportements: je trouve meilleur d'être efficace, rationnel, plus sûr; si je préfère la justice plutôt que la force, c'est que j'estime le vivre-ensemble dans la paix plus valable que la violence; la performance suscite également mon adhésion car j'abhorre le gaspillage plus encore que le vol.

Dans l'ordre des affections, je penche spontanément pour ce qui me console plutôt que pour ce qui m'agace, pour le bien-être et la bonne conscience plutôt que pour le ressentiment, pour le pardon qui restaure les liens rompus plutôt que pour la vengeance qui perpétue l'hostilité. Dans l'ordre de l'imaginaire, j'aspire à vivre en un pays bien policé, où les gens sont polis et la police dévouée au bien public, plutôt que dans un pays totalitaire. Je m'imagine volontiers responsable d'une équipe ou d'une entreprise où chacun assume ses responsabilités selon ses talents et ses fonctions, où les tenants du pouvoir cultivent spontanément l'autorité en proposant des objectifs précis et en

Qui est ce moi
qui reste caché ?
© Sébastien
Desarmaux /
GODONG



Invisible

L'alchimie du clair-obscur

fournissant des moyens proportionnés, dans le partage des risques communs à tous.

Du rêve...

Tous ces rêves s'inscrivent dans ma sensibilité, je les vois en pensée, je les imagine, mais je n'en saisis pas pour autant l'origine, l'invisible intérieur. Le héros d'un film célèbre (Robert Kincaid, interprété par Clint Eastwood, dans *Sur les routes de Madison*) prétend que « nos rêves de jadis étaient de beaux rêves ; ils ne se sont pas réalisés, mais nous ne regrettons pas de les avoir rêvés ». Ce n'est pas satisfaisant.

D'où viennent ces rêves ? Référence gardée au docteur Freud, ils naissent d'une certaine configuration que combinent mon éducation, mon histoire, mes échecs, mes rencontres et mes habitudes. Ils viennent de la nuit des origines qui reste pour moi invisible. Or ce que je vois, à travers ces mots sortis de l'inconscient, ces valeurs, ces affects, ces images, ce n'est pas l'origine de mon être, ce sont des mots. Ces mots - qui traduisent des grandes valeurs, des affections bien ordonnées, des images stimulantes - ne me permettent pas de saisir ce qui me motive vraiment, la source de mes désirs, le sujet que je suis.

« Mon corps m'appartient. » Certes ! Mais qui est ce propriétaire insaisissable capable de tenir son corps à distance ? Le corps est le vecteur de la volonté, de l'intelligence et de la mémoire. Mais, comme le Dieu de la Bible, l'instance

qui commande ce vecteur, cette âme qui anime mon corps, je ne la vois que « de dos », une fois qu'elle est passée - comme une connaissance incertaine que je croiserais dans la rue - par les traces laissées dans ma vie. Pour plagier le prologue de l'Évangile de Jean, comment expérimenter, en deçà des mots (et non pas au-delà), que « le Verbe s'est fait chair » ? Chair, c'est-à-dire sentiment, sensation, affection.

... au silence

La réponse tient dans une expérience banale. Ce qui me révèle l'invisible intérieur, c'est ce qui heurte et brise mes mots si bien alignés, mes belles images et mes tendres consolations. Le prix à payer, c'est l'angoisse de l'inconnu. Car la valeur n'est jamais que ce qui donne sens à un coût. C'est face à ceux qui en paieront le prix que je sais que ce qui me motive « vaut le coût ». L'échec possible, c'est ce qui donne sa consistance à mes sentiments ; la dépendance, ce qui me permet d'éprouver mon imaginaire.

Finalement, il s'agit moins de trouver des mots, des images ou des sensations pour dire l'âme que je ne peux saisir, que d'affronter à mains nues, comme l'expérimentent les mystiques, la violence de l'invisible intérieur qui m'impose le silence. ■

Invisible

Voir le monde au-delà de l'horizon

François Euvé sj, Paris
 rédacteur en chef de *Études*

SCIENCES

Depuis l'Antiquité grecque, la recherche de la vérité est de l'ordre d'un dévoilement. « Nature aime à se cacher », proclamait Héraclite. Il y a un jeu subtil entre ce que l'on peut voir et ce qui reste caché à l'œil nu. Une frontière que la science fait sans cesse reculer, relativisant la notion même de « voir le monde ».

Physicien et théologien, François Euvé est enseignant au Centre Sèvres. Il est un spécialiste du dialogue sciences et foi (*Sciences, foi, sagesse. Faut-il parler de convergence ?* Ivry-sur-Seine, Atelier 2004) et de Teilhard de Chardin (*Pour une spiritualité du cosmos. Découvrir Teilhard de Chardin*, Paris, Salvator 2015).

La nature se montre dans sa manifestation et se cache dans son principe, disaient les Anciens.¹ Il existe un secret divin qui peut être soit révélé par les dieux à ceux qui en sont dignes, soit arraché à leur pouvoir, aux risques et périls de celui qui tentera l'opération, comme le montrent les mésaventures de Prométhée. Tout au plus peut-on penser que le phénomène (visible) révèle par analogie les choses cachées (invisibles).

Dans la vision du monde des anciens physiciens, le monde céleste se distingue du monde terrestre. À le contempler par une belle nuit d'été, le premier reflète une permanence ordonnée, les étoiles

revenant régulièrement à la même place dans un ciel où rien de nouveau ne se manifeste. C'est le domaine des lois mathématiques. Par contraste, les changements qui surviennent autour de nous paraissent n'obéir à aucune loi précise, même si l'on pense qu'ils reflètent parfaitement le mouvement des cieux. Le monde idéal, qui est le « vrai » monde, nous est inaccessible, à nous autres, créatures corporelles, limitées et mortelles. Il ne nous est offert qu'une contemplation indirecte, les quelques reflets difficiles à interpréter que regardent les prisonniers enfermés dans la caverne du mythe de Platon.

Les lois mathématiques

La science moderne bouleverse cette belle topographie. Le basculement s'opère lorsque Galilée braque sa lunette vers les corps célestes et voit des phénomènes que personne avant lui n'avait observés : il y a beaucoup plus d'étoiles dans le ciel qu'on ne le pensait, la planète Jupiter possède des satellites, la Lune n'est pas la sphère parfaite qu'elle devrait être... Mais le savant florentin a-t-il réellement vu ce que l'œil nu ne peut percevoir ? Tout cela ne serait-il pas une illusion des sens ou un défaut de l'instrument ? Pour ses critiques, le trouble vient de ce qu'il faut un *instrument*, autrement dit un intermédiaire, pour suppléer au simple regard. Est-ce nous qui voyons ou est-ce l'instrument qui s'interpose entre nous et le monde ?

La conséquence de cette innovation est que la frontière qui séparait les deux mondes, le céleste et le terrestre, se trouve traversée. Les lois mathématiques, qui décrivent la régularité des mouvements des étoiles, sont étendues aux phénomènes terrestres. S'ils nous semblent désordonnés, c'est parce que nous ne savons pas les voir. La démarche de Galilée est une démarche de l'a priori : ce n'est pas l'observation des phénomènes qui nous fait penser qu'ils sont réguliers, en dépit des apparences, c'est l'affirmation qu'ils obéissent à des lois

Invisible

Voir le monde au-delà de l'horizon

mathématiques qui nous les fait découvrir sous les apparences. Il n'est plus question de faire confiance à nos sens. Descartes montre à quel point ils peuvent être trompeurs. La mathématique est une école de certitude bien plus fiable.

La frontière qui sépareit les deux mondes, le céleste et le terrestre, se trouve traversée. Les lois mathématiques sont étendues aux phénomènes terrestres.

Prenons le mouvement de la Terre. La théorie de Copernic affirme que la Terre tourne sur elle-même. Un calcul simple, que l'on pouvait déjà effectuer à l'époque, montre que la vitesse au sol à nos latitudes est d'environ 1200 km/h ! Pourquoi ne la ressentons-nous pas ? Il a fallu attendre la science galiléenne pour démontrer mathématiquement que dans la mesure où nous n'avons pas quitté la Terre, nous ne pouvons pas ressentir sa rotation. Nous ne voyons donc pas directement ce mouvement de notre planète, c'est la théorie qui nous l'enseigne.

Dans l'idéal du savant moderne, le monde devient alors transparent. Selon l'image bien connue, il peut être décrit comme une « horloge ». L'instrument peut être aussi compliqué que l'horloge astronomique de la cathédrale de Strasbourg, *il n'y a en lui rien d'essentiellement mystérieux*. Il peut être démonté et remonté à l'identique. Toutes les lois qui en régissent le fonctionnement sont accessibles à la connaissance humaine, qui pénètre, au moins potentiellement,

jusqu'au cœur de la matière. Le corps humain lui-même, aussi composite soit-il, n'est fait que de parties que l'on peut analyser individuellement. Dans les amphithéâtres de sciences naturelles, on trouve des figures humaines grandeur nature dont on voit l'intérieur : les veines, les os, les organes, etc. Des techniques plus élaborées permettent de suivre la circulation sanguine ou le cheminement de l'influx nerveux.

Faire reculer l'interdit

L'intérêt de cette transparence est qu'elle permet une action qui transforme le monde environnant. Il n'y a plus de zones interdites au cœur de la matière. Sa structure la plus intime se dévoile progressivement, lorsque l'on découvre les molécules et les atomes pour la matière inerte, les cellules et les chromosomes pour la matière vivante. L'association physique entre le « gène » postulé par Gregor Mendel et la molécule complexe qu'est le chromosome permet d'envisager des manipulations génétiques, dont on attend la guérison de certaines maladies, voire l'amélioration du fonctionnement du corps humain. Tout un champ d'actions possibles se dévoile dans le champ de la matière inerte grâce à nos capacités à manipuler la matière atome par atome, à élaborer des assemblages complexes tels que des petits moteurs à l'échelle de la molécule. Les nanosciences donnent naissance aux nanotechnologies.

Le monde physique est-il pour autant devenu entièrement visible ? Les microscopes nous donnent accès à des échelles de plus en plus fines, tandis que les télescopes nous font voir des galaxies lointaines, aux frontières de l'univers. Mais que voyons-nous en fait ? Généralement, des images sur un écran d'ordinateur. La vision est de plus en plus médiatisée par l'instrument, qui décompose et recompose. Surtout, comme déjà relevé, il s'interpose entre notre regard et le monde. La vérité ne relève plus de l'observation directe par nos sens, mais de

l'appareillage mathématique qui sert à décrire la réalité. Les entités qui composent la matière, électrons, protons, neutrons, voire encore plus, à un niveau inférieur, ces étranges « quarks », ne peuvent pas être vues directement, ni même représentées comme par un fort grossissement. Ce sont des êtres mathématiques, qui échappent à toute autre représentation que purement formelle.

C'est un peu la même chose dans l'univers à grande échelle. L'histoire des sciences nous montre qu'à chaque étape d'éclaircissement, succède une phase où les choses s'opacifient de nouveau. L'univers semblait assez largement connu dans sa composition et son histoire lorsque l'on a découvert des contradictions entre la théorie cosmologique et certaines observations. Cela a conduit, à partir des années 1970, à postuler l'existence d'une matière « noire », plus justement appelée aussi « transparente » (aussi invisible qu'une vitre parfaitement propre).

La vérité ne relève plus de l'observation directe par nos sens, mais de l'appareillage mathématique qui sert à décrire la réalité.

Cette substance est matérielle, puisqu'elle est sujette aux lois de la gravitation, mais elle serait d'un type différent de la matière ordinaire. Elle reste désespérément invisible à nos instruments. Son existence n'est pas négligeable puisque, selon les calculs, elle « pèse-rait » cinq fois plus que la matière ordinaire ! Et cela semble encore insuffisant, puisque, pour expliquer l'accélération de l'expansion de l'univers, il a fallu postuler une énergie « noire », encore plus évanescente... Michel Cassé en conclut qu'« il est piquant de constater que le résultat le plus fondamental auquel aboutit l'astronomie, après des millénaires de labeur acharné, concerne non ce que nous pouvons voir du cosmos, mais ce que nous ne pouvons pas voir : la matière noire ».²

Neutres, vraiment ?

L'une des nouveautés de la physique du XX^e siècle est de nous obliger à réfléchir sur ce que signifie « voir le monde ». Une branche de cette physique s'intéresse au niveau microscopique, c'est-à-dire à une échelle de la matière très petite par rapport à notre monde environnant. Si nous nous représentons aisément une distance de un mètre, c'est le cas aussi pour le dixième, le centième et même le millième (le millimètre). Au-delà, cela devient de plus en plus abstrait. Comment se représenter un objet dont la taille est d'un milliardième de mètre (un nanomètre) ? À cette échelle du monde, les objets se comportent de manière différente de ce que nous voyons autour de nous. Nous ne pouvons pas les observer directement, puisque toute observation les perturbe inévitablement.

Nous nous pensons spontanément comme des observateurs neutres, complètement détachés du monde environnant. Le fait de regarder une table n'en change pas la nature. Or, même dans ce cas simple, ce n'est pas tout à fait juste. Regarder un objet, c'est recevoir sur la rétine un signal lumineux envoyé par l'objet que l'on regarde. Autrement dit, il a fallu l'éclairer (dans le noir absolu, on ne voit rien), c'est-à-dire envoyer sur lui un faisceau lumineux composé de particules, les photons, qui ont une certaine énergie. À l'égard d'un objet macroscopique comme une table, l'effet est extrêmement faible. La perturbation échappe à toute mesure. Mais ce n'est pas le cas à l'égard d'un objet microscopique comme un électron. Sa collision avec un photon va modifier sa trajectoire d'une manière qu'il sera à la limite impossible de mesurer. Face au monde microscopique, nous ne sommes plus dans la position de l'observateur objectif, détaché. Le sujet observant et l'objet observé ne peuvent plus être séparés d'une manière aussi nette.

Invisible

Voir le monde au-delà de l'horizon

Question de perspective

C'est une manière de retrouver ce que les philosophes appellent une vision «perspectiviste». Nous n'avons jamais une vision complète du monde. Une notion illustre cela, celle d'horizon. La ligne d'horizon limite notre vision d'un paysage. Nous ne pouvons pas voir ce qu'il y a « au-delà » de cette ligne. Un bateau qui s'éloigne du rivage finit par disparaître derrière l'horizon. Si nous nous avançons, nous le repoussons, mais nous en créons un derrière nous.

Des physiciens comme Gilles Cohen-Tannoudji reprennent cette notion pour décrire la vision scientifique du monde. Il existe des «limitations de principe de la connaissance humaine». ³ Un horizon, au sens étendu du terme (pas seulement spatial), est par exemple la vitesse de la lumière. Aucun corps ne peut se déplacer plus vite que cette vitesse. Cela paraît contre-intuitif car l'expérience commune nous montre que plus nous apportons d'énergie à un corps en mouvement, plus il se déplacera vite. Mais une expérience plus fine, pratiquée dans les accélérateurs de particules, contredit cela : la vitesse augmente de moins en moins vite à mesure que l'on se rapproche de celle de la lumière.

Invitation au dépassement

Comme l'exprime le philosophe Jean Ladrière, la nature est une réalité inépuisable que l'on ne peut atteindre qu'à travers des médiations. ⁴ Nous sommes loin de l'idée d'une Vérité que l'on parviendrait à dévoiler, de sorte que la nature serait là, devant nous, livrée à notre

maîtrise complète. Nous n'avons jamais fini de l'explorer. Le plus important à comprendre est que nous ne pouvons pas partir d'un fondement bien connu, *visible*, facilement appréhendable. Nous partons de là où nous sommes, d'une position toujours singulière. La connaissance commence «comme elle peut, c'est-à-dire dans le provisoire et le relatif». ⁵

L'horizon est une limitation, mais qui invite à un dépassement. Nous ne sommes pas enfermés dans l'immédiatement visible. La création imaginative dilate l'horizon jusqu'à nous faire découvrir des dimensions insoupçonnées du cosmos. «L'homme doit donc abandonner son point de vue partiel et partiel, pour se hausser à une perspective cosmique, au point de vue de la nature universelle, afin de pouvoir dire un oui extasié à la nature dans son intégralité, dans l'union indissociable de la vérité et de l'apparence». ⁶ ■

¹ **Pierre Hadot**, *Le voile d'Isis. Essai sur l'histoire de l'idée de nature*, Paris, Gallimard 2004, p. 51.

² «Cosmologie noire», in **Michel Cazenave (éd.)**, *Dictionnaire de l'ignorance. Aux frontières de la science*, Paris, Albin Michel 1998, p. 35.

³ **Gilles Cohen-Tannoudji**, *Les constantes universelles*, Paris, Hachette 1991, p. 26.

⁴ In **Pierre Colin (éd.)**, *De la nature : de la physique classique au souci écologique*, Paris, Beauchesne 1992, p. 73.

⁵ **Gilles Cohen-Tannoudji**, «La dialectique de l'horizon», in **Lucien Sève (éd.)**, *Sciences et dialectiques de la nature*, Paris, La Dispute 1998, p. 294. L'auteur cite le philosophe suisse Ferdinand Gonseth.

⁶ **Pierre Hadot**, *op. cit.*, p. 299.

Sciences

La poésie de la physique

Un entretien avec Michel Mayor,
astrophysicien

Céline Fossati, Begnins
journaliste *choisir*

INVISIBLE

Faut-il le voir pour le croire ? À cette question, l'astrophysicien comme le théologien répondent par la négative. L'un se base sur sa foi, l'autre sur les lois mathématiques et de la physique pour identifier le monde tel qu'il lui apparaît. Rencontre avec le professeur Michel Mayor qui, avec Didier Queloz, a découvert la première planète hors de notre système solaire, un astre invisible à l'œil nu et pourtant bien réel, *51 Pegase b*.

Astrophysicien suisse de l'Observatoire de Genève, professeur honoraire de l'Université de Genève, Michel Mayor a reçu en octobre 2017, entre autres distinctions, les insignes d'Officier de l'Ordre national de la légion d'honneur. Il est membre de l'Académie française des sciences.

S'ils ne peuvent pas les voir, ils sont pourtant des centaines dans le monde à les chercher aux quatre coins de l'Univers, fascinés par la perspective de faire avancer le savoir en détectant des planètes situées à des années-lumière. Comment s'est formé notre Univers ? de quoi est-il composé ? comment évolue-t-il ? la vie est-elle présente ailleurs que sur Terre ? Ces questions animent le professeur Mayor depuis son enfance et continuent à le passionner.

Michel Mayor: « Bien que cela soit une très ancienne question, on ne savait pas s'il existait des systèmes planétaires autour d'autres étoiles que notre soleil. Depuis la découverte de *51 Pegase b*, des milliers d'exoplanètes ont été identifiées. À elle seule, notre équipe de l'Observatoire de Genève en a découvert plusieurs centaines. Et à l'échelle mondiale, on approche les 4000 et cela augmente de jour en jour. C'est un nouveau domaine extrêmement riche et qui apporte de fascinantes questions. »

Céline Fossati: Votre rêve, quand vous avez débuté votre carrière, était-il mu par les mêmes convictions que celles d'Épicure (341-270 av. J.-C.) ?'

Michel Mayor: « L'idée que si la nature est formée d'atomes, il n'y a aucune raison qu'elle ait épuisé ses possibilités à ne former qu'un seul monde est géniale. Mais au III^e siècle avant Jésus-Christ, les philosophes n'avaient aucune possibilité de prouver cette affirmation. Contrairement aux idées reçues, cette vision d'autres mondes dans le cosmos a perduré pendant les deux millénaires suivants. De nombreux philosophes du Moyen Âge et de la Renaissance ont discuté de cette question.

» Au début du XX^e siècle, les astronomes pensaient que s'il existait d'autres systèmes planétaires dans la galaxie, ils devaient être très peu nombreux. Ils s'appuyaient sur l'hypothèse erronée que les nébuleuses à l'origine des planètes étaient formées de matière arrachée à une étoile par le passage d'un autre astre à proximité. Or les probabilités que cela arrive sont infimes en dépit du nombre énorme d'étoiles dans la galaxie. À la fin du XX^e siècle, le télescope spatial Hubble a pu observer les nébuleuses qui entourent toutes les étoiles peu après leur formation. Ce sont de petits disques de gaz et de poussières, des sous-produits inéluctables de la formation des étoiles elles-mêmes. Il était par contre toujours impossible d'affirmer la présence de pla-

Sciences

La poésie de la physique

Un entretien avec Michel Mayor,
astrophysicien

nètes autour des étoiles. Jusqu'au jour où mon équipe et moi avons construit un instrument à la sensibilité suffisante pour nous permettre de détecter non pas directement des planètes, mais de prouver indirectement leur présence. »

À défaut de voir, qu'avez-vous constaté ?

« De toutes petites variations de vitesse. Si la vitesse d'une étoile oscille - celle-ci venant vers vous puis s'éloignant périodiquement - ce n'est pas sans raison.

Michel Mayor,
septembre 2017
© Céline Fossati



C'est la signature de l'influence d'un corps qui lui tourne autour. Et après quelques calculs, on s'est rendu compte que le perturbateur avait la masse d'une planète. Et c'est ainsi qu'en automne 1995, nous avons détecté la première exoplanète. Depuis ce jour, des centaines de scientifiques se sont engagés dans cette voie, dont une quarantaine à l'Observatoire de Genève. »

À part le fait de trouver et répertorier des millions voire des milliards d'exoplanètes, quel mystère cherchez-vous à percer en les détectant ?

« Deux grandes questions se cachent derrière ces recherches. L'une concerne les astrophysiciens et consiste à comprendre les mécanismes de formation des planètes et des systèmes planétaires. Une question fondamentale que la philosophie s'est aussi posée. La seconde émerveille et fait rêver des milliers de chercheurs : est-ce qu'il y a de la vie ailleurs dans l'Univers que sur notre Terre ? Va-t-on trouver des planètes dites habitables, où les conditions sont favorables au développement d'une chimie compliquée à la base de la vie ? Et si ces conditions sont réunies, est-ce qu'on aura une chance de concevoir des appareils pour détecter cette vie ? Il n'est pas question de s'y rendre pour le vérifier évidemment, les distances étant considérables. Ce que cherchent les scientifiques, ce sont des planètes ni trop proches ni trop éloignées de leur étoile, où la température au sol permet de trouver de l'eau sous forme liquide, condition probablement requise pour l'émergence de vie. »

Du moins d'une forme de vie comme la nôtre ?

« De toute forme de vie. Des conditions physiques minimum doivent être respectées pour que naisse la vie, ce petit organisme qui échange de l'énergie avec son environnement tout en sachant s'en protéger. La vie est une usine chimique très compliquée, qui a pour caractéristique de générer de temps en temps une copie d'elle-même, sa fille, sa descendance. Et,

chose extraordinaire, elle lui transmet l'information nécessaire pour fonctionner et pour se reproduire. Comment cette information se transfère-t-elle ? Par le code génétique. On n'a pas trouvé d'autre manière à ce jour. Ce code génétique est une gigantesque chaîne d'atomes. Cette chaîne est requise pour la transmission de l'information propre à la vie d'une génération à l'autre. Une température au-delà de 120 degrés détruit cette chaîne et la vie. Au-dessous de -20 degrés, la chimie se ralentit trop. Une température entre -20 et +120 degrés, celle grosso modo de l'eau liquide, est requise pour assurer la perpétuation de la vie. »

Si ce processus est si immuable, est-ce que la forme de vie l'est aussi ?

« Ça, on ne le sait pas. Et on n'a aucun moyen de le dire actuellement. Il y a plus de 500 acides aminés disponibles et le code génétique en utilise vingt... Pourquoi ces vingt ? Pourrait-il en utiliser d'autres ? Une des grandes victoires du XX^e siècle est d'avoir compris la nucléosynthèse, soit l'origine des éléments chimiques, et ce n'est pas un détail. Il y a partout dans l'Univers des étoiles qui fonctionnent selon les mêmes lois de la physique, qui génèrent les mêmes corps chimiques. La science-fiction peut inventer des romans merveilleux sans ce souci de leur véracité scientifique, mais au niveau de la recherche, les contraintes données par la physique sont bien réelles. »

Vous dites que la question aujourd'hui n'est plus si, mais quand détecterons-nous de la vie sur une autre planète que la nôtre.

« Des planètes potentiellement habitables, on en connaît déjà des quantités, mais elles sont à proximité d'une étoile qui est un million, voire un milliard de fois plus lumineuse qu'elles. Pour pouvoir analyser la composition chimique d'une planète, il faudrait pouvoir éteindre la lumière de son soleil qui nous éblouit. On est en train de construire des

instruments visant à « éteindre » ces étoiles optiquement. Mais c'est extrêmement complexe. »

Ce qui veut dire que pour savoir, il faut voir ?

« Non, un faisceau de conséquences indirectes équivaut à « voir ». Qu'est-ce que voir signifie exactement ? Détecter les conséquences indirectes de la présence d'une planète, ce n'est pas la voir comme on voit la Lune. Lorsque nous avons détecté la première exoplanète, nous avons pu concrètement mesurer les effets qu'elle avait sur le mouvement de son étoile et en déduire la masse de la planète. Quelques années plus tard, nous avons vu la luminosité d'une étoile, ayant elle aussi une planète, baisser périodiquement – une sorte de mini éclipse appelée transit. Cette baisse de luminosité nous a permis de mesurer la dimension de l'exoplanète. À partir de là, nous avons pu déduire la densité moyenne de l'objet. Cette mesure confirme qu'il s'agit bien d'une planète gazeuse très proche de son étoile, à la densité moyenne inférieure à celle de Saturne. »

Qu'est-ce qui vous passionne tant dans la recherche d'objets invisibles ?

« Étudier les composants du cosmos et l'évolution de l'Univers comme un tout, c'est là tout l'intérêt de l'astrophysique. Une énorme partie de la recherche scientifique est confrontée à la même énigme. On ne peut pas voir les particules élémentaires - de l'électron, du proton -, on ne peut que mesurer les conséquences de leur présence. »

Les concepts théoriques validés par l'expérience seraient émotionnellement plus forts pour un astrophysicien que le fait de voir concrètement l'objet de ses recherches ?

« Je crois, oui. Ce qui est fabuleux, c'est que le langage mathématique et la physique permettent de comprendre la nature et l'Univers. »

Sciences

La poésie de la physique

Un entretien avec Michel Mayor,
astrophysicien

Les recherches de vie extraterrestre et l'avancée des connaissances de l'Univers plaident-elles en faveur du Dieu créateur ou sont-elles propre à éteindre la foi ?

« Je serais tenté de dire ni l'un ni l'autre. En ce sens que nous, scientifiques, décrivons l'Univers tel qu'il est. Son interprétation philosophique et théologique est une tout autre chose. On trouve parmi les scientifiques des gens qui sont des croyants engagés et d'autres qui sont de farouches athées. Et je n'ai jamais entendu ici, à l'Observatoire de Genève, que ces questions aient posé un problème de conflit intérieur à qui que ce soit. »

Pour vous, il y aurait autant de poésie dans la théorie d'Einstein que dans les vers de Baudelaire ?

« Oui, absolument. Pour moi les équations de certains domaines de la physique sont aussi belles que de la poésie. La capacité de l'esprit humain à élaborer des théories qui mènent à cette compréhension de l'Univers est admirable. C'est miraculeux. Il y a une sorte de vertige à se trouver face à la compréhension d'un phénomène. Je suis sûr que les physiciens des particules ont le même émerveillement quand ils construisent un modèle pour expliquer la présence des particules que l'astrophysicien face à la théorie de la relativité et ses conséquences. »

Pensez-vous que la théologie et la philosophie puissent alimenter les questionnements de la science ?

« Il y a un domaine où sciences, religions et philosophies se rejoignent, c'est celui de l'éthique. La réflexion éthique comme partenaire obligé de la science est évidente. Je pense notamment aux questions liées à la recherche médicale ou l'application militaire des découvertes... »

Elle le sera aussi en astronomie quand l'homme décidera de poser son empreinte sur d'autres mondes ?

« Heureusement, en ce qui concerne les exoplanètes, elles sont si éloignées qu'il n'est pas imaginable d'y poser un pied un jour. Quant à craindre l'invasion d'êtres doués d'intelligence venus de l'espace... je n'y crois pas. Qu'il puisse y avoir dans les profondeurs de Mars des prémices de vie, des organismes élémentaires qui se soient développés, qu'on puisse les prélever et les analyser serait déjà fabuleux. Et je suis persuadé que la question de la pluralité des organismes vivants sera l'un des grands domaines de recherche du futur, avec des missions spatiales qui iront explorer sous la banquise d'Europa (satellite de Jupiter) ou dans les jets de vapeur d'Encelade (satellite de la planète Saturne).

» Je conclurais ainsi. Par le passé, l'homme était effrayé par nombre de phénomènes naturels : les éclairs lancés par les dieux, les comètes signes de mauvais présages, etc. La science a libéré l'esprit de l'homme de ces craintes. Et notre relation à l'Univers s'en trouve apaisée. » ■

¹ Dans une fameuse lettre à Hérodoté, Épicure écrit : « La quantité d'atomes propres à servir d'éléments ou, autrement dit, de causes à un monde, ne peut être épuisée par la constitution d'un monde unique, ni par celle d'un nombre fini de mondes, qu'il s'agisse d'ailleurs de tous les mondes semblables au nôtre ou de tous les mondes différents. Il n'y a donc rien qui empêche l'existence d'une infinité de mondes. »



« **Moi,**
je donne
un legs
en faveur
de mon
Eglise »

L'Eglise est votre famille. Son avenir dépend de vous. En recevant un legs, elle poursuivra sa mission d'Espérance.

ECR EGLISE CATHOLIQUE
ROMAINE - GENEVE

EN MARCHÉ À VOS CÔTÉS!

Invisible

L'inconscient, fenêtre sur la Source

Raphaël Broquet, Genève
psychothérapeute

PSYCHANALYSE

Psychanalyse et spiritualité ont longtemps été opposées. Toutes deux pourtant proposent d'aller à la rencontre de l'invisible, qu'il soit appelé Source ou Inconscient. Complémentaires, chacune de ces approches a ses spécificités et chacune a besoin de l'autre pour évoluer, même si le champ de la spiritualité est plus large.

La psychanalyse pose l'hypothèse d'un *inconscient*, part invisible du fonctionnement psychologique humain, contenant des éléments refoulés (qui auraient été oubliés) ou non encore conscients. Ces éléments psychiques peuvent déboucher sur des effets conscients (manifestes, visibles), mais sans que le sujet ne puisse en comprendre la cause (invisible). Cette hypothèse est utile dans sa dialectique avec la conscience qui, élargie, aide à mieux se connaître, à s'améliorer, à éviter certains fonctionnements et effets indésirables. Nous retrouvons là le thème de la *lumière* en spiritualité qui est appelée à l'emporter sur les *ténèbres*. Si des parallèles sont possibles entre les deux domaines, *invisible* en spiritualité semble plus large ou porter plus

loin qu'*inconscient* en psychologie. Pour la spiritualité, notamment chrétienne, l'Invisible est Dieu qu'on ne peut voir et contient des causes comme en contient l'inconscient; mais il est en même temps la Source, selon une certaine tradition religieuse qui transmet une telle foi, l'origine de toute chose, de l'Univers, de la vie, des êtres. Ici aussi, nous avons une dialectique invisible/visible: nous pouvons voir, apprécier les dons reçus, mais la Source, le Donateur n'est pas visible.

Source et Don de vie

Les théologiens ou spirituels de différentes époques ont tenté d'exprimer cette double réalité de la divinité: d'un côté, comme Source invisible, et de l'autre, comme Don de vie qui peut être expérimenté plus concrètement. Dans la Torah, la *ruah* (souffle) du Seigneur peut exprimer une action perceptible du Seigneur Invisible dans la vie humaine: présente et planante à la surface des eaux à la création (Gn 1,2), annonçant (sous forme d'une colombe) la nouvelle création après le déluge (Gn 8,8-12) et venant du ciel pour exprimer l'amour du Père à son Fils, comme dans l'épisode du baptême du Christ (Mt 3,16). *Ruah* (*pneuma* en grec) a été traduit par *Esprit* dans notre tradition et spiritualité chrétienne.

Les Pères de l'Église, qui cherchaient à défendre la foi chrétienne dans une culture païenne, ont emprunté à la philosophie ambiante des concepts pour essayer de faire comprendre les mystères chrétiens, dont celui de la Trinité: Dieu n'est pas seulement une Source lointaine et invisible, il s'incarne, a pris chair en Jésus (donc devient visible à travers lui) et continue d'agir par l'Esprit. « Qui m'a vu a vu le Père », dit Jésus (Jn 14,9).

Certains, comme Maxime le Confesseur, ont utilisé le terme essence pour l'aspect invisible de Dieu-Source et *énergie* pour l'aspect d'action immanente, concrète, perceptible de Dieu:¹

Psychologue et théologien, Raphaël Broquet, en plus de sa pratique de psychothérapeute à Genève, propose des accompagnements spirituels au Domaine Notre-Dame de la Route, à Fribourg.

un amour-vie donné qui peut avoir des effets palpables dans la vie humaine. Le christianisme oriental a gardé cette notion d'*énergie divine*, mais le christianisme occidental a préféré d'autres termes, comme la grâce. Avec les évolutions plus récentes de la religion chrétienne occidentale, c'est l'Esprit qui est devenu le dépositaire de cette dimension énergétique, vitale, existentielle et expérientielle de Dieu. Le théologien Jürgen Moltmann l'explique notamment dans son ouvrage *L'Esprit qui donne la vie* (1999).

Pour exprimer cette double réalité de Dieu - en fait une même réalité mais perçue une fois dans l'extrême éloignement, l'autre fois dans l'extrême proximité - les Pères de l'Antiquité ont utilisé des métaphores, dont deux sont reprises par Ignace de Loyola dans les *Exercices spirituels*, plus précisément dans la *Contemplation pour parvenir à l'Amour*. Ignace invite à considérer, contempler Dieu en travail dans la création, les animaux, les êtres et soi-même, ce Dieu qui donne la vie et qui continue à créer. Pour illustrer son propos, il reprend deux métaphores des Pères : le soleil et ses rayons, et l'écoulement des eaux et leur source (ES 237). Nous pouvons concrètement voir et ressentir les rayons (qui nous touchent littéralement), mais il est préférable de ne pas regarder le soleil, très éloigné dans l'espace. Nous pouvons jouir de l'eau au bord d'un cours d'eau dont la source n'est pas visible, même si nous savons qu'il y en a une. De même, pour la vie (ou l'amour) en général : nous la sentons, vivons très concrètement, au plus intime, mais sa Source est encore plus éloignée et hors de portée que le soleil. La spiritualité ne veut négliger aucune de ces deux dimensions de la divinité : comme expérience d'une force vitale concrète qui crée, crée à neuf, libère, guérit... et comme conscience d'une intention bonne d'une Source à l'origine.

Imprégné de la spiritualité ignatienne, le jésuite anthropologue Pierre Teilhard de Chardin avait observé scientifiquement la réalité de l'évolution de la vie (au long des millénaires), qui suit une certaine logique : toujours vers du plus complexe et du plus conscient (ex. dans *Le Phénomène humain*, 1955). Ces observations l'avaient invité à penser qu'il devait y avoir une Source intelligente et bien intentionnée non seulement *derrière* cette réalité, mais aussi *dans* cette réalité - incarnée, qui devient visible d'une certaine façon. La Source, pour Teilhard de Chardin, n'est pas seulement à l'origine (le point Alpha) mais aussi à l'aboutissement (le point Omega) en direction duquel tend cette évolution vers toujours davantage de conscience, de complexité, d'organisation et d'union.

Rationalité et altérité

Revenons à la psychologie. Le risque est de réduire l'inconscient à un schéma théorique trop précis, de lui enlever sa dimension inconnue ou invisible. Certaines approches thérapeutiques préfèrent ne pas travailler avec cette hypothèse : ce qui est vraiment inconnu ne peut être dit. Mais où poser la juste limite, sachant qu'une réalité de cet inconscient - ses effets du moins - devient visible ?

Un philosophe comme Emmanuel Kant nous y aide (in *Critique de la raison pure*, 1781) : il y a une limite au-delà de laquelle la raison ne peut rien dire ; il est important de la connaître pour une approche rationnelle et scientifique ; mais cela ne signifie pas qu'il est interdit de penser ce qui se trouve au-delà de cette limite, car des questions fondamentales se posent toujours à la conscience et à l'intelligence humaine ; là se trouve une place pour la spiritualité, mais dont la frontière est à bien définir avec la science, sans séparer complètement les deux approches.

Invisible

L'inconscient, fenêtre sur la Source

Un des rôles de la philosophie est de penser cette juste limite et articulation entre science et spiritualité, les aider au dialogue, à sortir des schémas trop fermés, trop sûrs d'eux. Une des fonctions principales de la philosophie n'est-elle pas de se questionner et d'apprendre à questionner, à ouvrir les perspectives ? (Elle y aidera d'autant mieux qu'elle ne s'enferme pas non plus dans des schémas rigides tournant sur eux-mêmes.)

Tout système de pensée (de rationalité ou de croyance) a donc besoin d'un dialogue avec ce qui n'est pas de son système, avec une altérité.² Ainsi tout système psychologique a besoin de faire une place à une altérité irréductible, à une forme de transcendance, y compris quand il essaie de mettre des mots sur l'invisible : l'inconscient (chez Freud), le Soi (chez Jung), l'Autre (chez Lacan), le sens (chez Frankl). Il en est de même pour la spiritualité si elle ne veut pas confondre les images qu'elle utilise avec la Réalité ultime, invisible, qu'elle veut approcher.

Des systèmes ouverts

La question doit donc rester ouverte pour que le système reste ouvert, car un système rationnel fermé risque de se couper de la Source vitale (cause de vie et de guérison) dont l'ultime origine reste invisible.

La spiritualité essaie d'entrer en relation avec cette Source, avec le langage (et ses symboles) qui lui est propre ; la philosophe questionne ce langage (voire ses pratiques) pour ne pas s'y enfermer ;

et la science, dont la psychologie, tout en étudiant minutieusement ses *effets* (et le comment) se doit de garder une place à un « élément vide » dans son système et de rester ouverte au dialogue avec les approches complémentaires du sens et des questions ultimes (du pourquoi). Sigmund Freud, l'inventeur de la psychanalyse, en avait eu l'intuition quand il avait repris une citation d'un médecin du XVI^e siècle (Ambroise Paré) : « Je le pensai, Dieu le guérit. »³ Le thérapeute peut poser des pansements, apporter le meilleur soin possible, le moteur ultime de la guérison lui échappe. Ce moteur est inhérent à la vie elle-même que tout vivant, même dysfonctionnel, a en lui (une autre façon de parler de la grâce).

L'esprit humain peut observer cette vie généreuse (sans qu'il en perçoive précisément l'origine), ses dysfonctionnements et leurs dépassements, dans un esprit d'étonnement ou de louange face à cette vie qui surprend, que ce soit dans sa fraîcheur ou ses rebonds. La Vie se vit, se perçoit là où on la reçoit : la raison humaine, tout en ne pouvant pas saisir l'ensemble de la chaîne des causes - d'une origine vers un aboutissement, points extrêmes, infinis, invisibles qui la transcendent -, expérimente en même temps le mouvement vital entre les deux ; ceci un peu à la manière dont Jésus parlait de l'Esprit, de la *ruah*, dans l'évangile de Jean (Jn 3,8) : « Le vent souffle où il veut : tu entends sa voix, mais tu ne sais ni d'où il vient ni où il va. » ■

¹ Cf. **Jean-Claude Larchet**, *Saint Maxime le Confesseur*, Paris, Cerf 2003, 304 p.

² Le fait d'être autre, différent. Paradoxalement, toute tentative de mettre des mots sur cette altérité la réduit en même temps, obligeant à l'exprimer toujours de différentes façons, toujours insaisissable.

³ **Sigmund Freud**, *Conseils aux médecins sur le traitement psychanalytique* (1912) dans *La technique psychanalytique*, Paris, PUF 1953.

Invisible

Exister

Stjepan Kusar, Genève
théologien

PHILOSOPHIE

S'il est un verbe d'une grande richesse symbolique et de sens, c'est bien *exister*. Son origine latine ouvre un vaste champ exploratoire, qui ne peut que stimuler les linguistes et les philosophes.

Étymologiquement, le terme *exister* est composé du préfixe *ex-*, qui marque la sortie, la séparation, et de *sistere* « établir, fixer », une forme déviée du verbe *stare* « se tenir debout », qui insiste lui sur l'ancrage. Exister, c'est donc se tenir fermement debout, les pieds plantés dans le sol, tout en s'ouvrant à ce qui est à l'extérieur de soi. C'est une invitation à se dépasser soi-même.

L'extérieur, ce n'est pas seulement l'espace qui nous entoure, mais tous les êtres matériels avec qui nous partageons cet espace, qui animent cet espace, avec qui nous pouvons entrer en contact, à commencer par les autres humains. Exis-

ter, c'est à la fois se rattacher au monde, s'identifier comme en en faisant partie, et à la fois s'en différencier. C'est donc être capable d'établir une relation personnelle avec ce qui est hors de soi. Cette tension est au cœur du processus identitaire, qui implique toujours une relation avec un autre, mais un autre dont on peut se différencier.

Tout notre savoir et notre savoir-faire sont dépendants de la relation personnelle. Sans cette relation fondamentale, il n'y aurait pas de connaissance. Nous ne saurions même pas que nous existons. C'est elle qui fait ce que nous sommes, des êtres humains.

Les cellules d'un embryon se développent naturellement, et un nouveau-né vient au monde passivement, sans que sa compréhension et sa volonté ne soient impliquées. Il apprend ensuite à être un être humain grâce à la relation que ses parents établissent avec lui. Un nouveau-né laissé à lui-même ne développera pas de relations à lui-même. Le parent comprend le cri du bébé, l'interprète, mais le bébé, lui, ne comprend pas ce qu'il fait en criant. C'est son entourage qui le sollicite, le stimule à sortir de lui-même et à communiquer.

Cette ouverture à l'autre que soi (*l'ex-*), précède toutes les autres relations que l'enfant va établir en tant qu'humain avec les autres personnes, les plantes, les bêtes, les machines, le cosmos. C'est notre niveau de sortie le plus fondamental. Toutes les connaissances, des plus simples aux plus complexes, présupposent que ce niveau de relation fondamentale fonctionne correctement.

Ouverture à la transcendance

Ce niveau de sortie sous-entendu dans le préfixe *ex-* peut être encore étendu. *Exister* veut aussi dire que je suis capable d'aller au-delà des relations purement matérielles, pour exprimer le monde par la pensée immatérielle. Même si la pensée présuppose en amont un organe,

Stjepan Kusar est responsable de la bibliothèque des jésuites de Carouge. Il enseigne la philosophie à l'Université catholique de Croatie.

Invisible

Exister

notre cerveau, elle ne sort pas de notre cerveau sous une forme matérielle, comme la bile sort de notre foie ou de la vésicule biliaire.

Si l'on monte encore d'un cran et que l'on passe de la relation horizontale à la relation verticale, nous pouvons entendre l'appel à se laisser toucher par ce qui se tient au-dessus de nous comme une invitation à se dépasser.

Symboliquement, ce n'est pas un hasard si l'ossification de notre crâne n'est pas complètement achevée à notre naissance, s'il reste un peu mou au niveau des fontanelles. Bien sûr, les raisons en sont biologiques, les fontanelles donnent notamment au crâne une certaine flexibilité qui facilite l'accouchement. Mais nous pouvons aussi interpréter cet espace comme une ouverture de l'humain vers ce qui le dépasse, le spirituel, une frontière entre le corporel (visible) et l'incorporel (invisible).¹ L'humain est un être enraciné dans la terre, solide; avec ce « trou » osseux, compris comme un symbole, il peut être perméable à la sphère céleste, spirituelle, et même la toucher puisqu'il se tient debout.

Le terme *exister* porte ainsi en lui une ouverture à la transcendance. Nous sommes des êtres matériels, mais nous avons la possibilité de sortir de ce préfabriqué matériel pour nous engager dans des sphères immatérielles et spirituelles. D'entrer en relation avec l'invisible, avec l'au-delà, avec Dieu.

Logos et création

Dans le début de la Bible, la Genèse, il est écrit que Dieu crée l'univers par l'intermédiaire de sa parole (Gn 1). Il dit et les choses se font. La création n'est pas un combat, comme dans d'autres mythologies proche-orientales antiques, mais un parler de Dieu. En exprimant les êtres, Dieu fait le monde. En outre, la création se fait de manière ordonnée, par séparation des espaces et des espèces.²

Le prologue de l'évangile de saint Jean enseigne ensuite que Dieu lui-même est *Logos*, Parole, donc relation. En tant que *logos*, il est immatériel, il est Esprit. Mais le *Logos* se fait chair dans Jésus-Christ. L'invisible se fait ainsi visible. Il ne le fait pas dans un corps quelconque, il prend celui de l'homme et il le fait une fois pour toutes. Dans d'autres religions, l'incarnation divine peut se répéter et prendre différents corps. Chez les Hindous par exemple, Vishnou s'incarne plusieurs fois dans différents êtres vivants.

Bien sûr, nous pouvons voir cela comme de l'anthropomorphisme. Partir du meilleur de nous, pour exprimer ce qui nous dépasse. Mais il est impossible à l'humain de faire autrement ! Il ne peut pas se laisser de côté. Il se porte toujours lui-même. En ce sens, tout est anthropomorphisme, donc symbole, connexion entre deux choses qui ne sont pas immédiatement perçues comme reliées l'une à l'autre. Notre langage est symbolique, puisqu'en prononçant un mot, nous disons la chose, visible ou invisible, nous établissons le lien avec elle. Comme Dieu l'a fait en créant. ■

¹ Cf. le commentaire de Thomas d'Aquin sur *Liber de causis* (un texte d'origine néoplatonicienne), in *Librum de causis*, Turin 1955, n° 61.

² En hébreu, *créer* à partir de rien se dit *bara*. Ce verbe a comme sujet Dieu seul. *Bara*, c'est le propre de Dieu. Quand il s'agit des hommes, l'hébreu utilise un autre mot pour désigner l'action de créer à partir de ce qui est déjà.

**« L'esprit pénètre tout de sa flamme féconde
Et s'infiltré invisible au vaste corps du monde »**

Virgile (*Énéide*, 1^{er} s. av. J.-C.)

**« Le Royaume est à la fois l'arbre et la graine,
ce qui doit advenir et ce est qui déjà là.
Ce n'est pas un au-delà, plutôt une dimension de la réalité
qui le plus souvent nous demeure invisible. »**

Emmanuel Carrère (*Le Royaume*, 2014)

**« Le rêve est une seconde vie.
Je n'ai pu percer sans frémir ces portes d'ivoire ou de corne
qui nous séparent du monde invisible. »**

Gérard de Nerval (*Aurélia*, 1855)

**« Qui se soucie de cet entrelacement de causes invisibles,
d'effets inconnus qui tissent la trame de nos jours
et qui forment la véritable communion des hommes. »**

Paul Guimard (*Rue du Havre*, 1957)

**« Il en avait le pouvoir. Il le tenait au creux de sa main.
Un pouvoir plus fort que le pouvoir de l'argent,
ou que le pouvoir de la terre, ou que le pouvoir de la mort :
le pouvoir invisible d'inspirer l'amour aux hommes. »**

Patrick Süskind (*Le parfum*, 1985)

**« Elle rêvait de devenir invisible :
tout voir, tout entendre, tout apprendre,
sans que rien de palpable ne signalât sa présence.
Elle ne serait plus qu'une onde, un souffle,
un parfum peut-être, rien qu'on pût toucher ou attraper. »**

Delphine de Vigan (*Rien ne s'oppose à la nuit*, 2011)

**« Sois humble. Polie. Montre-toi toujours prête à faire plaisir.
Réponds par : oui monsieur ou non monsieur
et vaque à ce qu'on te demande. Mieux encore, ne dis rien du tout.
À présent tu appartiens à la catégorie des invisibles. »**

Julie Otsuka (*Certaines n'avaient jamais vu la mer*, 2012)

Invisible

Jésus, premier sacrement

Bernard Sesboué sj, Paris
professeur émérite de théologie fondamentale au Centre Sèvres

THÉOLOGIE

Le désir de voir Dieu est constamment présent dans l'humanité. Le visible de nos vies est la voie lente qui nous conduit à la contemplation du Dieu invisible. Pour nous aider sur ce chemin, le Fils s'est incarné. Jésus s'est fait sacrement visible du Dieu invisible.

Le Père Sesboué a été membre de la Commission théologique internationale, du Groupe des Dombes et consultant auprès d'instances œcuméniques romaines et internationales. Il a développé une importante réflexion sur la Trinité et a reçu en 2011 le prix du Cardinal-Grente de l'Académie française pour l'ensemble de son œuvre. Dernier ouvrage, *Introduction à la théologie* (voir la p. 73 de ce numéro.)

Nous sommes tous faits d'un *corps* et d'une *âme*, d'une réalité matérielle visible et d'une réalité spirituelle invisible. Les deux constituent notre être personnel. Notre corps peut se dégrader, souffrir d'un handicap, être disgracieux, cela ne nous empêchera pas de le chérir, de l'entretenir par la nourriture, le sommeil, les exercices physiques... Nous y tenons comme à notre propre vie. C'est que nous *n'avons* pas un corps, mais que nous *sommes* notre propre corps.

Notre corps est beaucoup plus que cet ensemble matériel d'organes pesant soixante-dix ou quatre-vingts kilos. Il nous dote d'un visage, qui nous permet de communiquer aux autres nos senti-

ments. L'amour que nous avons pour les autres passe nécessairement par notre corps comme par le leur, il s'exprime par le toucher, par la présence mutuelle. Cet amour est à la fois physique et profondément spirituel. Car le corps est un *corps vivant*, c'est-à-dire qu'il est ordonné totalement à la communication.

Tout cela est de l'ordre du visible et du sensible. Pourtant n'avons-nous pas déjà, dans cette brève évocation, franchi les limites proprement corporelles de ce que l'on voit ou entend? Notre corps est un *corps parlant*, communiquant, agissant et exprimant une libre volonté. C'est pourquoi un cadavre n'est plus à proprement parler un corps humain. On le qualifie justement de dépouille mortelle. À travers la ressemblance provisoire avec ce qu'il fut dans le passé, à travers nos souvenirs et l'originalité de la relation que nous avons entretenue avec lui, nous lui prêtons encore toutes ses expressions familières qui étaient liées à notre intimité avec lui.

Notre âme

Le corps humain vivant est donc plus que lui-même. Il est habité par une âme qui le gouverne dans tous ses faits et gestes. Notre âme, qui est aussi notre vie, est extrêmement difficile à définir ou même à décrire. Si nous le faisons, nous nous perdons forcément dans des images corporelles, car nos sens sont tous ordonnés à la vie corporelle. Tous les jours nous vivons de l'intérieur l'unité concrète et fonctionnelle de notre âme et de notre corps, au point que nous ne distinguons même plus ce qui revient à l'un ou à l'autre.

Notre âme est un principe spirituel et invisible, qui transcende de manière absolue ce qui est de l'ordre de l'espace et du temps. C'est par elle que nous sommes conscients de nous-mêmes et que nous nous appréhendons non pas comme un objet, mais comme un sujet.

C'est grâce à elle que nous disons JE et que nous faisons une expérience unique. Car ce JE, qui est à l'origine de nos pensées et de nos désirs, nous dépasse en amont de nous-mêmes, comme la rétine de notre œil que nous ne pouvons voir mais qui nous permet de voir toute chose.

Ce JE est aussi le lieu du jaillissement de notre liberté, capable de nous engager pour le meilleur comme pour le pire à travers la multitude des choix de notre libre arbitre. Karl Rahner n'hésitait pas à dire que notre liberté est la faculté en nous de l'Éternel. Et Edith Stein disait : « La liberté de Dieu, que nous appelons la toute-puissance, trouve une limite dans la liberté de l'homme. »¹ De ce fait, notre âme est immédiatement concernée par le problème moral, celui du bien et du mal, de ce qu'il faut faire à l'égard des autres et de soi-même et de ce qu'il faut éviter ou condamner. Cette loi intérieure, c'est la loi de la conscience morale. Elle s'impose à l'homme comme une instance à la fois intérieure à lui-même et qui le transcende.

La structure sacramentelle

Pour interpréter la relation entre l'âme et le corps, Jean Clémence sj, s'inspirant de l'anthropologie d'Augustin, parlait de la structure « sacramentelle » de l'homme.² Le plan matériel est l'expression, la manifestation, le symbole ontologique, le « sacrement » du plan spirituel ; et celui-ci est le sens profond, la valeur intime, le secret de celui-là. Dans l'être humain, le corps est en quelque sorte le sacrement de l'âme. Tout ce qu'il vit, exprime et manifeste a été pensé et voulu par son âme. Il est le signe constant de l'âme, et en quelque sorte l'extension de celle-ci. Réciproquement, il est pour l'âme un signe efficace, c'est-à-dire qu'il lui permet de vouloir et d'agir, bref d'exister concrètement.

La tradition philosophique générale, reprise par la théologie scolastique, a retenu la dualité du corps et de l'âme. Mais la tradition biblique a aussi retenu une analyse en trois termes, telle qu'elle est attestée par la salutation de Paul à la fin de la première épître aux Thessaloniens : « Que le Dieu de paix lui-même vous sanctifie totalement, et que votre esprit, votre âme et votre corps soient parfaitement gardés pour être irréprochables lors de la venue de notre Seigneur Jésus Christ » (I Th 5,23). Cette trilogie sera reprise par la tradition des Pères de l'Église. L'esprit n'est pas compris ici comme un troisième composant de l'être humain. Il s'agit de la relation d'amitié de Dieu avec l'homme justifié par la grâce et en qui réside déjà l'Esprit de Dieu. L'âme et le corps se limitent à dire la nature intrinsèque de l'homme. L'esprit exprime la relation de celui-ci avec son Créateur.

L'incarnation, pédagogie de Dieu

Tout l'Ancien Testament nous assure que nul ne peut voir Dieu sans mourir. Par son incarnation, le Verbe de Dieu, invisible par nature, a choisi alors de se faire voir en rejoignant notre condition de créature. Il s'est fait homme corporel et visible. Cette initiative d'amour gratuite a pour but d'établir une communication immédiate et facile d'accès entre Dieu et l'homme.

L'incarnation est la grande pédagogie de Dieu, qui vient s'adresser à nous à travers le mystère de son corps visible, pour nous préparer à recevoir et à communier avec son Esprit divin. Nous le savons par la demande de Philippe : « Montre-nous le Père et cela nous suffit » et la réponse attristée de Jésus : « Je suis avec vous depuis si longtemps, et cependant Philippe, tu ne m'as pas reconnu. *Qui m'a vu, a vu le Père* » (Jn 14,8-9). Jésus est en effet « l'image du Dieu invisible » (Col 1,15), image bien visible, qui se développe à travers la totalité d'une existence humaine.

Invisible

Jésus, premier sacrement

« Tous ont vu le Père dans le Fils. La réalité invisible du Fils, c'est le Père, La réalité visible du Père, c'est le Fils. »
Irénee de Lyon

Cette parole impressionnante sera glorieusement ainsi par Irénée de Lyon : le Fils est la visibilité du Père et le Père l'invisibilité du Fils.³ Car l'invisibilité du Fils, ce n'est pas seulement son âme humaine, mais la relation personnelle qui unit le Fils au Père. Dans le Fils, nous connaissons le Père, car nous l'avons vu. La pédagogie divine dans l'incarnation du Fils est de nous entraîner vers le face-à-face divin avec le Père. Comme le dit encore Irénée : « Car telle est la raison pour laquelle le Verbe s'est fait homme, et le Fils de Dieu Fils de l'homme : c'est pour que l'homme, en se mélangeant au Verbe et recevant ainsi la filiation adoptive, devienne Fils de Dieu. »⁴

Conformément à notre nature corporelle, cette « accoutumance » mutuelle entre Dieu et l'homme dans le Christ demande du temps, un temps bien nécessaire à nous autres humains pour nous accoutumer à obéir à Dieu, à suivre le Verbe, à saisir Dieu et la gloire du Père, à porter Dieu et l'Esprit de Dieu et à manger et boire le Verbe de Dieu. Mais notre auteur, dans la jeunesse joyeuse de sa foi, n'hésite pas à attribuer la même accoutumance au Verbe incarné lui-même : « Dieu s'accoutume à habiter dans l'homme selon le bon plaisir du Père. »⁵ « Dès le principe, en effet, le Verbe de Dieu s'était accoutumé à monter et à descendre, pour le salut de ceux qui étaient molestés. »⁶ La pédagogie divine se sert du visible pour faire entrer l'homme dans le mystère invisible du Père.

Jésus, signe visible

En d'autres termes, le Fils de Dieu se fait le premier *sacrement* de Dieu auprès des hommes. Il est un signe visible et efficace de la présence et de l'action de Dieu envers l'homme. Il est la Parole même de Dieu, manifestée dans un être sensible et devenue parole humaine. Le Verbe donne à sa chair le pouvoir de sanctifier et de diviniser. Il est à la fois signe et « cause du salut éternel pour tous ceux qui lui obéissent » (He 5,9). En lui la volonté salvifique du Père est manifestée par « l'apparition de l'humanité et de la bonté de notre sauveur » (Tt 3,4).

Devenu homme comme chacun d'entre nous, le Fils se sert de la visibilité humaine pour nous faire participer à sa vie divine et invisible. Il entre en dialogue avec les hommes, il leur dévoile en termes humains sa propre mission, il se sert de toutes les possibilités de son corps pour nous communiquer ce qu'il est.

Jésus se sert ainsi de son regard pour faire une déclaration solennelle (Mc 10,23; 27) et au besoin une sainte colère (Lc 20,17), mais le plus souvent il s'agit d'un regard d'amour. Jésus « fixe son regard » sur Simon qu'il veut appeler Pierre (Jn 1,42), avant de le poser à nouveau sur le même Pierre qui vient de le renier (Lc 22,61). En réponse à la déclaration du jeune homme riche, « Jésus le regarda et se prit à l'aimer » (Mc 10,21). Devant la mort de Lazare, Jésus se trouble et pleure (Jn 11,33-35). Il se laisse aussi toucher par les foules qui demandent leur guérison (Mt 14,36; Mc 6,56; Lc 6,19) et il prend l'initiative de toucher lui-même le malade, même quand il s'agit d'un lépreux (Mt 8,3).

Le geste de toucher engage un contact physique (Mc 7,33) qui est source de salut. Au début du III^e siècle, Tertullien écrira : « La chair est la charnière du salut. »⁷ Et l'écrivain Françoise Mallet-Joris lui répondra, à dix-huit siècles de

distance, en évoquant les sacrements comme « un lien charnel avec Dieu ». ⁸ Car le propre d'un sacrement est d'agir d'homme à homme.

Cette idée, déjà présente chez saint Augustin, reprise par saint Thomas d'Aquin et par Luther, se trouve exprimée en termes nouveaux par Yves de Montcheuil en 1942 : « Peut-être faut-il recourir ici à l'idée traditionnelle qui nous montre dans le Christ le premier sacrement, le grand sacrement dont les autres ne sont que des prolongations et des participations. Par sa seule existence, le Christ est le Symbole, le signe efficace de la divinisation de l'humanité. Signe, parce que son humanité visible est le témoignage, exprimé en termes intelligibles pour nous, de l'amour de Dieu, de son pardon, de sa volonté de nous élever jusqu'à lui. Signe efficace, parce que c'est en vertu de cette union que la grâce se répand chez tous les autres hommes. Ils n'ont plus qu'à se laisser faire. Aussi toute mésintelligence de l'incarnation entraîne-t-elle une mésintelligence du sacrement. » ⁹

S'il en est ainsi, nous pouvons considérer que tous les actes de la vie du Christ sont les sacrements originels de notre salut. Pensons à sa Parole qui se fait entendre de nous, à ses miracles qui guérissent et qui sauvent, aux repas qu'il partage avec ses frères les hommes, jusqu'à l'eucharistie où il se fait le maître de maison en même temps que notre nourriture et notre boisson, enfin et surtout à sa passion subie avec amour, et à sa mort endurée en don de lui-même à son Père et pour ses frères, et bien entendu aussi à sa résurrection. Saint Jérôme le disait avec une grande simplicité : « Tout ce qu'a fait Jésus, ce sont des sacrements. [...] Le Sauveur, qu'il marche, qu'il s'assoie, qu'il mange, qu'il dorme, ce sont nos sacrements. » ¹⁰

Plus récemment, Yves de Montcheuil a vu dans le sacrifice de la Croix le sacrement du sacrifice de toute l'humanité au cours des âges, c'est-à-dire du Christ total. Par le terme de sacrifice, il faut entendre le don de soi et l'acte d'amour préférentiel pour Dieu et pour les autres, qui nous fait passer en Dieu. Grâce au sacrifice de la Croix, toute l'humanité, devenue le corps du Christ, peut accomplir son passage en Dieu dans l'amour. La Croix est le sacrement fondateur de l'entrée de toute l'humanité dans le mystère de Dieu. À leur tour, la résurrection et l'ascension sont les sacrements de notre propre résurrection en Dieu.

L'Église, matrice des sacrements

Qu'en est-il de l'Église, elle aussi à la fois visible et invisible ? Au cours de l'histoire, on a parfois cherché à séparer ses deux aspects, soit par une attention excessive à l'institution, soit par le désir de ne considérer comme appartenant à l'Église que les saints vivant en amitié avec Dieu, ce qui est de l'ordre du pur invisible. Le concile Vatican II a toutefois rappelé leur unité et solidarité.

« Le Christ, unique Médiateur, crée continuellement et soutient sur la terre, comme un tout visible, son Église sainte, communauté de foi, d'espérance et de charité par laquelle il répand, à l'intention de tous, la vérité et la grâce. Cette société organisée hiérarchiquement, d'une part, et le Corps mystique, d'autre part, l'assemblée discernable aux yeux et la communauté spirituelle, l'Église terrestre et l'Église enrichie des biens célestes, ne doivent pas être considérées comme deux choses. Elles constituent au contraire une seule réalité complexe, faite d'un double élément humain et divin. C'est pourquoi, en vertu d'une analogie qui n'est pas sans valeur, on la compare au mystère du Verbe incarné. Tout comme en effet la nature prise par le Verbe divin est à son service comme un organe vivant de

Invisible

Jésus, premier sacrement

salut qui lui est indissolublement uni, de même le tout social que constitue l'Église est au service de l'Esprit du Christ qui lui donne la vie, en vue de la croissance du corps (cf. Ep 4,16). »¹¹

Ce texte souligne la parenté de structure entre le Christ et l'Église. Cette unité du visible et de l'invisible, et la mise du visible au service de l'invisible sont ce qui permet à l'Église d'être à son tour sacrement de Dieu et sacrement du Christ. Si le Christ est le sacrement *fondateur* et le *fondement* de l'Église et de son œuvre de salut, l'Église n'est qu'un *sacrement fondé*. Elle est le premier fruit du don de Dieu. Elle est bien *signe* de la grâce, mais elle n'en est pas cause au sens originel du terme. Elle est une *cause* seconde ou instrumentale.

Chaque sacrement est à sa manière un mémorial des gestes sauveurs du Christ, de sa passion et de sa résurrection.

Si cette différence capitale entre la personne du Christ et l'Église est bien respectée, cette dernière peut être appelée sacrement du salut pour l'humanité, c'est-à-dire la matrice où prennent force tous les sacrements de l'Église, traduction institutionnelle des gestes sauveurs du Christ. Le symbolisme sacramentel diffracte, comme les couleurs d'un prisme, le mystère du Christ en fonction des différents besoins de notre existence : il nous donne la vie de Dieu par le baptême, il nous comble de l'Esprit par la confirmation, il nous

nourrit du corps et du sang du Christ par l'eucharistie, il nous pardonne nos péchés, il nous reconforte dans la maladie grave par l'onction. Et si l'eucharistie est le mémorial par excellence du mystère pascal, chaque sacrement est à sa manière un mémorial des gestes sauveurs du Christ, de sa passion et de sa résurrection.

Saint Thomas disait : « Un sacrement est le signe commémorant ce qui a précédé, c'est-à-dire la passion du Christ, le signe démonstratif de ce qu'opère en nous la passion du Christ, c'est-à-dire la grâce, et le présage de la gloire future. »¹² Chaque sacrement joue sur le triple registre du passé, du présent et de l'avenir. Et chaque fois que nous célébrons, nous attendons le retour du Seigneur, l'achèvement suprême. La distinction entre le visible et l'invisible sera alors dépassée, tout ce qui est encore caché sera manifesté. La gloire de Dieu pour les « hommes vivants » enveloppera tout de sa lumière. ■

¹ **Edith Stein**, « La structure ontique de la personne humaine », in *De la personne*, Paris, Cerf 1992, p. 42.

² **Jean Clémence**, « Saint Augustin et le péché originel », in *Nouvelle revue théologique*, n° 70 (1948), p. 735.

³ **Irénée de Lyon**, *Contre les hérésies*, IV, 6,6, trad. A. Rousseau, Paris, Cerf 1984, p. 421.

⁴ *Ibid.* III, 19,1, p. 368.

⁵ *Ibid.* III, 20,2, p. 373.

⁶ *Ibid.* IV, 12,4, p. 441.

⁷ **Tertullien**, *De la résurrection de la chair*, ch. VIII.

⁸ **Françoise Mallet-Joris**, *La maison de papier*, Paris, Grasset 1972, p. 217.

⁹ **Yves de Montcheuil**, *Mélanges théologiques*, Paris, Aubier 1946, p. 91.

¹⁰ *Anecdota Maredsoliana*, III,2, p. 335.

¹¹ **Paul VI**, *Lumen Gentium*, 1964, n° 8.

¹² **Saint Thomas d'Aquin**, *Somme théologique*, IIIa, Q. 60, a. 3 corp.

Invisible

L'hébreu, langue initiatique

Élisabeth Smadja, Paris

RELIGIONS

La souplesse unique de l'alphabet hébraïque biblique en fait une porte d'entrée sur le mystère de la création, comme le souligne la tradition de la Kabbale. En jouant avec les sonorités, en construisant et déconstruisant des mots, un dialogue avec Dieu peut s'amorcer. Présentation d'une approche basée sur l'intuition et l'interprétation plus que sur la science.

Originellement juive orthodoxe, Élisabeth Smadja s'est convertie au catholicisme. Elle ne cesse depuis de revisiter les liens entre les deux religions. Elle a publié plusieurs ouvrages allant dans ce sens, dont *Prier avec le Cantique des cantiques* (Salvator 2015). Son dernier livre, *Prier le Verbe* (Paris, Médiaspaul 2017, 160 p.), propose un parcours méditatif à travers l'alphabet hébraïque.

« Au commencement était le Verbe et le Verbe était avec Dieu... Il était au commencement avec Dieu, tout fut par lui et sans lui, rien ne fut » (Prologue de l'évangile de saint Jean). Pour le monde chrétien, le Verbe est la deuxième Personne de la Trinité Une, Jésus de Nazareth, Fils de l'Homme et Fils de Dieu. Il est la Parole vivante et créatrice de Dieu. Une parole à entendre, à transmettre, à écrire, à scruter et à « manger », jusqu'à l'incarner, jusqu'à ce qu'elle devienne notre chair et notre sang, à l'instar de Jésus Christ : « Et le Verbe s'est fait chair et il a habité parmi nous » (Jn 1,14).

Merveilleux travail d'alchimiste qui fait de chaque homme, devenu corps du Christ, un fils du Père, une « chair-annonce » ressuscitée. Le mot hébreu *basar*, qui signifie chair, vocalisé *béssor* (c'est-à-dire prononcé avec les voyelles, « é » et « o ») signifie annonce.

Une langue du passage

« Et le Verbe était avec Dieu » (Jn 1). Dans Zohar, le livre de la splendeur, œuvre maîtresse de la Kabbale, il est écrit que les lettres de l'alphabet hébraïque préexistaient à la création du monde. Dieu jouait avec elles et les contemplait. Elles faisaient son délice et sa joie. Lorsqu'il se décida à créer le monde, elles vinrent se présenter à lui de la dernière à la première, chacune plaçant sa cause, pour avoir l'honneur de commencer la création. Mais toutes furent renvoyées, jusqu'à la lettre *Bèt* qui fut choisie parce qu'elle initiait le mot *berakha*, bénédiction, et que c'est par amour que le monde fut créé.

Chacune des lettres de cet alphabet véhicule une énergie divine particulière ; assemblée à d'autres, elles forment ensemble des mots qui donnent un corps matériel à cette énergie. Elles sont le visible de l'Invisible. À l'instar de Dieu, l'homme, fait à son image et à sa ressemblance (Gn 1,5), crée lui aussi par sa parole. Selon les mots que nous employons, nous générons de la lumière ou de l'obscurité.

Le livre qui raconte la création du monde, l'appel de Dieu à Abraham, l'Alliance entre Dieu et Israël et cette espérance universelle d'une ère messianique pour le salut de tous les hommes, est écrit en hébreu et s'appelle la Bible. Israël depuis est appelé « le peuple du Livre ». Cependant le rabbin et philosophe Marc Alain Ouaknin souligne que « le peuple juif n'est pas le « peuple du livre » mais le « peuple de l'interprétation du livre » selon une idée fondamentale énoncée par les maîtres du Talmud ». ¹ En effet, la Tradition des sages

Invisible

L'hébreu, langue initiatique

d'Israël enseigne que deux Torah furent données à Moïse sur le mont Sinaï, la Torah écrite, le Pentateuque, et la Torah orale, les clés interprétatives (Midrash Rabba). Après la destruction du second Temple, de crainte qu'elle ne se perde, la Torah orale sera mise par écrit, donnant naissance au Talmud et aux ouvrages de la Kabbale.

La langue hébraïque se dit *l'ivrit* en hébreu. Ce mot vient du verbe *avar*, passer, traverser, qui vocalisé *iber* signifie féconder et *oubar* embryon. Cette langue nous invite à nous mettre en route, à laisser derrière nous le passé et le connu pour nous laisser ensemer par l'écoute d'une parole autre que la nôtre et nous mettre au monde. Le premier homme identifié comme un *ivri*, un Hébreu, c'est notre père Abraham (Gn 14,13). Celui-là même qui est passé de l'autre côté du fleuve pour répondre à l'appel de Celui qui lui a demandé de tout quitter pour le suivre. L'hébreu est la langue du passage, une langue initiatique qui nous mène au cœur de notre être pour y rencontrer Dieu et cheminer avec lui.

**Dieu jouait avec les lettres et les contem-
plait. Elles faisaient son délice et sa joie.
Lorsqu'il se décida à créer le monde, elles
vinrent se présenter à lui.**

L'alphabet hébraïque est composé de vingt-deux lettres qui sont toutes des consonnes. Chacun des noms de ces lettres a une signification qui ouvre à un champ symbolique de compréhension.

Il n'en est pas de même pour nos alphabets où le nom de la lettre est juste un son : le son « a » pour la lettre A, le son « b » pour la lettre B, etc.

La maison Bèt בֵּת

Prenons pour exemple la lettre *Bèt*, la deuxième de l'alphabet hébraïque. Son nom signifie maison. Le tracé de cette lettre est un carré ou un rectangle et exprime l'idée d'une habitation, d'un foyer, d'une vie de couple, d'une intimité. Toute la création est la maison de l'*Aleph* (le Père, le Créateur) et chacun d'entre nous est appelé à être sa demeure. Notre corps en Christ est devenu Temple, c'est-à-dire le lieu où il réside et nous parle dans le souffle de l'Esprit.



Bèt s'écrit avec trois lettres, *bèt*, *yod* et *tav*. Avec deux d'entre elles, nous pouvons composer le mot *bat*, fille. La création tout entière est fille du Père et porte à l'intérieur d'elle, comme en une matrice, la lettre *yod*, la semence divine, le Messie rédempteur à mettre au monde. En Israël, peuple de Dieu, il est né dans l'Histoire et en chacun d'entre nous ; il a également à être mis au monde et à croître, jusqu'à ce que ce ne soit plus nous qui vivions, mais lui, en nous.

C'est cette lettre qui a eu l'honneur de commencer l'écriture du premier livre de la Torah, la Genèse, qui s'ouvre sur le mot *béréchit*, au commencement. Elle fut choisie parce qu'elle initie le mot *berakha*, bénédiction, car c'est pour la bénédiction que le monde fut créé. Dieu bénit toute la création pour qu'elle porte du fruit et se multiplie ; cette dernière le bénit à son tour en éclatant en chants de louange et action de grâces.

Toute la terre et ses habitants sont à la fois sources, dispensateurs et réceptacles de la bénédiction divine. Nous sommes tous bénis et appelés à bénir par nos pensées, nos paroles et nos actions.

Le mot bénédiction est construit sur le mot *berekh*, genou. On peut donc relier la bénédiction à l'agenouillement, à un consentement et une allégeance, pleine et entière à son roi ou son seigneur. Celui de l'homme face à son Créateur, celui d'Israël au mont Sinai, celui de Marie, celui du Christ sur le bois de la croix.

Des lettres et des nombres

Chacune de ses lettres est également un nombre et a de ce fait « un poids sémantique ». La *guématria* est un procédé de lecture fait à partir de l'addition de la valeur numérique des lettres qui composent un mot. On le rapproche ensuite d'autres qui ont la même valeur, afin d'observer en quoi cette correspondance fait sens pour d'autres niveaux de compréhension.

Dans cette phrase de Jean, par exemple, « De même que le serpent de bronze fut élevé par Moïse dans le désert, ainsi faut-il que le fils de l'Homme soit élevé, afin que tout homme qui croit obtienne par lui la vie éternelle » (Jn 3,14), les mots *na'hach* (noun 50, 'hèt 8, *shin* 300: serpent) et *mashia'h* (mèm 40, *shin* 300, *yod* 10, 'hèt 8: messie-Christ), ont la même *guématria* 358. Cette découverte qui assoit les paroles du Christ dans l'histoire de son peuple nous aide à saisir le mystère de la Croix glorieuse.

Les mots hébreux sont construits pour la plupart sur une racine composée de trois consonnes qui, placées dans un ordre précis, en constituent le « radical ». Ces lettres peuvent permuter entre elles et former ainsi un mot différent. La racine permutée *sh l m* du mot *Shalom* donnera *m sh l*, qui écrira le mot *mashal* qui signifie maîtriser, dominer. Il nous est loisible également de couper cette

racine en deux, lisant alors *lé shem*, vers le nom, ou *lé sham*, vers là-bas.

Les voyelles ne faisant pas partie de la racine, le lecteur peut aussi vocaliser le mot différemment. Cette absence supprime l'exclusivité d'un sens. Pour exemple, le mot paix, *shalom*, s'écrira uniquement avec les consonnes *sh l m*. Si nous le vocalisons différemment, avec un e et un i, en lieu et place du a et du o, nous lisons le mot *shilem*, payer. C'est le contexte de la phrase qui guide notre choix.

Réappropriation personnelle

Il est juste de penser que ce sont les particularités uniques de la langue hébraïque qui ont permis aux maîtres d'Israël d'ouvrir le texte biblique à une pluralité de sens. Il est loisible cependant, à chacun d'entre nous, en s'appuyant sur les singularités de cette langue qu'on appelle sainte, de dialoguer avec la Parole de Dieu d'une manière personnelle et intime.

En déconstruisant ainsi les mots, nous les sortons de la routine du trop entendu, nous les mettons en mouvement. Dans le même temps, bousculés, travaillés de l'intérieur par l'afflux de ces nouveaux sens, nous nous mettons en marche dans Celui qui est le chemin et qui fait toute chose nouvelle; celui qui est « l'Alpha et l'Omega » (Ap 22,13), autrement dit, en hébreu, *l'aleph* et le *tav*, noms de la première et de la dernière lettre de cet alphabet. D'où l'intérêt certain de se plonger dans son étude. ■

¹ Marc Alain Ouaknin, *Tsimtsoum. Introduction à la méditation hébraïque*, Paris, Albin Michel 1992, p. 90.

Invisible

L'intelligence du vivant

Entretien avec l'anthropologue

Jeremy Narby

Lucienne Bittar, Genève
rédactrice en chef

SOCIÉTÉ

Rencontrer Jeremy Narby, c'est interroger nos concepts occidentaux relatifs aux mondes du visible et de l'invisible. Cet anthropologue canadien a longuement vécu parmi les peuples indigènes d'Amazonie. Leurs échanges l'ont conduit à revoir l'idée du vivant et à étudier *l'Intelligence dans la nature*.¹

Lucienne Bittar: La vision occidentale commune du monde est hiérarchisée: un créateur (quand on est croyant) invisible ou Esprit, les humains et le reste des créatures. Quelle est celle des Asháninka du Pérou ?

Jeremy Narby: «Essayer de comprendre une culture amazonienne à partir de notre culture européenne, c'est comme essayer de comprendre la vie marine alors qu'on est sur la terre ferme. C'est difficile d'être à la fois mouillé et sec.

» Le mot *esprit*, en Occident, vient du latin *spiritus*, le souffle de Dieu, un dieu

monothéiste. Nos dictionnaires reprennent cette étymologie lorsqu'ils parlent d'un être *immatériel*, d'une *partie incorporelle*. Pour les Asháninka, les plantes, les animaux, tous les êtres de la forêt sont animés par des entités invisibles, qu'ils appellent *maninkari* - c'est-à-dire «ceux qui sont cachés» (et non pas ceux qui sont immatériels). Les *maninkari* semblent faire partie intégrale des organismes vivants puisque quand ils quittent un organisme, celui-ci devient un cadavre; ils font la différence entre la vie et la mort. Mais y a-t-il pour autant immatérialité de cette entité au sens où nous le comprenons en Occident? Les Asháninka n'insistent pas sur cette question, car ils ont des catégories moins strictes que nous, qui divisons le monde entre le bien et le mal, le dehors et le dedans, le matériel et l'immatériel... Du point de vue amazonien, la mère du tabac, par exemple, est une entité qui est à la fois associée à chaque plante de tabac, et qui plane au-dessus de l'ensemble des plantes de tabac. »

Il existerait donc un monde tout proche de nous qui échapperait à notre regard et qui sous-tendrait celui qui nous est visible ?

«Du point de vue amazonien, oui. Et qui le détermine même! Pour les peuples indigènes, ce ne sont pas là des croyances, mais des réalités concrètes. Ainsi, lorsque nous traduisons *maninkari* par esprit, nous nous contentons de plaquer notre grille de lecture sur leur réalité. Mais les Asháninka ne se préoccupent pas de distinguer le matériel et l'immatériel, mais plutôt le visible et l'invisible. Ce sont finalement des dualistes comme nous, même si leurs catégories sont moins étanches que les nôtres puisque l'invisibilité telle qu'ils la conçoivent est relative.

» Un chaman est quelqu'un qui peut percevoir ce qui est normalement invisible. Grâce à des plantes qui font voir, il se met en «état modifié de conscience» et perçoit la vraie réalité, invisible pour

Jeremy Narby a écrit plusieurs livres traitant des systèmes de connaissance indigènes et de leur acquisition, dont *Le Serpent cosmique. L'ADN et les origines du savoir* (1995). Depuis 1989, il est mandaté par l'ONG suisse Nouvelle Planète pour défendre les peuples indigènes amazoniens.



Asháninka, municipalité de Marechal Taumaturgo, État de l'Acre, 11 avril 2004
© Agência Brasil

les autres. Il entre en contact avec les *maninkari*, qui sont des êtres comme nous et qui habitent dans les plantes et les animaux. D'ailleurs les Asháninka appellent également les *maninkari* <*asháninka*>, ce qui est leur mot pour eux-mêmes et signifie <nos gens> ou <nos parents>.»

Y a-t-il d'autres façons d'accéder au monde invisible que l'ingestion de « plantes qui font voir » ? Ou est-ce que cela reste réservé aux chamans d'Amazonie, une élite en quelque sorte ?

« Il est vrai que l'Amazonie occidentale est un haut lieu de la biodiversité et que son chamanisme traditionnel met l'accent sur les nombreuses plantes hallucinogènes de la région. Mais il existe des approches plus subtiles. Les plantes hallucinogènes permettent d'accéder au monde invisible rapidement, de prendre en quelque sorte un raccourci vers la connaissance, et elles ne nécessitent pas forcément un grand talent de la part du voyant (même si le faire sans être accompagné est dangereux). Mais

dans la pratique indigène amazonienne, une autre façon de connaître l'entité qui anime une plante consiste à s'endormir à côté de cette dernière et de noter comment elle se manifeste dans le sommeil.

» Du point de vue amazonien, on peut aussi accéder au monde invisible sans recourir aux plantes, en passant par les rêves par exemple. Dans le village asháninka où j'habitais, les villageois passaient la première heure de l'aube à se raconter les rêves qu'ils venaient d'avoir. »

La science a longtemps considéré les plantes et les animaux comme des êtres sans intelligence, voire même comme des machines avec Descartes. Mais les recherches scientifiques ne cessent de faire reculer la frontière entre les humains et les animaux. Des biologistes parlent aussi de l'intelligence des plantes, des cellules ou même des protéines. Ces approches rejoignent, selon vous, celles des Asháninka et

Invisible

L'intelligence du vivant

Entretien avec l'anthropologue

Jeremy Narby

signifient que le monde des plantes, des animaux - du vivant - est un monde de communicants, et que nous pouvons, nous autres humains, entrer en relation avec lui. D'où votre dernier essai, *Intelligence dans la nature. Que mettez-vous sous le terme d'intelligence* ?

« C'est un mot problématique ; il a été lui aussi conceptualisé dans notre culture judéo-chrétienne et rationaliste. Il vient du latin *interlegere*, « choisir entre », et véhicule cette obsession de l'humain pour son exceptionnalisme et sa suprématie sur le reste du vivant. Pendant de longs siècles, les penseurs européens ont affirmé que l'intelligence était le propre de l'homme. Notre trésor en quelque sorte. Les experts et les philosophes ont longuement débattu autour de ce concept, au point qu'il existe plus de 70 définitions de l'intelligence.² Et la grande majorité d'entre elles sont en termes exclusivement humains et ne s'appliquent pas aux autres espèces.

» J'ai mieux compris le problème lors de ma rencontre avec le biologiste japonais Toshiyuki Nakagaki. Il a découvert que les myxomycètes, des moisissures visqueuses unicellulaires, sont capables de se repérer dans un labyrinthe et de trouver le chemin le plus court pour accéder à la nourriture. Lorsqu'il a publié ses résultats en 2002 dans la revue *Nature*, utilisant le terme *intelligence* pour décrire ce comportement, les commentateurs occidentaux ont questionné l'utilisation de ce mot : la moisissure solutionne le labyrinthe, mais on ne pourrait pas appeler cela de l'intelligence. Soit. Mais alors on est face à un vide conceptuel. Si les mots, qui ont un sens strict, ne correspondent plus à la réalité, il faut en trouver de nouveaux. Les Japonais, qui viennent d'une culture shintoïste-animiste, parlent de *chi-sei*, que l'on peut traduire par « capacité de savoir ». Pour eux, il n'y a pas de problème de considérer que même les unicellulaires peuvent avoir une capacité de savoir, et donc de choisir. »

Vous parlez de choix. Comment distinguer l'intention de l'instinct ?

« Le mot *instinct* a souvent été utilisé pour « expliquer » les capacités animales qu'on ne savait pas expliquer. Maintenant, il est utilisé avec plus de retenue. Le fait est que de nombreux comportements animaliers sont complexes et demandent des prises de décisions plutôt



que des «instincts». D'ailleurs, il a été démontré que même des petits invertébrés comme les abeilles sont capables de penser et de gérer des concepts abstraits.

» Pour ma part, j'ai voulu étudier *l'intelligence dans la nature*. Je vous ai dit combien le mot *intelligence* est problématique, mais le mot *nature* l'est autant. On le comprend souvent en Occident comme «tout ce qui n'est pas humain». Un tel concept n'existe pas en Amazonie, puisque les humains et les autres êtres vivants sont considérés comme des «personnes». Cela veut dire que si l'on est strict avec les mots, *intelligence dans la nature* est une contradiction dans les termes, puisque *intelligence* exclut les non-humains et *nature* exclut les humains ! »

Au final ce que la plupart des civilisations cherchent, que l'on parle des chamans amazoniens ou des philosophes de l'Antiquité, ce sont des clefs pour voir au-delà du visible. Les scientifiques aussi tentent de dévoiler l'invisible. D'où votre intérêt pour leur travail ?

« Oui, je trouve que les chamans et les scientifiques qui s'intéressent à l'invisible sont en quelque sorte des collègues. Ils ont beaucoup à se dire. D'ailleurs, les Indiens d'Amazonie parlent de l'invisible comme d'une expérience et non pas d'une croyance. »

Si nous autres Occidentaux intégrions la conception du monde des Indiens d'Amazonie, qu'est-ce que cela changerait ?

« Cela aurait des implications énormes ! Nous ne considérerions plus les plantes et les animaux comme des objets, mais comme des membres de notre famille envers qui étendre notre solidarité. Au niveau des analyses, nous commençons à nous y retrouver, mais au niveau de la pratique, c'est beaucoup plus dur, car cela remet en cause notre façon de

nous nourrir, la place que nous laissons aux autres espèces, nos écologies, nos économies... Ce qui à l'ordre du jour est véritablement immense. » ■

Les mélodies des Asháninka

La musique est un outil privilégié utilisé par les Indiens d'Amazonie pour entrer en connexion avec le monde invisible. Explications de Jeremy Narby.

« La musique, c'est immatériel et c'est invisible, et en même temps, cela a un effet réel. C'est sans doute pour cela qu'elle est au centre de la démarche chamannique. Les chamans rapportent que lorsqu'ils vont explorer le monde invisible, ils se mettent dans un état de conscience qui leur permet de voir les entités qui animent chaque espèce vivante. Ces entités sont constituées de savoir et d'une mélodie propre à chacune. En leur prêtant attention, en découvrant leurs mélodies, les chamans entrent en lien avec elles. Ainsi, par exemple, la plante de tabac est animée par la mère de tabac, et celle-ci a sa propre mélodie. Nous aussi, humains, nous pouvons émettre des sons. La mélodie, c'est l'interface entre ces entités invisibles et nous. C'est notre langage commun en quelque sorte.

» Le chaman qui a entendu la mélodie d'une entité et qui a chanté avec elle, peut la convoquer en chantant et voir les choses de son point de vue. C'est pourquoi un chaman est estimé pour les mélodies qu'il connaît. Il peut aussi mettre des paroles sur les mélodies. Ces paroles sont souvent ambiguës - et souvent les non-chamans ne les comprennent pas - puisque les entités elles-mêmes sont ambiguës ; elles peuvent vous apprendre quelque chose ou vous botter les fesses. »

¹ **Jeremy Narby**, *Intelligence dans la nature. En quête du savoir*, Paris, Buchet Chastel 2005, 292 p.

² **Shane Legg et Marcus Hutter**, « A Collection of Definitions of Intelligence », in *Proceedings of the 2007 conference on Advances in Artificial General Intelligence: Concepts, Architectures and Algorithms*, juin 2007, pp. 17-24.

Invisible

Du sacré au séculier

Céline Fossati, Begnins
journaliste *choisir*

TROMPE-L'ŒIL

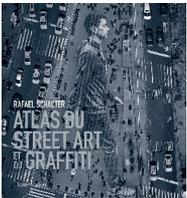
L'anecdote raconte que Zeuxis (peintre grec né en 464 av. J.-C.) avait peint des raisins sur lesquels s'étaient jetés des oiseaux, trompés par l'exécution parfaite. Un récit parmi d'autres qui indique que la peinture a longtemps cherché à représenter son modèle le plus fidèlement possible. L'art consistait à magnifier la beauté et la grandeur de son sujet, comme le démontre l'époustouflante fresque en trompe-l'œil qui orne le plafond de la nef de l'Église Saint-Ignace de Loyola à Rome (p. 37). Elle fut réalisée en 1685 par le peintre jésuite Andrea Pozzo, qui mit ainsi en pratique ses théories sur la perspective. Elle représente saint Ignace accueilli par le Christ et la Vierge Marie.

Le trompe-l'œil s'est depuis extrait du cadre rigide des édifices et des tableaux, comme l'évoque avec humour le jeune garçon *Fuyant la critique* du Père Borrell del Caso, peintre, aquarelliste et graveur catalan du XIX^e siècle (p. 38). Les murs de nos cités en sont les nouveaux écrans, mêlant la réalité que voulaient tant représenter les anciens à l'art contemporain (p. 39).

De l'art à la rue

Le street art - ou art urbain en français - est un mouvement qui prend racine aux États-Unis au milieu du XX^e siècle et qui s'est rapidement répandu dans le monde. « Pendant presque un demi-siècle, des *teenagers* dégourdis ont signifié hardiment leur identité en « marquant » leur territoire sur un mur avec un crayon, de la craie, un marqueur ou une bombe de peinture », relève John Fekner, dans la préface de *l'Atlas du Street Art et du Graffiti* qui présente 113 artistes de 25 pays, véritable panorama mondial de cette forme d'art contemporain, populaire et urbain. De la marque indélébile plaquée sur les murs, on est passé à une déclinaison éphémère, tels les tags en ruban adhésif de l'Australien Buff Diss (p. 39), ou à des gestes revendicateurs, telles les images géantes du photographe français JR (auteur de la couverture de *l'Atlas*) ou les peintures sur le mur de Berlin (p. 40).

Quand on évoque l'art urbain, certaines images s'imposent, comme les graffitis de l'Américain Keith Haring qui, à ses débuts dans les années 80, dessinait ses célèbres personnages à la craie blanche sur des panneaux publicitaires noirs du métro. Ou, plus contemporaines, celles du graffeur anglais Banksy, un artiste dont on ne connaît pas l'identité, qui a marqué de son empreinte en 2005 la barrière de séparation israélo-palestiniennne en Cisjordanie (p. 40). Du trompe-l'œil à la politique, il n'y a qu'un trait que les jeunes artistes n'hésitent plus à franchir. ■



Rafael Schacter
*Atlas du street art
et du graffiti*

Nouvelle édition mise
à jour, Paris,
Flammarion 2017,
400 p.

p. 37 - *Triumph of St Ignatius of Loyola* ©
Wikimedia Commons, Marie-Lan Nguyen

p. 38 - *Escaping Criticism* © Wikimedia
Commons, Collection Banco de España,
Madrid

p. 39 - *Penang, en Malaisie* © CPhoto,
Uwe Aranas

p. 39 - Buff Diss © Flammarion/Buff Diss

p. 40 - Banksy © Wikimedia Commons

p. 40 - Mur de Berlin 2012 © Lucienne Bittar









Invisible

Représenter l'irreprésentable

Geneviève Nevejan, Paris
historienne d'art et journaliste

ARTS

« Dignité immense de la grandeur divine, indignité des moyens de représentation » : par ce dualisme fondamental, l'historien contemporain Alain Besançon exprime le problème crucial de la figuration du sacré, soit représenter l'irreprésentable. Pour autant, le christianisme, à la différence du judaïsme et de l'Islam, se donnera la liberté, certes « conditionnée », d'incarner son dieu et ses croyances, cela pendant plus de deux millénaires.

« Tu ne te feras point d'image taillée, ni de représentation quelconque des choses qui sont en haut dans les cieux », est-il écrit dans l'*Exode* (Ex 20,4), injonction que réitère d'ailleurs la Torah : « Tu ne te feras point d'idole, ni une image quelconque de ce qui est en haut dans le ciel. »

Au II^e siècle, Clément d'Alexandrie, comme Tertullien dans *De Idolatria*, condamne toute forme, petite ou grande, comme une œuvre du diable. Le philosophe et historien d'art Georges Didi-Huberman parle même d'une « véritable haine du visible » chez les Pères de l'Église. « Haine » née non de la re-

présentation, mais plus volontiers de la crainte de l'idolâtrie païenne. Ces peurs, attisées par la persécution dont sont victimes les premiers chrétiens, n'empêcheront pas la naissance au III^e siècle d'une iconographie chrétienne dans les catacombes romaines et dans le sanctuaire syriaque de Doura Europos.

Née de la désobéissance

L'image apparaît rapidement comme le support obligé de la foi, même si Dieu le Père n'est guère représenté pendant le I^{er} millénaire. La nature à la fois divine et humaine du Christ légitimait sa représentation. « Qui m'a vu, a vu le Père », est-il écrit dans l'évangile selon saint Jean (Jn 1,18). Et saint Paul précise dans l'épître aux Colossiens (Col 1,15), que « le Christ est l'image du Dieu invisible ». Le premier iconoclasme, initié en 730 par l'empereur Léon III l'Isaurien, qui interdit l'usage d'icônes représentant le Christ, la Vierge et les saints, est de courte durée. Quelque cinquante ans plus tard, le second concile de Nicée (787) autorise à nouveau la vénération des images.

« Puisque l'invisible est devenu visible en prenant chair. Tu peux exécuter l'image de celui qu'on a vu », écrit le théologien et zélé défenseur des icônes saint Jean Damascène (676-749). À sa suite, Théodore Studite (759-826), grande figure et saint de Constantinople, évoque la transmission évangélique faite par les apôtres : « Ce qui est représenté d'un côté par l'encre et du papier est représenté sur l'icône par diverses couleurs ou un autre matériel (...) Tout comme chaque homme a besoin du livre de l'Évangile, ainsi en va-t-il pour l'image qui lui correspond. »

Nécessaire distance

La problématique qui s'est ponctuellement posée est celle du réalisme, ou plus précisément de la représentation de Dieu à l'image de l'homme. Celle-ci remonterait à Abgar, roi d'Edesse, selon une tradition entretenue par Eusèbe de

Invisible

Représenter l'irreprésentable

Césarée. Souffrant, le souverain aurait demandé au Christ de venir le guérir. Il lui aurait envoyé un émissaire pour exécuter son portrait, à défaut de le convaincre. Au moment de la rencontre, le Sauveur aurait pris un linge, l'aurait appliqué sur son visage et y aurait imprimé ses traits, réalisant ainsi une image « non faite de main d'homme ». Conservé jusqu'au sac de Constantinople par les Croisés en 1204, le linge est devenu le point de départ de l'art de l'icône. Quant aux traits de la Vierge, ils s'inspireraient du portrait de la Vierge et de l'enfant par saint Luc.

Après la parenthèse qui correspond aux invasions barbares, on assiste en Occident à un renouveau des arts allant de pair avec l'accroissement de la ferveur

religieuse. Autour de l'an mil, les portails des églises se transforment en Bible imagée dont la vocation est avant tout didactique. Apparaît alors un univers foisonnant de symboles. Le nimbe et la mandorle qui isolent le Christ des vivants sont quelques-uns des attributs de la divinité.

On a pu reprocher à cet art son peu de respect pour le naturalisme, son indifférence à l'égard de la perspective rationnelle ou ses déformations effrayantes du Diable et de l'enfer. Mais celles-ci étaient intrinsèques à l'esthétique romane qui proscrivait la conformité au monde visible. Un regard distancié s'imposait.

Humanisation du sacré

Par la suite, l'art gothique ne cessera de se rapprocher des apparences du monde réel. À partir du XIII^e siècle, les monstres censés dépeindre les tourments infernaux désertent les cathédrales. Le naturalisme gagne progressivement l'Europe occidentale. Certains ordres religieux participent de cette évolution. Les franciscains et les dominicains se mêlent aux hommes du commun et en partagent l'existence. La piété n'est plus uniquement le fait d'anachorètes ou de prieurés éloignés des villes. Ces ordres encouragent certains thèmes comme la Vierge d'humilité assise à même le sol ou la Vierge allaitant l'enfant.

À la fin du Moyen Âge, les écoles du Nord cultivent la voie du pathétique. Au Christ roman, impassible, se substituent les larmes versées par la Vierge dans *La descente de Croix*, de Rogier van der Weyden (1435). La divinité accède à la douleur des hommes. Dans le même temps, l'Italie de la Renaissance s'affranchit des règles qui régissent l'art de l'icône. Un autre vocabulaire se met en place. Les fonds d'or dominent encore certaines compositions de Fra Angelico (vers 1400-1455), mais la lumière blanche de la *Transfiguration* doit son éclat au soleil plus qu'au précieux



« La Sainte Face »
(*Achéiropoiète*),
tempera sur bois,
dernier quart du XIV^e
siècle, Yaroslav
© Galerie nationale
Tretiakov, Moscou

métal. Au siècle précédent, les paysages de l'Ombrie envahissaient déjà les fresques de Giotto (vers 1267-1337).

La présence de Dieu se manifeste dorénavant au travers de la beauté du monde. L'art répond ainsi aux nouvelles attentes du fidèle, qui aspire à plus de proximité avec Dieu. C'est pour les mêmes raisons d'ailleurs que se développera l'hagiographie : la *Légende dorée* de Jacques de Voragine, rédigée entre 1261 et 1266, relate la vie des saints et des martyrs sous la protection desquels veulent se placer les chrétiens. L'idéalisation deviendra, jusqu'à l'époque moderne, une autre marque de la transcendance, de laquelle naîtront la *Vierge aux rochers* (vers 1484) de Léonard de Vinci, *La Pieta* (1499) de Michel-Ange et quelques-unes des plus belles pages de l'histoire de l'art.

Retour à la dématérialisation

Au XX^e siècle, en revanche, l'art sacré connaîtra une quasi-éclipse. Contaminée par le « désenchantement du monde » tel que l'a défini Max Weber, la raison se substitue à l'explication mystique de la création et les artistes prétendent s'affranchir de toutes les règles et, avec elles, des croyances quelles qu'elles soient. Georges Rouault (1871-1958),

ce grand croyant, est peut-être le dernier peintre à avoir osé interpréter Dieu en des termes naturalistes.

Exécutées par Alexej von Jawlensky (1864-1941) à son retour d'exil en 1921, les *Têtes mystiques* et les *Faces du Sauveur* indiquent son vœu de s'éloigner d'une figuration trop narrative. Le peintre russe est fasciné par les icônes, auxquelles il emprunte la géométrisation synthétique des visages. Au lendemain d'une retraite chez les trappistes, Alfred Manessier (1911-1993), pour sa part, décide de faire de sa peinture l'expression de sa foi. *Les Pèlerins d'Emmaüs* (1944) marque l'apogée de son expérience à la fois mystique et picturale. Il prend conscience de la nécessité de « s'éloigner des apparences ».

L'abstraction deviendra ainsi pour beaucoup d'artistes la seule esthétique propre à traduire, sinon Dieu, tout du moins la spiritualité. Pionnier de l'abstraction en Russie, Malevitch considérait que son *Carré noir sur fond blanc*, autrement intitulé *Quadrangle noir encadré de blanc*, était la nouvelle icône de l'avant-garde russe. Son accrochage surélevé à l'angle de deux murs s'inspirait d'ailleurs de l'iconostase (disposition des icônes dans les églises russes). Quant à Rothko, il a radicalisé ce refus d'une réalité visible, en réalisant, en 1964, de simples monochromes pour la chapelle de l'Université catholique de Houston. Dans ce sombre octogone, la peinture s'obscurcit au point de devenir à peine visible. Le peintre incroyant revenait ainsi, par-delà les siècles, à une forme d'iconoclasme, celle de la modernité. ■

« La descente de Croix », de Rogier van der Weyden
© Musée du Prado





MUSIQUE ET IDENTITÉ

Musique et identité

La prière chantée Beauté de la communion

Frère Jean-Marie, Taizé
Communauté de Taizé

La prière est au cœur de la vie de la communauté de Taizé et c'est avant tout une prière chantée. Trois fois par jour, les frères se réunissent à l'église pour prier avec tous ceux qui se trouvent à Taizé, qu'ils soient participants aux rencontres, hôtes de passage ou habitants des villages voisins. Comment la communauté en est-elle arrivée à accorder une telle valeur à la musique et au chant en particulier ?

Depuis longtemps, il nous a semblé essentiel à Taizé que notre prière soit à la fois belle et accueillante, qu'elle invite autant que possible à une participation active de tous, sans exception. Pour comprendre cette motivation, il est bon de remonter au tout début de la vie de la communauté.

En 1940, quand Frère Roger arrive dans le village presque abandonné de Taizé et décide d'y vivre, il porte en lui le projet de créer une communauté pour répondre concrètement à l'appel à la réconciliation.¹ Il pense aussi à ceux qui souffrent de la guerre et, alors qu'il est encore seul, il accueille des réfugiés,

entre autres des juifs. Chantant quand il prie ou quand il travaille, il dira plus tard en parlant de ces premières années, à quel point le chant le soutenait : « À travers la prière chantée, Dieu m'a construit et m'a aidé à accepter des risques, à dépasser la peur d'être arrêté. »

Les temps ont changé bien sûr, mais aujourd'hui encore, dans un autre contexte, notre communauté fait le même constat : le chant rejoint d'une manière toute particulière les profondeurs de l'être humain et aide chacun à se construire au-dedans. Il contribue à nous unifier, corps et esprit, à vivre des passages qui nous modifient. Loin d'être un simple ornement pour la prière, il lui est fondamental. Quand nous nous mettons à chanter, nos poumons comme notre esprit s'élargissent et la confiance en Dieu, exprimée par le chant, vient nous habiter et grandit en nous.

Un large répertoire

Mais revenons à Frère Roger. Dans les années qui suivent la guerre, il est rejoint par d'autres frères. Ensemble ils mettent en place une prière commune. Ils s'inspirent de l'héritage de la prière monastique, incorporant des psaumes, une lecture biblique, des intercessions. Ils puisent aussi dans le trésor des chants de la Réforme. Au fil des années, ils découvrent la beauté de la liturgie orientale et certains chants orthodoxes sont repris dans la prière commune des frères. L'enrichissement progressif du répertoire se fait avec l'aide de compositeurs qui créent pour la communauté des œuvres nouvelles.

Ces années donnent aux frères de percevoir à quel point la prière commune peut ouvrir un espace où se vit l'unité. Une telle prière fait pressentir la beauté de la communion. Pour le chrétien, Dieu lui-même est communion. Les frères commentent souvent à cette époque une expression utilisée par des chrétiens orthodoxes pour parler de la liturgie :

Frère Jean-Marie est chargé à Taizé de la liturgie, des chants de la communauté et de leur renouvellement. Pour découvrir ces chants et les apprendre : www.taize.fr

Musique et identité

La prière chantée Beauté de la communion

Joie du ciel sur la terre. Ces paroles les marqueront durablement. La communion du Christ vécue dans la prière commune peut conduire jusqu'à cette joie-là.

Un important tournant s'opère au début des années 1970. De plus en plus de jeunes commencent à venir à Taizé. Il devient évident que pour partager avec eux ce qui est au centre de la vie de la communauté, des changements sont nécessaires. La prière commune, jusque-là en français uniquement, doit s'ouvrir à d'autres langues. En même temps, certains chants très appréciés par les frères s'avèrent trop difficiles

pour être enseignés aux jeunes. Certains textes sont trop longs ou trop difficiles à comprendre. Et parmi ceux qui viennent à Taizé, beaucoup n'ont pas l'habitude d'entrer dans une église. La prière a donc besoin de se faire plus accessible, d'être élargie aux dimensions d'une diversité, jusque-là inconcue, de langues et de générations.

Accepter cette nouvelle réalité ne va pas de soi. Que faire alors? Avec le recul, il est surprenant que Frère Roger et les autres frères se soient laissés interpeller à ce point. Sans toucher à la structure même de la prière commune, articulée autour du chant des psaumes, de la lecture biblique et des intercessions, la communauté explore différentes pistes. Les cantiques sont traduits et adaptés dans d'autres langues. De la musique instrumentale est introduite pendant la prière. Parfois de jeunes musiciens amènent un chant de leur pays. Mais aucune solution ne paraît convaincante. Intégrer des éléments trop disparates ne donne pas un résultat harmonieux.

Célébration à Taizé
© Sabine Leutenegger



Le sens de la répétition

Après de longues recherches, une voie se dégage grâce à une ancienne forme musicale, le canon. Les frères prennent connaissance des canons du *Llibre Vermell* de Montserrat, datant du Moyen Âge, et d'un canon connu par des jeunes Allemands, le *Jubilare Deo*, composé par Michael Praetorius au XVII^e siècle. La brièveté des textes et la simplicité de la mélodie permettent à tous de les apprendre facilement. La forme même du canon, avec sa succession de deux voix superposées, fait que le chant reste vivant même s'il est repris très longuement.

Cette expérience d'une assemblée diverse réunie par la beauté du chant et priant avec seulement quelques paroles est déterminante. Les frères contactent un compositeur ami, Jacques Berthier, qui avait déjà travaillé avec eux auparavant. Ils lui proposent d'écrire des nouveaux canons. Bientôt, il y en a plusieurs : *Cantate Domino*, *Magnificat*, *Veni creator...* Ces premiers chants sont composés en latin et tirés principalement des psaumes et d'autres écrits bibliques ou liturgiques. Peu de temps après, des textes en langues vivantes sont utilisés, en français, en allemand, en espagnol ou dans d'autres langues encore. Une forme très proche du canon, répétitive elle aussi, vient s'y adjoindre : l'ostinato à huit mesures. D'autres formes musicales répétitives, telles que des acclamations et des litanies, sont adoptées. Dans certains chants, des versets chantés par un soliste ou des phrases instrumentales sont ajoutés.

En tout cela il importe d'insuffler et de maintenir une vitalité musicale. Petit à petit, des chants nouveaux prennent leur place à côté des éléments déjà établis de la prière de la communauté : *Nada te turbe* sur des paroles de sainte Thérèse d'Avila, *Bleibet hier* tiré du récit de l'Évangile de Jésus au jardin de Gethsémani, *Mon âme se repose* venant du

psaume 62 *Bénissez le Seigneur*, extrait du cantique du livre de Daniel...

Après la mort de Jacques Berthier (1994), le Père jésuite Joseph Gelineau² poursuit avec les frères ce travail de recherche et de composition. Frère Roger encourage également plusieurs frères à composer. C'est ainsi que depuis le décès du Père Gelineau sj, survenu il y a près de dix ans, des frères continuent à écrire de nouveaux chants avec l'aide d'un autre compositeur, ami de la communauté, Xavier Dayer.

Le caractère répétitif de ces chants fait redécouvrir une veine méditative qui a toujours existé dans la vie des croyants, même dans d'autres religions. On peut penser à la *prière du nom de Jésus*, bien connue dans la tradition chrétienne orthodoxe, ou au *rosaire* dans la tradition catholique. La répétition favorise la prière, en laissant descendre quelques paroles des lèvres au cœur, du niveau de la pensée aux profondeurs de l'être. Ainsi une simple phrase permet d'intérioriser la Parole de Dieu et les réalités de la foi. Dans cette simplicité, les lumières et les obscurités de l'être humain, ses espoirs et ses luttes s'ouvrent devant Dieu.

Il est sans doute important cependant de le reconnaître : de tels chants peuvent surprendre au début. À cet égard, les paroles du Père Gelineau sont éclairantes : « Dans l'histoire de la musique occidentale, il s'est produit un phénomène très important, qui a fini par marquer la liturgie et le chant dans la liturgie : la maîtrise de la durée. C'est très remarquable dans la nouvelle liturgie des Heures, avec une hymne, trois psaumes, un répons, etc. On sait très exactement le temps que cela doit durer. Cela a des avantages incontestables, mais on y perd aussi beaucoup. Retrouver une musique continue qui s'arrêtera quand on le voudra a un gros avantage : cela crée un espace de liberté et - aussi paradoxal que cela puisse pa-

Musique et identité

La prière chantée Beauté de la communion

raître - une espèce de vide qui donne la possibilité d'une certaine manière - tout comme le silence - à l'Esprit d'intervenir. Surtout quand on répète les mêmes mots. Parce qu'à ce moment-là on n'occupe pas son intelligence avec des concepts, et on ne s'occupe pas non plus de la durée en se demandant combien de temps cela va durer. Je pense qu'il y a là quelque chose de très important pour retrouver cette dimension de la prière qui est la gratuité. »³

Des passerelles

Cette recherche de communion à travers la prière commune et les chants se poursuit encore à Taizé. De nouveaux défis se présentent à nous, aussi bien à Taizé qu'au cours de rencontres de jeunes sur d'autres continents. Ainsi, l'été dernier, le mandarin a été utilisé pour la première fois à Taizé pour certains chants en raison de la présence de groupes de jeunes Chinois. De même, certaines semaines, du fait d'une forte affluence de jeunes chrétiens du Moyen-Orient (Égypte, Liban, Jordanie, Palestine), des chants traduits en arabe sont pratiqués.

L'année dernière, pendant une rencontre animée par les frères à Cotonou au Bénin, avec 7500 jeunes d'Afrique, des chants traditionnels africains en fon, en mina et en yorouba ont trouvé leur place dans la prière commune avec des chants de la communauté. En septembre dernier, au cours d'une rencontre en Égypte, des frères ont eu l'occasion de vivre un échange avec l'Église copte orthodoxe. Pendant cinq

jours, quatre membres de la communauté, avec la collaboration d'un évêque copte orthodoxe, ont animé un pèlerinage en Égypte. Une centaine de jeunes chrétiens coptes et une centaine de jeunes de différents pays de l'Europe et du Proche-Orient y ont participé. Comme à Taizé, trois temps de prière commune ont rythmé ces journées. Le matin, tous les participants étaient invités à se joindre à la liturgie copte orthodoxe et ont pu en apprécier la beauté. À midi, les frères ont animé une prière semblable à celle qui se fait habituellement en milieu de jour à Taizé, mais des chants de Taizé en arabe ainsi que des hymnes venant de la tradition copte orthodoxe ont été utilisés. Pour la prière du soir, les organisateurs égyptiens ont proposé d'intégrer dans la prière traditionnelle copte du soir ces mêmes chants de Taizé, avec des paroles en arabe. Insérés après la lecture biblique, ces chants ont permis d'introduire de façon harmonieuse un long temps de méditation en silence. L'ensemble de ces trois moments de prière a été très apprécié par tous.

Comment ne pas se réjouir de ces passerelles qui ont vu le jour grâce au chant liturgique? Cependant, nous le pressentons bien à Taizé, ce ne sont là encore que d'humbles outils et il faudra aller plus loin. Comment? Nous ne le savons pas encore. ■

¹ La communauté rassemble aujourd'hui près d'une centaine de frères, catholiques et de diverses origines protestantes, venant de quelque 30 pays. Les frères gagnent leur vie par leur travail uniquement. Par son existence même, la communauté voudrait être une « parabole de communion », un lieu où chaque jour on cherche à se réconcilier.

² Pionnier du chant liturgique français, le Père Joseph Gelineau s'était fortement inspiré des chants de l'Église des premiers siècles, notamment du Proche-Orient, ainsi que du chant grégorien. Il cherchait à « faire sortir la dimension invisible du texte », pour « faire dire aux mots ce qu'ils ne disent pas » Il a écrit notamment *Les chants de la messe dans leur enracinement rituel*, Paris, Cerf 2001, 140 p. (n.d.l.r.)

³ Dans une interview avec un frère de la communauté, enregistrée à Taizé en 1992.

Musique et identité

Des émois contagieux

Federico Lauria, New York
philosophe

PHILOSOPHIE

Comment comprendre les émois ressentis à l'écoute de la musique? Pourquoi nous touche-t-elle autant? La philosophie s'est de toujours intéressée à la puissance émotionnelle de la musique, en particulier au phénomène de la contagion affective. Elle poursuit aujourd'hui cette exploration de la question.

Federico Lauria est chercheur à l'Université de Genève et de New York. Il travaille, dans une perspective interdisciplinaire, sur divers projets liés aux sciences affectives, tels que la musique, la duperie de soi, la curiosité et la mort. Il vient de co-publier *The Nature of Desire* (New York, Oxford University Press 2017, 360 p.).

La musique suscite des émotions fortes. Parfois même elle nous touche jusqu'aux larmes. Ce pouvoir émotionnel explique pourquoi elle nous séduit autant et pourquoi elle occupe une fonction sociale si importante dans de nombreux rituels, des mariages aux funérailles. Platon déjà insistait sur son impact émotionnel en vue d'une vie juste et heureuse. Et pour Kant, elle constitue même le langage des émotions.

La musique induit des affects de nombreuses façons.¹ Parfois, comme par réflexe, un son inattendu nous effraie. Dans d'autres cas, notre corps se syn-

chronise avec la musique, produisant des sensations et nous donnant l'impulsion pour nous mouvoir à son rythme. Tantôt encore, un air éveille en nous des souvenirs, et par ce biais des émotions, comme lorsqu'une chanson nous rappelle l'été dernier et nous rend nostalgiques. Parfois, à l'écoute d'un morceau, nous imaginons une histoire, ce qui engendre des émotions. Souvent la musique joue avec nos attentes et nos rêves, nous éprouvons alors des sensations de tension ou de détente. Enfin, elle peut évoquer des émois à travers la *contagion affective*. En écoutant de la musique dite triste ou anxieuse, la tristesse ou l'angoisse nous envahit, comme par osmose. Le ressenti se fait alors l'écho de l'émotion exprimée par la musique.

Des expériences de valeurs

Ce dernier phénomène a particulièrement intrigué, voire fasciné, les philosophes, car il constitue une clé pour mieux comprendre les émotions telles que la peur, la tristesse, la honte ou la joie. Celles-ci se caractérisent par des ressentis. Lorsque j'ai peur, ma gorge se resserre, mon rythme cardiaque s'accélère, mon souffle se coupe, je tremble et cela me fait un certain effet.

Selon une idée classique, ces ressentis se cristallisent autour de ce qui est bon ou mauvais pour nous, à savoir des valeurs (l'injuste, le plaisant, le comique, le honteux, etc.). Les émotions nous feraient « ressentir » les valeurs. La peur induite par un oiseau volant subitement en ma direction est l'expérience d'un danger. Lorsque je suis bouleversé suite au décès de Marie, mon désarroi est l'expérience de ce fait tragique. Bien que les émotions s'accompagnent de diverses facettes (changements physiologiques, tendances à l'action ou expressions faciales), l'expérience des valeurs en constitue le cœur. Les émotions sont donc vitales pour comprendre le monde et être heureux.

Musique et identité

Des émois contagieux

Cette conception cependant sied mal à la musique. Imaginez que j'écoute pour la première fois un air mélancolique, sans paroles, et que la magie de la contagion s'opère : la mélodie me donne des frissons et m'attriste. Ai-je pour autant l'impression qu'un malheur est arrivé, comme lorsque je suis en deuil ? Au contraire, cet air m'enchanté. Mon ressenti n'est donc pas l'expérience d'un mal. Certains en concluent que la musique révèle que les émotions ne sont pas des expériences des valeurs. L'osmose musicale serait un cas de contagion primitive, à l'instar de la tristesse qu'un ami blafard peut nous transmettre.² La théorie classique des émotions est ainsi menacée.

Emotions ou humeurs ?

Cette conclusion est discutable. Quel est exactement le ressenti présent dans la contagion ? Selon certains, l'osmose musicale n'est pas une émotion *stricto sensu* mais une humeur³ qui, contrairement à l'émotion, ne concerne pas une chose précise. Lorsque je me réveille d'humeur maussade, mon ressenti ne se réfère à rien de particulier, contrairement à ma peur engendrée par l'oiseau. Or, si la contagion musicale relève de l'humeur, notre affect lié à la mélodie ne serait pas l'expérience d'un mal. Le problème s'évanouit.

Pour d'autres, la musique nous contamine en nous *émouvant* plutôt qu'en nous attristant ou en nous angoissant.⁴ Enfin, d'aucuns suggèrent que la contagion est suscitée par une histoire imaginée en écoutant la musique.⁵

Toutes ces approches tentent de concilier la contagion avec la théorie classique des émotions. Cependant les études en psychologie et en neurosciences suggèrent, au contraire, que l'osmose consiste bien en des *émotions* (tristesse, anxiété, etc.) et qu'elle ne s'accompagne pas toujours d'imagination.⁶

Expressivité

La musique elle-même semble exprimer des émotions, du moins parfois. Nous décrivons souvent une mélodie comme étant triste, joyeuse, anxieuse ou haïneuse, et nous nous accordons le plus souvent sur ce qualificatif, même si nous appartenons à des cultures très différentes.⁷ Pensez au *Requiem* de Fauré ou à l'*Hymne à la joie* de Beethoven. Comment comprendre ce phénomène ?

Certains expliquent l'expressivité musicale par l'intention du compositeur ou du musicien de transmettre l'émotion ressentie à l'instant de la composition ou de la performance. Mais d'aucuns peuvent vouloir exprimer une émotion, par exemple la joie, et échouer à ce faire - le résultat est sordide. Après tout, nous ne parvenons pas toujours à réaliser nos buts... De plus, des musiciens décrivent le processus de composition ou de performance sans faire appel à une telle intention.

Récemment, de nombreux philosophes ont souscrit à l'idée que la musique exprime des émotions en vertu du fait qu'elle leur ressemble.⁸ Par exemple, la musique triste ressemble à la tristesse. En effet, elle partage de nombreuses similitudes avec la prosodie de la tristesse, à savoir la façon dont nous parlons lorsque nous sommes moroses. Sous l'emprise de cette émotion, notre façon de parler se caractérise, entre autres, par des tons bas, peu d'intervalles, le mode mineur et un tempo lent, précisément comme la musique dite triste. La musique serait alors perçue comme une voix hyper-expressive.

Elle exploiterait une dimension fondamentale de l'humain, puisque l'expression vocale des émotions est en grande partie universelle.

L'amour du triste

Comment expliquer que de nombreuses personnes aiment la musique triste et la trouvent particulièrement profonde, alors que généralement nous évitons les situations chagrinantes ? Les expériences révèlent que la musique triste nous séduit particulièrement lorsque nous sommes tristes. Sommes-nous masochistes ? Ce paradoxe s'étend à d'autres types d'arts suscitant des affects négatifs, comme la tragédie ou l'horreur, mais il est d'autant plus prégnant dans le cas de la musique car celle-ci n'est pas nécessairement fictionnelle, voire représentationnelle.

Les expériences révèlent que la musique triste nous séduit particulièrement lorsque nous sommes tristes. Sommes-nous masochistes ?

Certes, les airs tristes sont souvent plaisants, et cela pourrait bien être là la source de notre appréciation. Mais pourquoi écouter de la musique mélancolique plutôt que de la musique joyeuse, qui elle aussi nous procure du plaisir ? Il se peut que ce soit parce que la mélodie nous donne l'occasion de savourer la tristesse sans avoir à en éprouver les conséquences malheureuses qui accompagnent les situations accablantes réelles.⁹

Mais, encore une fois, pourquoi voudrions-nous explorer la tristesse plutôt que la joie ? Certains suggèrent que les chansons tristes nous permettent de mieux comprendre les drames de la vie, ce qui explique pourquoi nous en sommes avides.¹⁰ Or qu'en est-il des musiques sans paroles ? Existe-t-il vraiment une réponse unifiée à l'énigme de cet amour ? Les sondages révèlent que les raisons pour lesquelles nous recher-

chons la musique triste sont variées (régulation émotionnelle, sentiment d'être compris, exploration de la tristesse, etc.).

En l'état des recherches, le mystère demeure. Une seule certitude : de par les émois qu'elle éveille, en nous permettant de réguler nos émotions et peut-être même de consolider, voire de forger, notre identité, la musique joue un rôle fondamental dans notre bien-être. Même la musique triste nous aide à être heureux en nous accompagnant dans les moments les plus tragiques de la vie. ■

¹ Patrik N. Juslin & Daniel Västfjäll, « Emotional responses to music. The need to consider underlying mechanisms », in *Behavioral and Brain Sciences* 2008, n°3, pp. 559-575.

² Stephen Davies, *Musical Understandings and Other Essays on the Philosophy of Music*, New York, Oxford University Press 2011, 220 p.

³ Noel Carroll, « Art and mood. Preliminary notes and conjectures », in *The Monist* 2003, n°86, pp. 521-555.

⁴ Peter Kivy, *Sound Sentiment*, Philadelphie, Temple University Press 1989, 304 p.

⁵ Jerrold Levinson, « Musical Expressiveness as Hearability-as-expression », in Matthew Kieran, *Contemporary Debates in Aesthetics and the Philosophy of Art*, Oxford, Blackwell 2006, 384 p.

⁶ Patrik N. Juslin & John A. Sloboda, *Handbook of Music and Emotion. Theory, Research, Applications*, New York, Oxford University Press 2010, 992 p.

⁷ *Idem.*

⁸ Stephen Davies, *op. cit.*

⁹ Jerrold Levinson, « Music and negative emotion », in Jenefer Robinson, *Music and Meaning*, Ithaca, Cornell University Press 1997, 260 p.

¹⁰ Aaron Smuts, « Rubber Ring. Why do we listen to sad songs? », in John Gibson & Noel Carroll, *Narrative, Emotion and Insight*, Pennsylvanie, Penn State University Press 2011, 188 p.

Musique et identité

Les lacs du Connemara et autres hymnes

Eugène, Lausanne
écrivain

REGARD

À douze ans, mon frère rentre à la maison avec un 45 tours de Michel Sardou: *Les lacs du Connemara*. Bof. Il installe le disque sur la platine et là, il se passe quelque chose en moi. Le bruit du vent, la cornemuse, le ton grave de Sardou, les violons tragiques, les chœurs me transportent. Puis tout s'arrête et lentement la cornemuse monte et envahit l'espace. La grosse caisse donne envie de marcher au pas. C'est un hymne!

Moi qui ne connais rien de l'hymne de la Roumanie (où je suis né) et encore moins de celui de la Suisse (où j'ai immigré avec mes parents), voilà que j'aime un hymne! J'apprends les paroles par cœur. J'écoute *Les lacs du Connemara* en rentrant de l'école. J'ouvre un atlas de géographie (moi qui ne sait même pas où se trouve la Venoge et le sommet des Diablerets) pour pouvoir situer le Connemara. C'est en Irlande! Et tout à coup, il me vient cette question existentielle avant l'heure: est-ce qu'on peut importer un hymne? Est-ce que l'Irlande peut acheter cette chanson à Sardou? Pour la prochaine Coupe du monde de football, les joueurs irlandais

vont-ils chanter à tue-tête et en français *Les lacs du Connemara*?

À treize ans, inexplicablement, mon coude gauche enfle. Après plusieurs consultations, le verdict tombe: polyarthrite juvénile à tendance récidivante. Mes articulations enflent les unes après les autres. J'ai mal partout et je boîte pour aller à l'école. Je suis jeune comme un vieux. Alors je regarde en boucle MTV et j'avale des clips.

- Le *Live Aid* à Londres pour sauver l'Éthiopie de la famine. Queen joue dans son jardin: le stade de Wembley. J'admire la forêt de bras qui frappe la mesure sur *Radio Gaga*. La communion parfaite entre un homme (Freddy Mercury) et une foule. Entre un homme et un milliard de téléspectateurs. Entre un homme et une génération.

- *Bad* de Michael Jackson dont le clip est réalisé par Martin Scorsese *himself*. Michael ne danse plus, il vole; il s'immobilise avant d'exploser son corps la seconde suivante. Il m'éblouit.

- *Scatterlings of Africa* de Johnny Clegg et Savuka. Un blanc et un Africain du Sud jouent ensemble en plein apartheid: incroyable! Ils dessinent le futur du pays. Et surtout, les danses zoulous sont absolument stupéfiantes; Johnny et Savuka frappent la terre avec rage, puis esquissent des mouvements d'une grâce sidérante.

- À l'occasion de l'arrivée du Béjart Ballet à Lausanne, la Télévision suisse romande passe en revue quelques grands moments de la carrière du chorégraphe. Je découvre avec émerveillement le jerk endiablé que Béjart a créé en 1967 dans la cour du Palais des papes à Avignon, sur une musique électro de Pierre Henry. Le ballet s'appelle *Messe pour le temps présent*.

- D'un œil distrait, je mate le dernier clip de Mylène Farmer: *Sans contrefaçon*. Surprise: Zouk tient le rôle principal. Zouk! Notre Jurassienne super drôle et si touchante incarne une chamane qui donne vie à une marionnette à l'effigie de Mylène Farmer.

Eugène Meiltz, de son nom de baptême, est un écrivain vaudois, parolier et animateur d'ateliers d'écriture.

Et tout à coup, juste au moment du bac, un médecin m'administre un médicament qui me guérit complètement de l'arthrite. Plus de douleur, plus de raideur, plus d'inflammation. J'en danse de joie dans ma chambre chaque matin. Et ce n'est pas une métaphore... Puis, je rejoins Christian Denisart, mon meilleur pote, qui a fondé le groupe Sakaryn. Il me propose de monter sur un podium et de danser. Mon corps intègre tous les clips que j'ai bouffés pendant mes années d'inflammation. Je suis Michael qui a épousé Freddy qui a couché avec Béjart qui a fait l'amour avec Savuka qui a eu un enfant illégitime avec Mylène.

**Je bondis ; je vole ; je pèse
une tonne ; je mime un
oiseau qui s'envole ;
j'improvise ; je me
déchaîne ; je me déhanche ;
je me débrouille pour faire
rire le public.**

À Lausanne, je vais danser tous les vendredi et samedi soirs au MAD. Ma drogue, c'est le cercle. Si je n'arrive pas à créer un cercle autour de moi, la soirée est gâchée. Peu à peu apparaissent les soirées *Gay Friendly*. Moi, j'ai besoin

de danser. Alors soirée gay ou pas, j'y vais. Un soir, le DJ envoie *Sans contrefaçon*. Un cri de joie envahit le MAD. Tous les gays lèvent le poing, se lancent sur la piste, se touchent, se frottent, s'embrassent. Je m'arrête de danser pour voir ça. La chanson de Mylène Farmer est devenue une sorte d'hymne de la communauté homosexuelle. Ça alors ! Décidément, le destin des chansons est plus imprévisible qu'un caillou qui rebondit depuis le sommet d'une montagne.

Tiens, ça me rappelle l'histoire incroyable d'une chanson de Boney M. Cordillère des Andes, printemps 1985. Joe Simpson et Simon Yates, deux alpinistes anglais, viennent de réussir l'ascension du Siula Grande culminant à 6344 mètres. Mais la descente est un calvaire. Tempête, brusque chute de température. Comble de malheur, Joe Simpson dévisse et tombe lourdement : son tibia droit remonte contre le fémur, explosant sa rotule au passage... Il vient de signer son arrêt de mort comme on dit dans les romans. Sauf que là, c'est la réalité. Exaspéré et paniqué par cette situation, Yates aide tout de même son ami. Encordés, ils descendent vaillamment le long de la face nord. Mais au milieu de la nuit, Simpson se retrouve pendu dans le vide. Le bruit du vent les empêche de communiquer. Pour sauver sa propre vie, après plus d'une heure d'hésitation, Yates coupe la corde. Joe tombe de plusieurs dizaines de mètres et atterrit au fond d'une crevasse. Yates rentre au camp de base, la mort dans l'âme, persuadé d'avoir tué son ami.

Mais Joe est en vie. Par miracle, il trouve la sortie de la crevasse. Durant deux jours, il traîne sa rotule broyée sur un pierrier. Centimètre par centimètre. Le temps presse, car Yates et les autres alpinistes ne vont pas tarder à lever le camp. « Pendant la deuxième nuit, tout s'est effondré en moi, raconte Joe, dans le fabuleux documentaire *Touching the void* de Kevin Macdonald, sorti en

Un lac du Connemara
© Artemis/Pixabay



Musique et identité

Les lacs du Connemara et autres hymnes

2003. Je crois que je me suis perdu. Je ne savais plus ce que je faisais. À un moment, une chanson m'est passée par la tête : *Brown girl in the ring*. C'était le groupe Boney M. Je n'aime pas particulièrement ce qu'ils font. Ça a duré des heures et des heures. Effroyable ! J'essayais de m'enlever ça de la tête. Et je me suis dit : Oh non ! Bon sang, je vais mourir sur Boney M... » Situation tragico-musique : refusant qu'une chanson pop soit la bande-son de son trépas, l'alpiniste transcende son désespoir. Il trouve la force de continuer et rejoint le camp de base quelques heures à peine avant que ses collègues ne partent.

Voilà un rare exemple où la haine de la musique devient un moteur. Le contraire est beaucoup plus souvent vrai.

Par exemple, l'amour de Mozart pousse Éric-Emmanuel Schmitt à écrire un livre en forme de déclaration au compositeur de Salzbourg.¹ Le fait que l'ouvrage sorte pile pour le 250^e anniversaire de la naissance de Wolfgang Amadeus, en 2005, est un pur hasard (*natürlich*).

Autre exemple : ces six foules de trente-cinq mille personnes qui s'agglutinent sur un terrain agricole, au nord de Nyon, chaque mois de juillet pour célébrer les musiques du monde, transcender les générations et accéder à un monde meilleur sans avoir besoin d'être mort pour autant. Et accessoirement

générer 279 tonnes de déchets (méthodiquement recyclées, puisque Daniel Rossellat a l'amour de la musique et de la nature). Quand j'y pense : combien de musiciens américains, cubains, brésiliens, français, japonais, tziganes, anglais, italiens, maliens, algériens ou australiens ont pris l'avion pour débarquer dans ce champ ! Musique globalisée dans la boue régionale...

J'ai bossé au Paléo comme bénévole. J'écrivais des chroniques pour le journal distribué gratuitement à la foule, à l'occasion de la 20^e édition. J'ai rencontré un Irlandais qui descendait chaque été à Nyon pour construire la grande scène. Il offrait deux semaines de ses vacances au Paléo. Quel autre festival peut générer un tel enthousiasme ? Un soir, je lui ai posé la question : - « Tu connais Les lacs du Connemara ? - La région ? - Non, la chanson. » Il ne voyait pas de quoi je parlais...

Pourtant Michel Sardou a eu son moment de gloire irlandaise. Le 15 novembre 2011, à l'occasion du 30^e anniversaire des *Lacs du Connemara*, l'ambassadeur d'Irlande à Paris a symboliquement remis les clés du Connemara à Sardou ! Premier pas vers l'importation d'un hymne national... ■

¹ **Éric-Emmanuel Schmitt**, *Ma vie avec Mozart*, Paris, Albin Michel 2005, 180 p + CD (n.d.l.r.)

Musique et identité

Le reggae et le rap langages communautaires

Amélie Dalmazzo, Paris
sémiologue des médias

SOCIÉTÉ

Chaque courant musical encourage des réseaux d'attitudes, des codes vestimentaires ou capillaires, une philosophie, voire même des considérations politiques spécifiques. Mais que se passe-t-il quand ces langages sont adoptés par un public plus large ? Les communautés ainsi créées peuvent-elles subsister ? Difficilement. Démonstration avec le reggae et le rap.

Amélie Dalmazzo est l'auteur d'une thèse intitulée *Charismes - Identités - Fanatismes* (2009). Elle est aussi chanteuse compositrice et se produit sous le nom de Lili OZ. Elle va sortir très prochainement son premier album *Révolution*. À découvrir sur www.lilioz.com

Pour un artiste comme pour un public, la musique est un moyen d'exprimer son identité et, simultanément, de la rendre visible au sein de l'espace social. Elle peut aussi bien générer la création d'une communauté dans laquelle des individus se rassemblent autour de leur intérêt pour un artiste ou un genre musical particulier, qu'être un moyen d'expression pour une communauté préexistante. Les individus adhèrent alors à une musique qui semble pouvoir incarner la collectivité à laquelle ils appartiennent, accroître la visibilité de celle-ci

et sa reconnaissance au sein de la société. En ce cas, je parlerai de musique communautaire. Le sociologue Alain Darré parle même de la musique comme d'un « véritable totem identitaire. Les exemples basque, breton, corse, andalou, cap-verdien et cajun sont de ce point de vue significatifs. Ils incarnent les déclinaisons musicales d'un discours identitaire. »¹

Le phénomène rap

Lorsqu'une communauté est discriminée ou minoritaire, elle va tendre à un renforcement de ses spécificités et s'engager dans un processus de revendication. La musique, parce qu'elle est accessible à tous, semble s'imposer comme un moyen de résistance et de visibilité sociale efficace. Fabuleux système de représentation, elle permet aux communautés de structurer leur discours et se présente comme un lieu de projection et d'appropriation de l'identité collective. Elle se substitue aux structures de socialisation habituelles et, plus encore, au discours politique lui-même.

Lorsqu'elles créent une musique identitaire, les communautés génèrent donc un système de représentation unique, permettant à des individus de se reconnaître et de se fédérer : signes distinctifs, références culturelles, généalogie spécifique, philosophie, modes de vie, historicité.

L'exemple du « phénomène rap » est à cet égard tout à fait remarquable. Né aux États-Unis dans les années 1970-1980, le rap a été créé par les jeunes afro-américains défavorisés des quartiers difficiles de New York.² Les textes, profondément revendicatifs, critiquent la société américaine et les injustices qu'elle réserve aux plus pauvres. Comme l'analyse Maryse Souchard, « socialement, l'accès aux grandes structures participatives du moment, c'est-à-dire à la société de consommation, est en général encore refusé aux

Musique et identité

Le reggae et le rap langages communautaires

rappeurs tout comme l'accès à l'essentiel des espaces de socialisation. C'est d'ailleurs encore aujourd'hui l'un des éléments forts de leur discours que de demander cette intégration ou de donner des conseils pour ne pas rester exclus. »³

La musique rap permet à ces minorités de se solidariser, de structurer leur discours identitaire, de faire entendre leurs revendications et de mettre en acte leur rébellion. « À la fois discours sur l'action et action par le discours, le rap est programmatique et performatif. Il est programmatique par ses propositions d'actions. Mais, surtout, il est performatif car le fait même de tenir ce discours est, en soi, une action. Le rap agit dès qu'il s'énonce ou, plus exactement, il agit en s'énonçant. »⁴

Du coup, il est essentiel pour la communauté rap que le rappeur soit dans une dynamique de représentativité. Il n'est d'ailleurs pas rare d'observer chez les rappeurs l'exhaustivité de leurs références: rappel du quartier d'origine, récit d'un parcours chaotique jugé emblématique, dédicaces aux habitants d'une ville... Inversement, si un rappeur renie ses origines, s'il se fait rattraper par le système, s'il finit par rentrer dans le rang, il est en proie au désaveu massif de ses soutiens premiers.

Cela paraît clair, les musiques communautaires exigent des charismes communautaires, c'est-à-dire des figures emblématiques portant les couleurs spécifiques de l'identité collective. Et

c'est toujours un double mouvement qui fonde les musiques et les charismes communautaires: construits en miroir de la communauté, ils deviennent ensuite de véritables prescripteurs permettant aux membres de se définir et se reconnaître.

Du local au monde, le reggae

Les musiques communautaires assurent donc la transmission de l'identité collective. Or c'est précisément pour cela qu'elles réussissent en un second temps, lorsqu'elles sont diffusées plus largement, à séduire des publics plus hétérogènes, à sensibiliser « les profanes » à une nouvelle culture. C'est ce qui est arrivé au reggae.

« Le reggae, incarné principalement par un rasta, Bob Marley, connaît rapidement une large audience internationale et sa diffusion a généré, en plus d'un enthousiasme surprenant, de nombreuses réactions pratiques et idéologiques. L'une d'entre elles est de permettre à des personnes n'ayant aucun lien avec le fond culturel d'où est issu Bob Marley d'avoir accès à une tradition religieuse spécifique et pourtant définie comme typiquement caribéenne, le mouvement rastafari. »⁵ La musique et ses productions assurent la transmission d'une identité locale et la répandent.

Cette transmission se fait à deux niveaux: verticalement, les anciens enseignent aux jeunes, et horizontalement, une communauté en initie une autre. C'est précisément la transmission horizontale qui popularise la musique communautaire, mais cela ne se fait pas sans un certain métissage puisque la culture portée par la musique ne peut naturellement pas parler de la même manière au grand public qu'à la communauté d'origine.

C'est ce qui s'est produit avec le reggae en Italie, comme le constate l'historienne Giulia Bonacci: «La pratique

musicale, rapidement réappropriée par des artistes italiens, participe à la diffusion d'abord locale, puis nationale et, dans quelques cas, internationale du reggae et du message religieux qu'il contient. En revanche, la transmission des discours et pratiques de rastafari n'étant que partielle à travers le reggae, la communauté italienne se saisit de racines chrétiennes, pour développer son attachement à l'empereur d'Éthiopie. »⁶

L'appropriation d'une musique communautaire par des profanes opère comme une négociation entre culture d'origine et culture appropriée. « Tirant ainsi la culture rastafari vers un potentiel religieux universel, parfois en opposition avec son origine locale spécifique, les rastas italiens se débattent dans les contradictions de cet engagement et se différencient des héritages italiens par de multiples moyens, sans pour autant

nier ou oublier leur village, leur dialecte et leur culture populaire. »⁷

Récupérations

Ce bricolage identitaire n'est pas sans conséquence. Il modifie le sens du discours porté par la musique communautaire, en bouleverse les codes et dénature l'identité qu'elle sous-tend. Pire encore, les réappropriations qui en sont faites favorisent sa récupération par les industries musicales : la musique communautaire, ainsi marchandisée et produite en masse, finit par perdre toute valeur distinctive et représentative. Ainsi du rap qui, au départ réservé à des communautés bien ciblées, a trouvé de nombreux espaces de diffusion dans le monde et est devenu un genre populaire touchant un large public.

Alors qu'aux États-Unis, les rappers hispaniques et blancs ont mis du temps à s'imposer, le rap français, lui-même

Peinture murale de Bob Marley, à Felipe Carrillo Puerto (Mexique)
© Adam Jones/
wikimedia



Musique et identité

Le reggae et le rap langages communautaires

issu d'une réappropriation de la culture des ghettos noirs-américains, a immédiatement pu être incarné par différents groupes ethniques. Ce sont d'ailleurs des groupes métissés qui ont initié la production d'un rap national revendicatif légitime (comme les groupes I AM et NTM). Peu importe la couleur de peau du rappeur : ce qui compte, c'est le milieu d'où il vient : les rappeurs doivent appartenir à un milieu défavorisé et, plus encore, avoir passé leur enfance dans les HLM des banlieues difficiles. Cette représentativité obligée explique pourquoi les pionniers du rap français, MC Solaar et le groupe Benny B. (particulièrement grand public et véhiculant un discours plus « polissé »), n'ont pas rencontré le même succès auprès de ces minorités.

Albums de I Am, 2007
et 2017
© Polydor et Def Jam
Recordings France

Néanmoins, il n'est pas rare d'observer en France une ouverture du rap à des catégories sociales tout à fait disparates, comme en témoigne le succès de Kamini, premier « rappeur rural » français, qui a connu un très large succès en 2007 avec son titre *Marly Gomont*.

Schismes ou purisme

Cet élargissement progressif du public rap et la vulgarisation de ce genre musical posent des problèmes aux communautés des banlieues qui avaient trouvé, par son intermédiaire, un moyen de faire valoir leurs spécificités. La disparition de leurs marqueurs identitaires ne leur permet plus de se reconnaître entre eux. Face à cela, à la manière des religions, trois possibilités de résistance s'offrent à ces groupes : créer des schismes, revenir aux origines ou devenir puriste.

Créer des schismes revient à opérer des divisions au sein d'un groupement, à définir de nouvelles sous-identités déterminées par la survalorisation de certains marqueurs identitaires au détriment d'autres. Il s'agit, par exemple, d'aimer le rap de la West Coast plutôt que celui de l'East Coast, ou le rap marseillais plutôt que le rap parisien. Et ainsi



de mettre en œuvre des référents culturels plus codifiés encore, dont le sens ne pourra qu'échapper au profane. Quand l'étranger se met à ressembler aux membres de la communauté, il faut nécessairement affirmer de nouvelles spécificités, ériger de nouveaux signes distinctifs.

Revenir aux origines, ensuite, consiste à œuvrer dans le sens d'un fondamentalisme : il s'agit de retrouver ce qui fondait la musique communautaire avant que celle-ci n'ait subi des influences diverses. Pour les adeptes, c'est considérer la musique telle qu'elle fut à son origine. Il s'agit d'en faire « une photographie », immobile et immuable - à l'image d'un moment spécifique de son histoire - de l'immortaliser dans la tradition d'un passé révolu. La musique et l'identité qu'elle sous-tend sont reçues comme un « donné » qui n'est plus à construire. Le fondamentalisme engendre ainsi une calcification de l'identité collective, devenue « une langue morte » dont la grammaire serait définitivement figée.

Être puriste, enfin, c'est établir un dogme qui figera les lois du genre. Une fois le dogme défini, il servira de base pour la comparaison et la catégorisation des diverses compositions et artistes qui évoluent dans la sphère publique. L'artiste et les titres qui respectent les lois du genre sont légitimés. Ceux qui s'en écartent sont discriminés. Le but est d'opérer un tri dans la masse, pour distinguer le Soi du Non-soi, le « vrai rap » du « faux rap ».

Le puriste élit des chanteurs de référence, dont font toujours partie les fondateurs, puis les érige en modèles absolus : ils deviennent les plus « purs » représentants du genre. Contrairement au fondamentaliste, le puriste reste ouvert à la nouveauté, aux nouvelles propositions. Il s'agit pour lui de distinguer, parmi tous les artistes, ceux qui sont aptes à obtenir la reconnaissance

du groupe, et ceux qui agissent « comme des imposteurs ». À cette démarche participe aussi une dynamique d'élimination, de dé-légitimation des « impurs » et des « traîtres ». Il n'est pas rare d'ailleurs de voir un rappeur devenu « commercial » se faire huer par ceux-là mêmes qui l'avaient adoré.

Avec Internet

L'avènement d'Internet n'a guère modifié ces logiques communautaires. Au contraire, il favorise le renforcement du lien entre les membres, encourageant leur interaction et leur implication dans la « culture participative » que génère la communauté. Cette culture spécifique, de plus en plus codifiée, se révèle particulièrement hermétique aux profanes. Néanmoins, elle favorise et façonne des identités non territorialisées, dépassant les frontières et les barrières de la langue. Aujourd'hui, plus que les musiques communautaires répondant aux besoins sociaux d'un groupe, ce sont les « communautés de musiques » qui s'ouvrent à la diversité de leurs adhérents. Unis autour de valeurs et d'idéaux communs, les individus se rassemblent au-delà des problématiques locales. ■

¹ In **Alain Darré** (dir.), *Musique et politique. Les répertoires de l'identité*, Rennes, PUR 1996, p. 163.

² Clive Campbell est souvent désigné comme le père fondateur de la culture hip-hop, qui a engendré le rap. Plus connu sous le nom de *Kool Herc*, ce jeune immigré jamaïcain anime en 1973 une soirée dans la cave de son immeuble du Bronx. À cette occasion, il décide d'utiliser deux platines pour enchaîner sans pause les morceaux et faire durer les breaks, ces passages rythmiques où résonne uniquement le beat. Le succès de cette soirée est tel qu'il multiplie les rassemblements et en fait de véritables block-parties : des danseurs sont invités à improviser sur ces rythmes nouveaux, et les figures emblématiques de chaque quartier viennent participer à des joutes verbales aux messages politiques forts.

³ **Maryse Souchard**, « La différence rap », in **Alain Darré** (dir.), *op. cit.*, p. 261.

⁴ *Ibid.*, p. 258.

⁵ **Giulia Bonacci**, « De la diffusion musicale à la transmission religieuse : reggae et rastafari en Italie », in **Giulia Bonacci et Sarah Fila-Bakabadio**, *Musiques populaires : usages sociaux et sentiments d'appartenance*, Paris, CEA, EHESS 2003, p. 73.

⁶ *Idem*, pp. 88-89.

⁷ *Idem*, pp. 89.

Musique et identité

Chœurs ou duels s'entendre ou se faire entendre

Patrick Bittar, Paris
réalisateur de films

CINÉMA

La musique est présente au cinéma dès ses débuts. Au plan formel, les deux arts ont en commun de travailler sur le temps, le rythme. Quant aux sujets, la musique tient évidemment une place centrale dans les films musicaux, les biographies de musiciens, mais aussi dans certaines fictions et documentaires où elle est considérée comme un facteur d'intégration sociale et de rencontre entre les cultures. Est-ce une idée reçue ?

Le documentaire *D'une seule voix* (2009) de Xavier de Lauzanne permet d'aborder la question avec réalisme. C'est la chronique d'un échec, et l'on sait les échecs riches d'enseignements.

Au début, M. Labat de Rossi, producteur français de « musiques du monde », voyage en Israël et dans les territoires palestiniens pour convaincre des formations musicales de participer à une tournée en France. « Qu'on vienne de Gaza, de Jérusalem, ça ne compte pas. On est

tous des musiciens réunis pour apporter ce message aux gens : oui, si on peut chanter et vivre ensemble pendant une tournée comme celle-là, il y a peut-être un espoir. L'espoir qu'un jour, on sera tous capables de vivre ensemble. » Les frères ennemis réunis par l'amour de la musique...

Il embarque dans son projet utopique des chorales juives, chrétiennes, l'Ensemble musical de Palestine, etc. Une centaine de musiciens partagent ainsi, quelques semaines durant, la vie d'une tournée. Mais le fossé qui les sépare (conflit politique, décalage de niveau de vie, barrière linguistique) ne sera pas comblé pour autant. Le producteur a cru que cette idée consensuelle suffirait, il l'a « vendue » à tous les participants (y compris diplomatiques) et a axé ses efforts sur l'organisation, mais l'aspect événementiel (l'ambition) a pris le pas sur l'humain (l'essentiel).

L'erreur fondamentale ici est la croyance en la vertu irénique intrinsèque de LA musique. Martin Luther écrivait que la musique « est un don de Dieu et non pas des hommes ; aussi chasse-t-elle le démon et rend-elle joyeux. Avec elle, on oublie la colère et tous les vices. »¹ Évidemment, le théologien n'avait pas eu la joie « d'écouter » du *thrash metal*, utilisé comme torture dans les centres de détention américains (*thrash* signifiant rouer de coups), ni du *doom-death* ou du *porno-grind* ! Dans *D'une seule voix*, la conséquence de cette erreur est que chaque formation se produit séparément : les Israéliens et les Palestiniens ne jouent pas ensemble. Des groupes de musique, ça ne fait pas *un* groupe. Et quand on sait que même les groupes issus d'une culture commune sont souvent menacés d'implosion...

Par ailleurs, les genres musicaux sont les produits de toutes sortes de cultures et de sous-cultures, y compris les plus rebelles, les plus dissidentes. Aussi la musique ne peut-elle être comprise comme

Chroniqueur cinéma pour *choisir* depuis 2012, Patrick Bittar est aussi directeur de l'Association suisse des amis de Sœur Emmanuelle (ASASE).

un facteur d'intégration *en soi*, surtout que lorsqu'on parle d'intégration, on sous-entend souvent « à une culture dominante ». Dans *D'une seule voix* d'ailleurs, un des ensembles vocaux, composé de seize jeunes filles (huit palestiniennes, huit juives) chantent ensemble, en arabe, un air qui vient de la tradition juive. Le chœur a été formé pour l'occasion... par une professeure israélienne de musique, qui semble aveugle au biais qui entache son dispositif : « Nous, nous chantons en arabe, et eux ils chantent notre culture dans leur langue. » Autrement dit, son projet participe de l'expansion de la culture juive (sans compter qu'elle y a ajouté une gestuelle traditionnelle juive). Elle quittera le navire quand il commencera à prendre l'eau de la discorde politique entre certains participants. Un projet musical commun n'aurait-il pas mieux favorisé la création de liens pacifiques, le temps du projet au moins ?

Importance de la pratique

C'est la tentative que fait un violoniste avec des « sauvages » de la plus grande *favela* de São Paulo, dans *Le Professeur de violon* (2015). Inspirée d'une histoire vraie, cette fiction brésilienne de Sergio Machado veut montrer que la musique peut combattre la violence et les inégalités, mais elle partage avec le documentaire précité un fond bien-pensant et une réalisation lisse et formatée. À force de vouloir trop embrasser (ici, trop de sous-intrigues), les

deux films finissent par mal étreindre (ils survolent leurs personnages).

Laerte est un brillant violoniste (noir) qui rêve d'intégrer l'Orchestre symphonique de São Paulo (OSSP). Mais lors d'une audition, il perd tous ses moyens et ne sort aucune note. Il répond alors à une annonce d'une ONG locale et accepte, à contrecœur, d'enseigner la musique classique à des adolescents du bidonville Heliópolis. Confronté à l'indiscipline, à la violence et à l'ignorance technique de ses élèves, il impose des règles, repère les doués et entraîne ces jeunes dans un salutaire projet de concert. Le film se clôture sur des élèves venus écouter leur professeur (devenu premier violon de l'OSSP) en concert, dans une belle salle.

Ici, la musique classique constitue, pour les démunis de la société brésilienne, une clé d'entrée dans l'univers - au moins culturel - des classes aisées. Mais Laerte leur a transmis plus qu'un savoir théorique ou le goût de la grande musique : il leur a donné les moyens de jouer eux-mêmes. Si de nombreux films créés autour de la musique mettent en valeur l'apprentissage pratique, ce n'est pas seulement parce que les scénarios ont besoin d'action et les personnages d'évolution, mais parce que maîtriser un instrument de musique exige du travail, et que le travail est un facteur d'intégration sociale. Pratiquer un instrument déplace l'attention, canalise la volonté. Comme le crie une élève du *Professeur de violon* pour couper net au chahut qui règne dans la classe, ces cours lui permettent d'oublier ses soucis quotidiens, et elle y tient !

Effets sur l'âme

Reste que l'univers sur lequel se concentre le musicien est particulier. « Si la musique est la partie maîtresse de l'éducation », écrit Platon dans *La République*, « c'est parce que le rythme et l'harmonie sont particulièrement propres à pénétrer dans l'âme et à la tou-

« D'une seule voix »
© Aloest Distribution



Musique et identité

Chœurs ou duels s'entendre ou se faire entendre

cher fortement. » Et Madame de Staël de renchérir : « De tous les beaux-arts, la musique est celui qui agit le plus immédiatement sur l'âme. Les autres dirigent vers telle ou telle idée (...) Ce qu'on a dit de la grâce divine qui tout à coup transforme les cœurs peut, humainement parlant, s'appliquer à la puissance de la mélodie... » (*Corinne ou l'Italie*, 1807).

De mélodie, il ne reste cependant plus grand-chose quand il s'agit de rap, cette musique qui fait partie de l'environnement « naturel » des jeunes du *Professeur de violon* ou des protagonistes de *8 Mile* (2002), de Curtis Hanson. Dans ce dernier film, qui se déroule dans la banlieue sinistrée de Détroit, le rappeur Eminem joue son propre rôle. Jimmy est un adolescent blanc déprimé, qui vit avec une mère défaillante (Kim Basinger) et travaille dans une usine de tôles. La route 8 Mile le sépare du quartier noir où il aimerait faire montre de ses talents de rappeur.

« 8 Mile »
© United International
Pictures



Comme dans *Le professeur de violon*, le film commence par un échec cinglant : lors d'une *battle* (un duel de rappeurs en public), Jimmy est mis à quia. Et comme Laerte (et beaucoup de musiciens), il continue de se battre avec les factures impayées (par sa mère) et les doutes. À force de courage et grâce au soutien de ses amis, Jimmy, que les rappeurs noirs surnomment *Elvis* en référence ironique à un autre Blanc venu jadis jouer sur leurs plates-bandes, va s'imposer et *s'intégrer* au-delà de sa rue, puis bien au-delà de Detroit (mais le film se termine avant).

Le talent glorifié ici relève plus de la joute oratoire que de l'art vocal et n'a plus grand-chose à voir avec le chant tel que le concevait Luther : « ...le meilleur art et le meilleur exercice de tous. Il n'a rien de commun avec le monde ; on ne le rencontre ni devant les juges, ni dans les controverses. »²

Des rencontres

Autre rencontre avec une culture étrangère via la musique, celle du petit Max avec celle des gens du voyage dans *Swing* (2002), du réalisateur gitan Tony Gatlif. La situation de départ rappelle celle de *8 Mile*. Le héros est dans une période de flottement ; il passe les vacances d'été seul chez sa grand-mère et s'ennuie un peu. Son environnement familial est déstructuré : père absent, mère nomade qui l'emmène chaque année dans un pays différent. La rencontre advient parce qu'il s'aventure dans une banlieue triste (de Strasbourg) pour y acheter une guitare. C'est *Swing*, une petite Manouche, qui lui ouvre les portes de sa communauté.

Le blondinet prend alors des cours de guitare avec le génial Miraldo, et découvre un mode de vie où la musique est prépondérante et contribue au rapprochement avec les *gadjé* (les non-Gitans). En témoigne cette scène où Miraldo et un ami juif réveillent en pleine

nuit Khaled pour chanter avec lui (« Le Juif, le Manouche! You are welcome, men! Yallah! ») ou celle où de jeunes alsaciennes blondes entonnent avec leur mentor le bouleversant *Chant de la paix* qui mêle traditions yiddish, arabe et manouche: « Remplis chaque coupe qui se vide pour que les âmes se remplissent d'amour. Car le cœur de celui qui n'a jamais été esclave de l'amour ne connaîtra jamais l'unicité d'être Un. » Max va finalement délaissier les cours de guitare et vivre une belle amourette avec Swing.

L'épatant documentaire *Benda Bilili!* (2010), de Renaud Barret et Florent de La Tullaye, nous fait vivre, sur cinq ans, l'incroyable percée internationale d'un groupe de musiciens handicapés congolais. Au départ, en 2004, on les voit écumer les rues misérables de Kinshasa, la nuit, sur leurs fauteuils roulants de fortune, entourés d'enfants des rues attirés par leur musique entraînante et leurs paroles optimistes: « L'homme n'est jamais fini, il n'est jamais trop tard dans la vie, chantent-ils en souriant. Un jour, c'est sûr, on réussira. »

Le groupe suscite l'intérêt des réalisateurs français, venus dans la mégalopole pour un autre projet. Ils le mettent en contact avec un producteur de musique, qui lui ouvre les portes d'un studio d'enregistrement local. Mais une nuit, un incendie détruit le foyer pour handicapés où réside Ricky, le leader du groupe. Il se retrouve à la rue avec sa femme et ses enfants... pour plusieurs années. Lorsque les réalisateurs reviennent, ils constatent la confirmation des propos de Luther: « Ceux qui savent chanter ne se livrent ni aux chagrins, ni à la tristesse. Ils sont gais et chassent les soucis avec des chansons. »³ Les musiciens reprennent le travail d'enregistrement et leur premier disque sort en 2009. Le succès est fulgurant. Pendant trois ans, ils donneront plus de 300 concerts à travers le monde. Et en 2012, ils se sont produits au Royal Albert Hall

de Londres, durant les Jeux paralympiques.

Se mettre d'accord

C'est aussi au Royal Albert Hall que se déroule l'émouvante scène finale des *Virtuosos* (1996). Cette fiction britannique de Mark Herman raconte l'histoire d'une petite ville menacée par la fermeture imminente des mines. L'attention est portée sur la fanfare des mineurs, dirigée d'une main de fer par Danny. Alors que les habitants sont dévastés, que les couples explosent, Danny n'a qu'un objectif: la finale du championnat national des fanfares à l'Albert Hall. Rita morigène son mari Harry: « Il y a dix ans, tu étais toujours prêt à te battre. Maintenant, tu fais plus rien, à part souffler dans ta maudite trompette. - Ouais, mais au moins on nous écoute. » Finalement la fanfare décroche la coupe et Danny fait un discours: « Le fait que nous ayons remporté ce trophée n'intéresse pas grand monde. Par contre, si nous le refusons en public, comme nous allons le faire maintenant, le pays entier va se tourner vers nous. De cette façon, je ne parlerai pas pour rien. »

La musique pour se faire entendre, pour s'entendre... pour se mettre à la recherche d'un équilibre, d'une symphonie. Le mot grec *symphoneo* ne signifie-t-il pas « se mettre d'accord » ? ■

¹ « Lettre à Senfl », in Bernard Guy, *L'art de la musique*, Seghers, Paris 1961, 700 p.

² *Ibid.*

³ *Ibid.*



CULTURE

Arts

Ce faux qui fait si vrai

Annick Chevillot, Lausanne
journaliste

L'art subtil qui consiste à copier, usurper, plagier et contrefaire a été montré du doigt de tout temps. Les Romains, déjà, chassaient les faussaires. Un musée japonais, lui, a décidé il y a 20 ans de transformer son espace en plus grand simulacre du monde. Ses 30 000 m² n'abritent que des copies. Sans pour autant faire prendre des vessies pour des lanternes aux visiteurs.

Caresser la joue de *Mona Lisa*. Toucher les nénuphars des *Nymphéas*. Effleurer les cheveux de la *Naissance de Vénus*. Taper sur la table de la Cène. Embrasser le *Baiser*. Poser sa joue contre *Guernica*. Étreindre la *Jeune fille à la perle*. Se retrouver sous la voûte de la *Chapelle Sixtine*, mais dans un bunker. Admirer les fresques de l'église de Nohant-Vic au bord de la mer du Japon.

Non, vous ne rêvez pas ! Tout ceci est possible. Pour toucher toutes ces créations, il faut se rendre à Naruto, petite commune au nord de l'île de Shikoku au Japon. C'est là que le magnat de l'industrie pharmaceutique japonaise,

Ichiro Ōtsuka, a ouvert son musée-mausolée le 5 avril 1998. C'était pour fêter les 75 ans de la fondation de l'entreprise, qui commercialise notamment la fameuse boisson *Pocari Sweat* et l'anti-psychothique *aripiprazole*.

Le musée d'art Ōtsuka a deux particularités : c'est le plus grand musée du Japon, avec 30 000 m² de surface d'exposition, et il ne contient que des faux. Pas une seule œuvre originale dans ses entrailles (le musée est entièrement souterrain), sauf peut-être son petit *Artu-Kun*, un robot « artistique » qui encourage les visiteurs à toucher le bon millier d'« œuvres » occidentales exposées.

Si cet endroit tient autant du musée que du mausolée, c'est que les de Vinci, Rothko, Klimt, Cézanne, Monet, Renoir, Rembrandt, Vermeer, Van Gogh, Dürer, Dali, Vélasquez, Le Caravage, Turner, Picasso ont été clonés à des fins de préservations. La technique est raffinée. Elle confine même à l'art. Toutes les reconstitutions ont été produites à partir d'originaux minutieusement photographiés. Les images projetées sur des rectangles de céramique sont cuites à plusieurs reprises dans des fours proches de Kyoto. Puis elles sont finalisées à la main pour leur donner ce trait d'âme dont la technologie reproductive les prive.

Accepter l'impermanence

Mais à quoi sert-il de multiplier tous ces petits pans artistiques comme un Jésus de l'art en péril ? À des fins conservatoires. Imaginez la chapelle des Scrovegni à Padoue détruite par un tremblement de terre. Grâce à la version de Naruto, il sera possible de reconstituer les fresques de Giotto à l'identique.

Cette démarche est très fréquente au Japon. L'impermanence des objets est viscéralement ancrée dans la culture de l'archipel. Il n'est pas rare de se promener dans un temple en bois magnifique que l'on croit ancien et d'y voir une

Arts

Ce faux qui fait si vrai

pancarte dotée d'un 1993 comme année de construction. Conçu à l'identique, jusque dans les moindres détails et les moindres imperfections, le temple est une reproduction de l'original détruit par quelque tremblement de terre ou glissement de terrain.

Il n'y a que le vrai qui vaille

En Occident, on voue une vénération à l'original qui va largement à l'encontre du pragmatisme artistique japonais. Conserver la Mona Lisa envers et contre tout tient de la gageure vu le nombre de visiteurs qui passent l'admirer chaque jour au Louvre parisien.

La notion de vrai et de faux dans la création artistique tarabuste l'Occidental depuis toujours. L'an dernier, sept tableaux exposés dans six musées britanniques ont été remplacés par des faux.

Comme le visiteur passe en moyenne 30 secondes devant une œuvre, la chaîne culturelle Sky Art a proposé aux curieux de chercher l'intrus. Une manière originale et pleine d'humour d'évaluer la capacité des citoyens à ne pas prendre des vessies pour des lanternes. Le virtuel « musée du fake » propose de son côté une carte interactive permettant également de démêler le vrai du faux.

De telles initiatives ont toujours mis en émoi la population. En jeu, la capacité de chacun à identifier quand il est trompé sur la marchandise. Ainsi les mesures pour démasquer les faussaires ont souvent été bien plus musclées que celles du projet britannique. Elles remontent même à l'époque romaine où sculptures et statuettes faisaient déjà l'objet de copies. Aujourd'hui, l'Occident célèbre les ruines grecques et romaines comme autant de reliques confinant au divin, mais cette admiration ne vaut que parce que les ruines sont uniques, originales voire éternelles.

En Occident, l'art religieux est aussi préservé à grand renfort de moyens financiers et technologiques. Pensez au *Suaire de Turin*, tissu vénéré comme une icône et dont la datation par le carbone 14 a révélé son origine médiévale en 1988.



Le musée dans le parc de Naruto
© Musée d'art Ôtsuka

Depuis, les scientifiques ont poursuivi leurs recherches et les traces d'ADN retrouvées en 2015 dans les fibres de lin ne permettent plus d'exclure l'authenticité de la relique.

L'art profane a aussi ses temples originaux vénérés. Les grottes de Lascaux sont fermées au public depuis 1963 et un fac-similé a été placé à proximité pour que le public puisse admirer les fresques rupestres. L'émoi suscité par la destruction du site antique de Palmyre est un autre exemple récent de ce besoin d'authenticité primaire.

Un but mal compris

Dans sa démarche, Ichiro Ôtsuka pousse à l'extrême une pratique assez courante au Japon. Reproduire l'unique, pour le ressusciter *in situ* en cas de besoin :

Ichiro Ôtsuka pousse à l'extrême une pratique assez courante au Japon. Reproduire l'unique, pour le ressusciter *in situ* en cas de besoin.

« Les reproductions en céramique peuvent maintenir les couleurs originelles et les formes pour au moins deux mille ans. » S'il venait l'envie à Ichiro Ôtsuka de construire la grotte de Lascaux ou le site de Palmyre, c'est au Japon que l'on devrait aller pour admirer ces deux monuments.

Son musée relève autant de la conservation du patrimoine que de la vanité : être plus fort que le temps, rendre immortel le temporel. À ainsi dénier le droit à des œuvres d'art de vieillir ou de mourir, l'homme d'affaire nippon participe à la grande industrie de la contrefaçon. Mais il offre également un cadeau à l'humanité en préservant près de 3000 ans d'histoire de l'art occidental. Ce travail d'archivage (en quelque sorte) a cela de louable qu'il ne répond pas à une envie commerciale. On est loin de la contrefaçon qui consiste à imiter un objet en laissant croire que

l'imitation est authentique. Il n'est pas possible d'acquérir la Chapelle Sixtine ou *Les tournesols* de Van Gogh exposés à Naruto. Et il est évident qu'il s'agit de reproductions. Le guide robotisé rappelle d'ailleurs où l'on se trouve.

Reste que le but du musée est peu compris et souvent mal perçu. Certains visiteurs crient au scandale, d'autres trouvent cela juste bizarre, tandis que la majorité ne comprend pas l'utilité de dépenser environs 32 francs suisses pour voir des posters améliorés. Le clivage entre Japonais et visiteurs étrangers est aussi flagrant. Les premiers prennent plaisir à observer autant d'œuvres dans un même endroit, alors que les non-Japonais se posent mille questions. Le faux tarabuste toujours autant celui qui voue un culte à l'unique.

Ceci n'est pas un musée

Et si, finalement, on prenait exemple sur Magritte et son fameux *Ceci n'est pas une pipe* pour mieux comprendre le musée Ôtsuka ? Ceci n'est pas un musée. C'est un complexe architectural magnifique, qui a coûté plus de 400 millions de dollars et qui se situe dans le parc national de Naruto. La vue sur la mer intérieure du Japon invite à la contemplation et le sanctuaire aux oiseaux est réputé loin à la ronde.

Ces milliers de faux ont cela de vrai qu'ils suscitent des émotions bien véridiques. Le fait de pouvoir les toucher et s'en approcher jusqu'à les sentir donne une autre dimension à ces chefs-d'œuvre ainsi assemblés. ■

Musée d'art Ôtsuka
www.o-museum.
or.jp/english

Le musée du *fake*
www.lemuseedufake.
com/lesinfaux

La carte des *fake* à
travers le monde
www.lemuseedufake.
com/lacartedufake

Lettres

La folie helvétique (inédit)

Max Lobe, Genève
écrivain

CULTURE

Ramata dépose son cabas de courses sur le palier, bloque le lot de courriers sous son aisselle, avant d'ouvrir la porte de son appartement. Un trois pièces vétuste des années soixante. La vieille dame du rez-de-chaussée lui a confié un jour que l'immeuble avait été construit à cette époque, pour les accueillir, eux migrants italiens. Elle venait alors de s'installer à Nyon avec son mari.

Pas de temps à perdre, il faut vite enfiler son tablier : son ex vient lui déposer les enfants tout à l'heure. Ah celui-là ! Quand il dit 19h30, c'est 19h30. Pas une minute de plus. Tout ça parce qu'il veut aller bécoter sa nouvelle chérie, cette cinglée qu'il s'est trouvée on ne sait où. Faut la voir : elle rit et parle toute seule en route. Un séjour à l'hôpital psychiatrique de Prangins, non loin de Nyon, lui ferait certainement du bien. Mais est-ce que l'ex de Ramata veut laisser son amour fou s'éloigner de lui ? Ah les hommes !

Ramata commence à peine à mijoter une petite sauce tomate au thon qu'elle

servira avec des pâtes à ses deux filles, que déjà on sonne à la porte. C'est Francis. Elle tourne encore un peu sa sauce, baisse le feu et s'essuie les mains. Mais ça sonne de nouveau. Mais oh ! Il ne peut pas attendre, celui-là ? Elle ouvre la porte et il lui tend les enfants comme le ferait un livreur. Manque plus qu'un « signez ici madame ». Le voilà reparti comme un voleur.

Les filles sont très contentes de revoir leur mère. Elles lui racontent la semaine passée chez papa. Mais elles insistent sur le comportement de la folle de pap's. La plus jeune dit : « Mam's, tu sais quoi ? La femme de pap's crie la nuit. » Et l'autre ajoute : « Elle pleure aussi. Enfin : c'est parce qu'elle veut que pap's lui fasse des bisous. »

Ramata encaisse. Elle ne veut plus faire de commentaire sur la nouvelle compagnie de pap's. D'ailleurs, elle doit terminer de cuisiner pour les petites et après les mettre au lit. Elle sait, cette semaine sera particulièrement difficile. Quand les filles sont là, elle se sent bien dans son rôle de mère, oui-oui, mais lorsqu'elle pense à la charge de travail qui l'attend, elle a juste envie de se mettre la tête sur les rails des CFF. On parlera d'accident de personne. Puis c'est tout. On oubliera ça très vite. Dieu merci, sa psy la maintient en vie à bonnes doses de *Xanax*.

Parfois, il lui arrive de se demander si c'est de cette vie-ci qu'elle rêvait en déposant ses valises en Suisse, à la suite d'un mariage avec son Blanc, Francis. Au pays, on la dit infirmière. Sa mère chante partout dans leur village qu'elle est médecin dans un grand hôpital chez les Blancs. La vérité c'est que Ramata prend soin des personnes âgées dans une maison de retraite à Nyon, la clinique Vivre Longtemps. Si elle n'aime pas parler de discriminations, c'est parce qu'elle les vit tous les jours. Elle se dit, c'est normal. On ne peut pas leur en vouloir à ces anciens qui voient une

Le camerounais Max Lobe vit en Suisse depuis plus de 10 ans. Après des études de communication, puis de sciences politiques, il se lance dans l'écriture. Il a reçu plusieurs prix pour ses récits inspirés de faits réels. On se souvient de *39 rue de Berne* (2013) et de *La trinité bantoue* (2014). Son dernier roman *Confidences* est à découvrir à la p. 80.

Noire pour la première fois, à quelques saisons seulement de leur départ. C'est normal ! Bien sûr qu'on ne peut pas leur en avoir ! Madame De Cajou, une nouvelle admise à la clinique, a crié ce matin en la voyant pénétrer dans sa chambre. Elle a tiré la sonnette d'alarme : *also*, une Noire toute noire était dans sa chambre ? Quand même ! Faut pas abuser !

À table, Ramata doit trouver des astuces pour faire manger ses filles. N'est-ce pas que Madame Roselyne s'est plainte de la carence alimentaire des petites. Elle avait parlé de maltraitance ! Oui, maltraitance. L'école avait convoqué la mère inconsciente pour lui remonter les bretelles. Ils avaient eu de la chance, Ramata avait pris quatre doses de *Xanax* avant d'aller à ce rendez-vous. Elle le savait : si elle ne l'avait pas fait, elle aurait éclaté comme une tigresse devant ce coton-tige de Madame Roselyne qui n'a jamais su ce qu'accoucher signifie. N'importe quoi ! Mais elle était restée calme. Elle avait encaissé et promis de gaver ses filles. Non, pas de les gaver. Non, non. Elle avait promis de leur assurer cinq fruits et légumes par jour et tout le blabla qui va avec.

Elle met les filles au lit après leur avoir raconté un conte. Ces métisses appellent ça, leur *moment africain*. Pitié ! pense Ramata. Ça n'a rien de son Afrique à elle, ces histoires de tortues et de lièvre dans la savane. Mais bon, si ça les fait dormir tranquillos-tranquillos, pourquoi s'en priver ?

Exténuée, elle regarde sa montre. Il est bientôt 22h. Elle est debout depuis 5h du matin. Elle n'ira pas se coucher avant d'avoir jeté un œil à son courrier. Pas de surprise : des factures, encore et toujours des factures. Il faut payer sans cesse et elle ne comptera pas sur la modique pension que lui verse Francis pour s'en sortir. Elle se débrouille toute seule pour joindre les deux bouts. Elle avait essayé l'assistance sociale, mais un

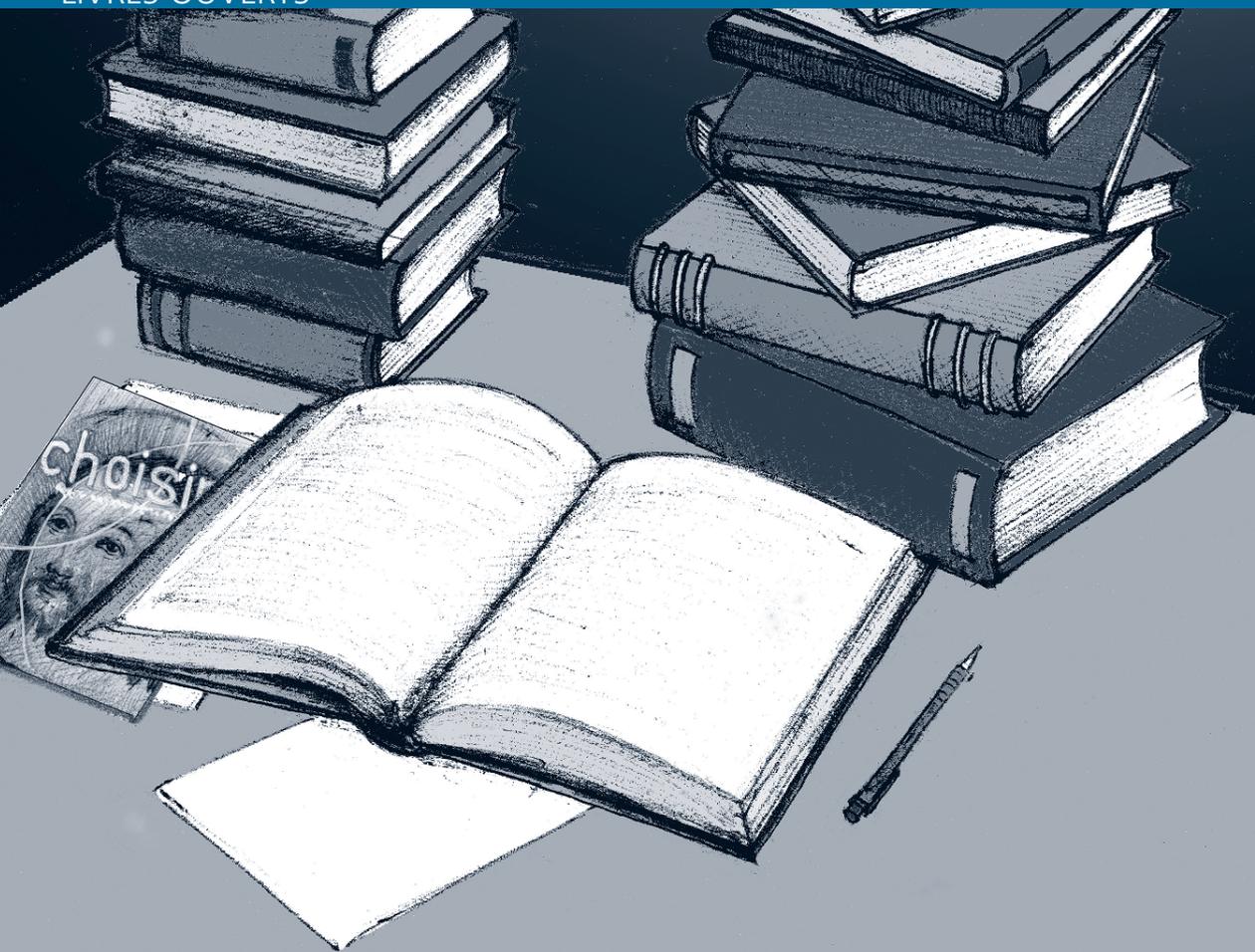
excédent de 100 francs dans ses revenus, seulement ça - 100 francs - avait gommé ses chances de recevoir quoi que ce soit de l'État.

Un dernier courrier lui donne les documents de votations. Les objets soumis au vote : Oui ou Non à la construction d'un bâtiment pour l'accueil des demandeurs d'asile, Oui ou Non à la révision de la prévoyance vieillesse horizon 2020, Oui ou Non à l'autosuffisance alimentaire de la Suisse. Elle pousse un grand soupir, essaye de lire le livret informatif qui permet au citoyen de prendre position. Elle soupire de nouveau. Elle ramasse tout ce matériel de votation et le déchire avec une rage qui l'étonnera elle-même quelques minutes plus tard. Ah Ramata ! Tu l'avais pourtant juré ! Oui qu'elle s'était jurée à la réception de son passeport suisse, de participer à la vie de sa commune, de son canton, de son nouveau pays. Elle était si fière de cette *nouvelle* identité. Mais ça, c'était quelques années avant que pap's ne rencontre sa folle.

Mais qu'ils aillent donc se faire foutre avec leurs votations à la con ! crie-t-elle comme une forcenée. Des maisons pour des requérants d'asile ? Mon œil ! Ils n'ont qu'à en construire déjà pour des mères seules et détentrices d'un passeport suisse, merde ! Et puis leurs réformes des retraites et machins-trucs... après tout, se dit-elle, c'est mon salaire qui paye ces vieux cons que je surveille matin-midi-soir et qui me traitent comme une moins que rien. Autosuffisance alimentaire ? C'est quoi cette histoire ? Qu'entendent-ils par là ? Ah calme-toi Ramata ! Calme-toi ! Sinon tu seras comme la cinglée de celui-là... Secouée de remords, elle veut recoller les morceaux du livret de votation. Et là, elle entend : « Maaama ! Il y a une tortue et un lièvre dans mon lit ! » ■

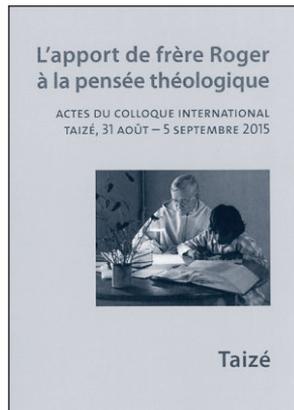


LIVRES OUVERTS



Livres ouverts

THÉOLOGIE



***L'apport de frère Roger
à la pensée théologique***
*Actes du colloque international
 Taizé, 31 août - 5 septembre 2015*
 Taizé, Taizé 2016, 314 p.

D'emblée Gottfried Hammann pose la question : Frère Roger avait-il une théologie ? Trois expériences de vie de Frère Roger permettent de comprendre le combat d'unité et de paix qu'il a mené et qui reste celui de Taizé. D'abord le combat pendant la guerre, ensuite celui pour l'unité de l'Église et enfin l'accueil des jeunes en quête de sens et de re-

pères. Ces trois marques éclairent la vie et la pensée de Frère Roger.

Parmi les nombreuses autres contributions de ce colloque, mentionnons celle de Constantin Sigov, philosophe ukrainien. Il relève trois points : les blessures historiques à la confiance, à l'Ouest comme à l'Est de l'Europe, ensuite Taizé comme pari de la confiance à l'ère du soupçon, et enfin la perspective anthropologique de Frère Roger sur l'homme comme *homo credens*. La confiance est bien au cœur d'une anthropologie de l'avenir et elle n'est pas naïveté. Elle ne désengage pas ; au contraire, elle donne de se tenir debout, là où les sociétés sont ébranlées.

Frère Roger le rappelle : les frères souhaitent être pour les jeunes des hommes d'écoute et non des maîtres spirituels. Et dans la liturgie, le moment principal est le long silence : c'est une écoute silencieuse en commun, prière personnelle et acte communautaire. La prière silencieuse est un symbole de confiance. La confiance ne peut être motivée par un calcul formalisé qui joindrait tous les bouts, dit encore C. Sigov. (Le calcul domine l'économie, mais ne protège pas contre l'instabilité et la crise mondiale.) Elle relève bien du pari. Les actes de confiance sont d'ailleurs une préparation nécessaire pour chacun des sacrements, le baptême d'abord, mais aussi la pénitence. Chanter ensemble dans des langues différentes manifeste cette pleine confiance. Le pari de Taizé est le chant nouveau de la confiance.

Pour conclure le colloque, Frère Aloïs, prieur de Taizé, souligne ces mots simples : nous pouvons apprendre les uns des autres. Nous avons besoin les uns des autres pour avancer, notamment en ce qui concerne l'eucharistie. Retrouvons-nous plus souvent pour prier ensemble, pour soutenir de prochaines étapes théologiques. Frère Roger donnait la priorité à la dimension vivante de la foi sur sa dimension conceptuelle,

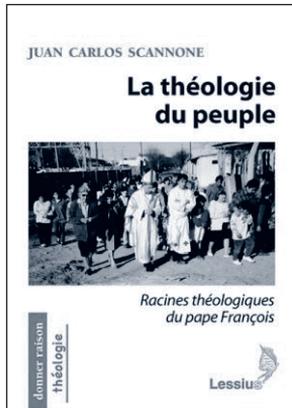
Livres ouverts

mais il a toujours recherché le dialogue avec des penseurs. Ces actes montrent le lien fort et indispensable entre la vie et la pensée, et à ce titre ils doivent retenir toute notre attention.

Jean-Daniel Farine

Juan Carlos Scannone *La théologie du peuple*

Racines théologiques du pape François
Namur, Lessius 2017, 272 p.



La théologie du peuple vient combler un vide et se propose, comme l'énonce son auteur, le jésuite Juan Carlos Scannone, de satisfaire la « saine et intelligente curiosité du public français et francophone sur le nouveau pape ». Ce pape « du bout du monde », comme il s'est lui-même présenté, au langage simple et direct, déconcerte les Européens sécularisés car ses références et son style ne sont pas les leurs.

D'un point de vue spirituel et pastoral, la réflexion du pape François s'inscrit dans le courant de la *théologie du peuple*, peu connue des milieux francophones. Un des principaux représentants de cette théologie est précisément le jésuite Scannone, un ami personnel et de longue date du pape François. Ce mouvement de pensée s'est développé en Argentine. Il est proche de la théologie de la libération, plus connue outre-Atlantique. Ces deux écoles théologiques ont en commun, entre autres, la priorité pour les questions sociales et l'option préférentielle pour les pauvres. Ce livre a le mérite de présenter de manière synthétique la pensée de l'auteur à partir de quelques écrits. Nous recommandons tout particulièrement son commentaire sur l'exhortation apostolique *Evangelii Gaudium* (EG), premier texte signé par le pape François et « feuille de route », selon le théologien, de son pontificat.

L'analyse de Scannone aide à comprendre le langage imagé du pape dont le sens profond échappe à un aperçu superficiel. Par exemple, l'image du polyèdre, préférée à la sphère, en tant que modèle du Peuple de Dieu (et des peuples en général) correspond à une conception de l'unité qui n'implique pas l'uniformisation mais qui, au contraire, accueille et valorise les différences dans le cadre d'une « culture de la rencontre » que le pape appelle à favoriser au sein de l'Église. « Bien comprise la diversité culturelle ne menace pas l'unité de l'Église » (EG, §117).

Par ailleurs, Scannone insiste sur l'importance de la piété populaire, une des caractéristiques de la théologie du peuple qui revalorise cette forme de catholicisme, la qualifiant de « spiritualité populaire » et de « mystique populaire ». Il s'agit là d'une des priorités du pape qui étonne beaucoup en Europe. Les dévotions populaires ne constituent pas seulement une des forces vitales de l'Église mais forment aussi, fécondées par l'Es-

prit saint, une source de sagesse. « Une culture populaire évangélisée contient des valeurs de foi et de solidarité, qui peuvent provoquer le développement d'une société plus juste et croyante, et possède une sagesse propre » (EG §68).

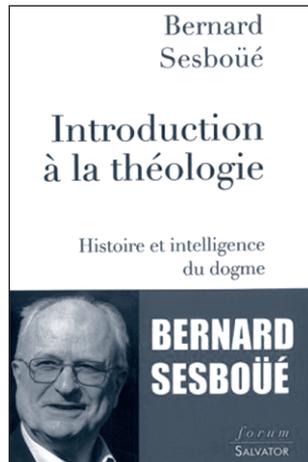
Véronique Lecaros

Bernard Sesboué

Introduction à la théologie

Histoire et intelligence du dogme,

Paris, Salvator 2017, 222 p.



À celui qui s'intéresse à la théologie, le Père Sesboué sj donne des informations passionnantes sur l'évolution de ces discours sur Dieu. Il étudie particulièrement la théologie dogmatique qui exprime le contenu de la foi. Le travail de la théologie est inépuisable, il doit être repris de siècle en siècle, en raison du mystère divin qui nous dépasse toujours et des questions nouvelles qui montent des différentes cultures humaines au cours de l'histoire. Ainsi les premiers énoncés dogmatiques sur l'humanité et la divinité du Christ ont pris forme au cours d'une succession de conciles comme ceux de Nicée, de Constantinople... Le contenu de cette théologie dogmatique concernant le Christ a évolué dès le Moyen Âge en se référant à l'Écriture.

L'auteur cherche à situer la théologie dogmatique à la lumière de son passé, avant de montrer ses grandes réalisations contemporaines et envisager son avenir.

Les premiers défenseurs du christianisme furent Justin, « philosophe et martyr », Tatien, Tertullien, Irénée de Lyon, reconnu comme « le père de la dogmatique chrétienne » et le premier grand adversaire de la gnose, combat mené ensuite par Clément d'Alexandrie et Origène. Basile de Césarée s'attela à montrer comment la foi chrétienne pouvait affirmer la Trinité sans tomber dans le polythéisme. Augustin enseigna à rendre « raison de sa foi » à la lumière de l'Écriture et de la Tradition. Avec la scolastique, dont Thomas resta le maître, la théologie devint une « science » ; puis vint le temps de la Réforme, où la théologie s'intéressa particulièrement au rôle de l'Église.

Le Père Sesboué cite ensuite de nombreux ouvrages apologétiques en réponse aux maîtres du soupçon (Marx, Nietzsche, Freud) et à la montée de l'athéisme aux XIX^e et XX^e siècles. Il fait aussi une large place aux grands auteurs de la dogmatique du siècle passé, Barth, Balthasar et Rahner.

La lecture de cet ouvrage n'est pas aisée, mais l'effort est largement récompensé car les connaissances de ce jésuite théologien renommé sont si étendues qu'elles nous permettent, avec bonheur, de revisiter les fondements de la théologie moderne et de nous intéresser avec lui au développement de l'œcuménisme.

Monique Desthieux

Livres ouverts

ÉGLISES

René Lafontaine

Martin Luther et Ignace de Loyola

Namur, Lessius 2017, 224 p.



Professeur de théologie pendant quarante ans, auteur d'une thèse sur la christologie de Thomas d'Aquin, familier de la démarche ignatienne à laquelle il a consacré une imposante étude sur *L'originalité des Exercices d'Ignace de Loyola*, l'auteur se propose d'élucider la question essentielle : « Comment l'exégète de métier qu'est Luther a-t-il pu s'ouvrir ou rejeter la connaissance immédiatement mystique dont bénéficia Ignace de Loyola depuis ses visions du Cardoner ? Inversement, comment Ignace de Loyola fonda-t-il sa doctrine d'inspiration mystique en recourant lui aussi à l'autorité de l'Écriture sainte communément admise dans l'Église ? »

Pour y parvenir, le professeur émérite a largement puisé dans ses cours et le jésuite a scruté les textes fondateurs de son Ordre. Après avoir consacré les deux premiers chapitres de son livre à évoquer la doctrine de la justification à la lumière de la Déclaration commune d'Augsbourg (1999) et de l'enseignement du concile de Trente, l'auteur entre dans le vif du sujet.

Plus analytique que synthétique, le parcours auquel il invite son lecteur demande une certaine endurance. L'érudition et la minutie de ses explications exigent de parcourir de longues pages avant de pouvoir percevoir « la connivence, l'irréductibilité et la complémentarité de la vie et des œuvres de Martin Luther et d'Ignace de Loyola ». Le passage de l'un à l'autre n'est pas toujours évident, et le chemin se complique au gré des pages sur la démarche philosophique d'Aristote, sur l'enseignement de Thomas d'Aquin et la solution thomiste, ou sur les propos de Feuerbach qui ne semblent guère se justifier, sinon pour évoquer les cours du professeur. D'où l'impression générale de se trouver en présence d'une belle masse d'informations académiques, mais d'un livre rédigé trop prestement, un peu confus et qui manque d'unité.

Les spécialistes seront intéressés à discuter certaines perspectives de l'auteur : le choix de l'illumination d'Ignace au Cardoner (*Récit*, n° 30) plutôt que la grâce d'être libéré de ses scrupules (*Récit*, n° 25) comme expérience sœur du *Turmerlebnis* de Luther, l'opposition entre la théologie de la croix de Luther et la théologie de la résurrection d'Ignace, la mise en parallèle entre l'application ignatienne des sens avec la foi luthérienne comme articulation de l'incorporation au mystère de l'Église, etc.

Comme dans de nombreux ouvrages, ici aussi Ignace de Loyola est parfois salué comme un champion de la Contre-Réforme, alors qu'il serait plus exact de le considérer comme un vrai réformateur se situant dans la ligne du courant de la *Devotio moderna*. Contrairement à Luther, Ignace ne s'en prend pas directement à l'institution ecclésiastique, préférant aider les personnes à réformer leur propre vie par la pratique des *Exercices*.

Pierre Emonet

Élisabeth Behr-Sigel

En marche vers l'unité

Point de vue d'une théologienne orthodoxe

Édition établie et préfacée par

Olga Lossky

Paris, Cerf 2017, 340 p.



Les textes qui composent ce recueil ont été réunis par Olga Lossky, à qui l'on doit déjà une biographie d'Élisabeth Behr-Sigel. Ils constituent un complément précieux aux ouvrages de cette théologienne au parcours singulier, que l'on a appelée *la grand-mère de l'orthodoxie d'Occident*, et couvrent une vaste période (1932 - 2000).

Elle-même issue des milieux de l'émigration russe, Olga Lossky a regroupé en cinq grands chapitres ces textes de formes diverses, dans un ordre qui n'est pas strictement chronologique mais qui correspond plutôt aux grands thèmes

qui ont marqué la pensée d'Élisabeth Behr-Sigel. Ainsi, au travers de méditations bibliques, de cours sur les théologiens de l'émigration russe et de conférences s'adressant tant à des milieux orthodoxes qu'à un public plus large, on retrouve les grandes questions qui se sont posées dans la rencontre de la communauté orthodoxe russe émigrée, après la révolution de 1917, avec l'Occident : l'unité de l'Église, l'héritage de la tradition patristique, la confrontation avec la culture, le rôle des laïcs et l'engagement chrétien dans le monde d'aujourd'hui.

Présent tout au long de ces écrits, l'enracinement dans les sources bibliques et patristiques est « le socle » à partir duquel ces questions sont abordées. S'interrogeant notamment sur l'actualité et la pertinence des Pères de l'Église pour la pensée d'aujourd'hui, sujet débattu par nombre de théologiens récents, elle montre qu'il ne s'agit ni de « liquider... l'héritage des Pères comme un bagage encombrant », ni de « respecter respectueusement des formules devenues vides ou opaques », mais de retrouver ce qui, à leur époque, leur a permis de parler à leurs contemporains dans le langage de leur culture. « Être fidèle aux Pères, écrit-elle, c'est retrouver leur inspiration créative pour évangéliser l'homme moderne, c'est tenter de déchiffrer les signes de notre temps. »

Des notes de cours sur des théologiens tels que Serge Boulgakov, Vladimir Lossky et Paul Evdokimov, dont elle fut proche, mises en forme par l'éditrice, rendent compte du renouveau de la recherche théologique au sein de l'orthodoxie.

Une série de textes réunis dans le chapitre intitulé *Perspectives œcuméniques* explorent l'histoire du Schisme de 1054, en éclairant le contexte historique et culturel, mais aussi les conséquences de cette rupture qui s'est creusée au cours des siècles. L'auteure souligne à cet

Livres ouverts

égard que l'émergence d'une « orthodoxie occidentale » dans les communautés de la diaspora a ouvert la voie, au travers de rencontres œcuméniques, à des efforts visant à dépasser les antagonismes dans ce qu'elle nomme « l'impatient patience ».

Elle qui fut luthérienne avant de découvrir l'orthodoxie analyse aussi diverses positions protestantes face à l'orthodoxie ; avec une grande netteté, elle aborde en particulier le difficile problème de l'hospitalité eucharistique, qui se pose notamment dans des mouvements tels que l'ACAT, dont elle fut l'une des responsables pendant de nombreuses années. Elle invite les chrétiens à « tendre à une réconciliation authentique, non dans le clair-obscur d'un œcuménisme sentimental ou pragmatique, mais à la lumière de la charité qui trouve sa joie dans la vérité ».

Une question centrale, pour Elisabeth Behr-Sigel, celle de la place et du rôle des laïcs dans l'Église, a fait l'objet d'un cours où elle rappelle les vicissitudes du terme et de la notion de laïcité dans son rapport avec les ministères ordonnés. Insistant sur le « sacerdoce royal » de tous les baptisés, et donc sur l'éminente dignité et responsabilité des laïcs, elle mentionne certaines dérives, apparues au cours de l'histoire, qui se révèlent à travers le langage et ne sont pas sans incidences sur le rapport entre l'Église et le monde. Elle note toutefois une lente prise de conscience dans la réflexion ecclésiologique récente et évoque aussi brièvement la question d'un

« éventuel accès des femmes au ministère sacerdotal » (à laquelle elle a consacré par ailleurs deux ouvrages), question qui, dans l'Église orthodoxe, demeure ouverte.

Les derniers textes du recueil sont consacrés à l'engagement des chrétiens dans le monde, notamment dans le domaine des droits de la personne ; elle évoque une « nouvelle alliance » entre « chrétiens post-idéologiques et défenseurs post-idéologiques des droits de l'homme », lieu d'une possible rencontre « sur une philosophie... de la personne humaine en tant que mystère et valeur absolue ».

Lucide, mais avec compassion, elle réagit à des événements contemporains, comme le document du patriarcat de Moscou sur la doctrine de l'Église russe (publié en 2000) ou la loi Veil sur l'avortement. Selon elle, l'engagement chrétien dans le monde fait partie de la confrontation et du dialogue avec la modernité. C'est dans la liturgie, centre de la vie ecclésiale, que les fidèles sont nourris pour leur mission dans le monde, la « liturgie après la liturgie ».

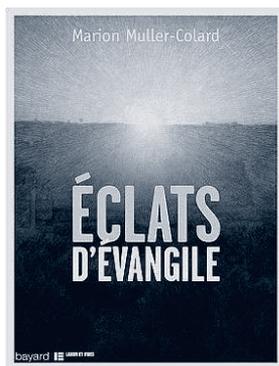
Ce recueil permet de mieux cerner la pensée d'Élisabeth Behr-Sigel, de même que l'émergence et le développement d'une pensée orthodoxe désormais établie en Occident, dont elle fut le témoin attentif.

Claire Chimelli

BIBLE

Marion Muller-Colard
Éclats d'Évangile

Paris/Genève, Bayard/Labor et
 Fides 2017, 456 p.



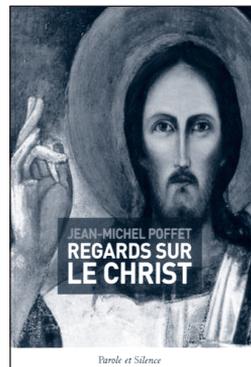
En communion avec les lecteurs du journal *Réforme*, semaine après semaine, pendant trois ans, Marion Muller-Colard (qui a reçu des prix pour ses trois autres livres) a écrit une chronique biblique « pour se laisser oxygéner par l'Évangile ». Se laisser construire, instruire, interroger dans le flux et le reflux humain à la suite de Jésus qui, phrase savoureuse, « sauve l'homme de la noyade en l'extirpant du marécage du *on* », ce Jésus qui nous sauve de la sédentarisation. « Il y a une saine folie à laquelle nous invite l'Évangile, sans cesse remise en perspective d'une saine vigilance. C'est à nous qu'il appartient de fixer la clarté du jour plein, pour que la mémoire des instants lumineux éclaire les nuits de l'absence. »

Pour chaque semaine, le texte de l'Évangile, « eau claire de la Parole de Dieu [...] qui fait lever la pâte humaine », est suivi du commentaire de l'auteur et d'une prière-poème qui noue la gerbe, dans la profondeur et l'humour. Ces textes alimenteront la méditation quotidienne comme la prédication du dimanche, pour renouveler notre cœur.

Marie-Thérèse Bouchardy

Jean-Michel Poffet

Regards sur le Christ
 Paris, Parole et Silence 2017, 220 p.



L'un des buts de cet essai, nous dit le préfacier, le cardinal Schönborn, est d'éduquer le regard chrétien pour que la doctrine ne devienne pas idéologique, et la pratique idolâtrie narcissique. Nous sommes donc conviés à une sorte de pèlerinage aux Écritures, un pèlerinage qui nous aidera à mieux comprendre et, dans un échange de regards, à se savoir aimés. Un savoir qui change une vie et oriente nos pensées, une chance donnée à la Parole d'être entendue, reçue et de pouvoir féconder nos terres profondes.

En sept chapitres, le dominicain Jean-Michel Poffet suit le Christ, avec des retours à l'Ancien Testament qui montrent comment le Christ accomplit toutes les Écritures, les promesses de Dieu et les attentes d'Israël. Il termine avec Paul de Tarse et les évangélistes, et dédie ce livre à celles et ceux qui sont en quête de Dieu, à la recherche du Christ, aux pèlerins des Écritures, sur les chemins de Terre sainte, sur leur lieu de vie ou de travail, dans le cloître ou au désert.

Merci à l'auteur de nous offrir un tel cadeau. Je vous souhaite le même bonheur que celui que j'en ai retiré.

Marie-Luce Dayer

Livres ouverts

Xavier Lingg
Père Abraham,
raconte-moi la Genèse
St-Maurice, Saint-Augustin 2017,
100 p.



Quel lieu est plus adéquat que le désert pour lire les premiers chapitres de la Genèse? La nature à l'état brut, sans transformation humaine, nous plonge dans les splendeurs de la création. Abraham s'est installé auprès des chênes de Mambré et nous accueille pour une semaine. À partir de l'expérience de vie de chaque jour, il nous fait toucher à la création de notre monde encore en gestation, sous le regard d'un Dieu-Amour. Métaphores, fables, poèmes nous donnent les clés de lecture et nous incarnent dans notre monde d'aujourd'hui.

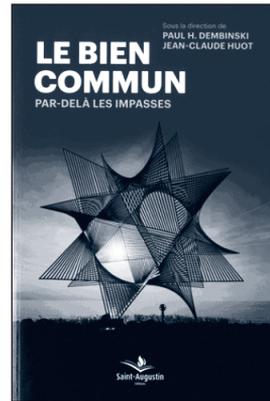
Catéchistes, parents, vous êtes les premiers concernés par ce livre qui vous aidera à répondre aux questions que se posaient déjà nos ancêtres au sujet de la création, quand ils relisaient leur vie à la lumière de leurs propres interroga-

tions. Un petit livre intelligent et plein de bon sens.

Marie-Thérèse Bouchardy

SOCIÉTÉ

Sous la direction de
Paul H. Dembinski et
Jean-Claude Huot
Le bien commun
Par-delà les impasses
St-Maurice, St-Augustin 2017, 352 p.



Réchauffement climatique, crise migratoire, accroissement des inégalités, terrorisme... Chacun le pressent, ces défis ne pourront pas être relevés si l'on utilise les méthodes préconisées depuis des décennies: ne pas intervenir, s'en remettre au marché et miser sur des acteurs qui maximisent leurs gains. Le système en place a ainsi atteint ses limites; il ne peut plus guère « mobiliser des ressources et des politiques réparatrices ».

Les dés seraient donc jetés? Non, affirment les auteurs de ce très intéressant ouvrage collectif, réalisé par les promoteurs de la Plateforme dignité et développement créée en Suisse romande en 2016. À leurs yeux, loin de justifier le sauve-qui-peut, la période actuelle offre au contraire une « opportunité séculaire pour les actions animées par le souci du bien commun » (Dembinski). Sur quoi fondent-ils leur espérance? Sur la réap-

partition, précisément, du concept de *bien commun* dans les milieux de praticiens et d'intellectuels de divers horizons, un concept relégué dans l'ombre par le libéralisme économique et politique, associant individualisme, utilitarisme et pluralisme relativiste (Nebel).

Cette réhabilitation d'une notion-clé de la doctrine sociale de l'Église est un signe réjouissant en soi. Les contributeurs du livre ne se contentent pas de le faire savoir. Ils proposent toute une série de pistes pour aborder un sujet moins simple qu'il n'y paraît. Lawrence Dorairaj, par exemple, montre avec Gandhi que « le plus grand bien de tous ne peut être réalisé que par le sacrifice de soi ». Michael Schluter explique que pour promouvoir le bien commun, il faut mettre la relation au premier plan. Et, en théologien, Thierry Collaud rappelle que ce bien, ayant partie liée avec le Royaume, est déjà réalisé dans certaines formes de communion. On le voit, les auteurs font bien mieux que dépoussiérer un vieux concept et les lecteurs iront de découverte en découverte.

Yvan Mudry

TÉMOIGNAGE

Yeonmi Park

Je voulais juste vivre

Paris, Kero 2016, 304 p.



Inoui ce parcours d'une fille de 13 ans qui, avec sa mère, parvient à se sauver de la Corée du Nord via la Chine, pour arriver en Corée du Sud à travers mille obstacles parfois humiliants! « Elle ne se doute pas que le chemin vers la liberté va l'entraîner en enfer », relève le dos de couverture du livre. Et c'est vrai, le lecteur demeure pantois après de tels récits, et cela d'autant plus qu'à 22 ans, Yeonmi Park est désormais une combattante: c'est l'une des plus influentes dissidentes nord-coréennes et une activiste reconnue des droits de l'homme.

Père, mère et fille s'organisent pour se rendre en Chine. Séparés, chacun doit chercher son chemin. Le père meurt en Chine du cancer. La survie dépend de jobs, de soutiens bien divers. Arrivée en Mongolie avec sa mère, un avion les conduit à Séoul. S'ensuivent, pour la jeune fille, des études, avec une volonté farouche d'aboutir, une participation à la TV, un séjour en Amérique, des conférences à Dublin... une multitude de situations qui confirment son énergie, sa détermination, son intelligence et son savoir-vivre.

Yeonmi Park a une bonne capacité à analyser les sentiments des autres. Elle vit dans un monde nouveau pour elle et elle sait l'évaluer. L'écriture est agréable et les faits sont bien décrits. Une telle vie mouvementée, où se mêlent tant d'aspects négatifs avec des sursauts positifs, révèle l'ingéniosité de certains à surmonter les obstacles ... parfois aussi grâce à la chance. Ce témoignage, parmi d'autres, laisse deviner la souffrance de milliers d'êtres humains à travers le monde.

Willy Vogelsanger

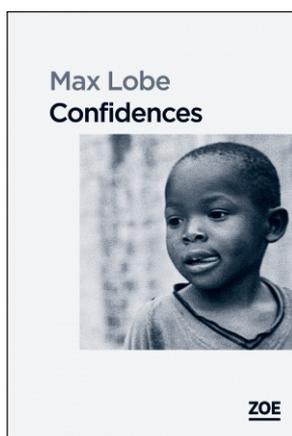
Livres ouverts

LITTÉRATURE

Max Lobe

Confidences

Genève, Zoé 2016, 288 p.



D'origine camerounaise, Max Lobe vit depuis dix ans en Suisse. Il retourne fréquemment dans son pays natal, portant sur lui son regard d'entre deux cultures. Pour son dernier livre, il s'est lancé sur les traces de Ruben Um Nyobè, leader de l'indépendance du Cameroun - administré alors par la France -, assassiné en 1958. Il restitue cette page dramatique de l'histoire via les *Confidences* de Ma Maligua, une grand-mère de Song Mpek, le village de Um Nyobè, aux portes de la forêt du sud-ouest du pays.

Entrecoupé de rasades de vin de palme, de digressions en tous genres, le récit de la vieille femme s'approche petit à petit des « événements » : des souvenirs douloureux, généralement tus. Impossible de ne pas se laisser envoûter,

comme on le ferait à l'écoute d'un griot. L'auteur réussit pleinement à faire se croiser oralité et écriture. Passé et présent, la grande histoire et les petites histoires se chevauchent : celle, sanglante, de la colonisation et de la lutte pour l'indépendance de celui qu'on appelait le « Porte-parole des sans-voix », et celles issues du quotidien de villageois, qui se retrouvèrent entraînés (mais aussi investis) dans un drame qui les concernait et les dépassait tout à la fois.

À l'image de la vie, amour et tendresse, violences et cruautés, indignations, colères, joies se succèdent. Plein d'émotions et d'ambivalences, avec souvent une pointe d'humour salvateur, le récit nous renvoie vers ceux qui, aujourd'hui encore, en Afrique et ailleurs, vivent les horreurs de la guerre.

Lucienne Bittar

Information aux abonné(es)

Nous venons de changer de système informatique, ce qui peut occasionner des erreurs d'adressage.

Merci par avance de nous en excuser et de les signaler à l'administration :

administration@choisir.ch
 ☎+41 22 827 46 76

JAB
CH-1227 Carouge
PP/Journal

Poste CH SA

Louis Armstrong

... Jamais la nuit n'a tant senti la sueur et le bananier
La Grande Ourse lave ses étoiles dans le Mississipi.

Portant tout le poids du ciel
Armstrong gonfle la montgolfière de sa transe
Devant sa trompette
Et soudain les filles usées jusqu'au spasme
Explosent
Et reconnaissent le bruit des payeurs
Qu'elles n'ont plus entendu depuis trois générations.

De l'autre côté du fleuve un écho pleure
Dans les poumons brûlés d'Emmet Hardy
Agonisant de trompette
Cette plainte inachevée
Armstrong la portera à travers les nuits du monde
Il incendie Chicago à coups de pieds sucrés
Toutes les femmes du Vendôme hurlent
De la possession noire
Sous les gestes de l'homme-léopard.

... Voici les premiers boulets rouges de l'Afrique
Saint-Louis Armstrong joue le « West End Blues ».

Robert Goffin